TOME I

CONTES MERVEILLEUX

Jacob Ludwig Karl Grimm
& Wilhem Karl Grimm



feedbooks



Contes merveilleux - Tome I

Jacob Ludwig Karl Grimm

Publication: 1863
Catégorie(s): Fiction, Jeunesse, Contes, Adaptations
Source: http://www.ebooksgratuits.com

Disponible sur Feedbooks Grimm:

- *Contes merveilleux - Tome II* (1863)

Disponible sur Feedbooks Grimm:

- *Contes merveilleux - Tome II* (1863)

Chapitre 1

L'Apprenti meunier et la petite chatte

Il était une fois un meunier qui avait ni femme ni enfant, mais qui avait à son service trois jeunes apprentis.

Cela faisait quelques années que les apprentis travaillaient auprès de lui et, un jour, il les fit venir et leur dit : « Je suis vieux et je veux maintenant prendre ma retraite au coin du feu. Allez ! Parcourrez le monde. Et celui qui me rapportera le meilleur des chevaux devra s'occuper de moi jusqu'à mes derniers jours, et à celui-là je donnerai mon moulin. »

Le troisième apprenti, Hans, était plus jeune que les autres ; et ces derniers, le tenant pour idiot, ne lui confiaient jamais le moulin. Lorsque que tous trois se furent retirés, les deux plus vieux dirent à Hans : « Tu peux bien rester ici, jamais de toute ta vie tu ne trouveras de cheval. » Mais Hans alla quand même avec eux. Alors que la nuit tombait, ils arrivèrent à une grotte et rampèrent à l'intérieur pour y dormir. Les deux plus vieux attendirent que Hans se fut endormi, puis ils se levèrent et partirent en secret. Ils laissèrent là le petit Hans et se dirent qu'ils avaient été rusés. Mais la suite n'allait pas se dérouler comme ils l'avaient prévue !

Quand le soleil se leva, Hans se réveilla et constata qu'il n'y voyait goutte. Il regarda partout autour de lui et s'exclama : « Mon Dieu ! Où suis-je ? » Puis, il rampa hors de la grotte, alla dans la forêt et se dit : « Maintenant, je suis tout seul et je me suis égaré. Comment vais-je donc faire pour trouver un cheval ? » Alors qu'il allait, comme ça, perdu dans ses pensés, il rencontra une petite chatte bigarrée. Celle-ci lui dit gentiment : « Hans, où vas-tu donc

comme cela ? » « Hélas, tu ne peux pas m'aider », répondit Hans. « Je connais ton désir, dit la chatte, tu aimerais trouver un beau cheval. Viens avec moi et sois mon fidèle serviteur sept années durant. Ensuite, je te donnerai un magnifique cheval, un cheval comme tu en n'as jamais vu. » « C'est une chatte étonnante, pensa Hans, mais je vais tout de même la suivre pour voir si ce qu'elle dit est vrai. »

Ainsi, la chatte multicolore l'emmena dans son palais enchanté. Là, se trouvaient d'autres petits chats bruyants qui étaient ses serviteurs. Ils montaient et descendaient l'escalier agilement, étaient gais et joyeux. Le soir venu, lorsqu'ils s'assirent à la table, trois des chats durent faire de la musique : l'un joua de la contrebasse, l'autre du violon, le troisième, les joues toutes gonflées, souffla dans la trompette aussi fort qu'il le pouvait. Quand le repas fut terminé, la table fut poussée dans un coin, et la chatte bigarrée dit : « Maintenant viens, Hans, et danse avec moi ! » « Non, répondit Hans, avec une chatte, je ne danserai pas ; cela, je ne l'ai jamais fait. » « Alors, allez le coucher. », dit la chatte à ses serviteurs. L'un d'eux prit une chandelle et le conduisit à sa chambre. Là, un autre serviteur lui ôta ses souliers, un autre les bas, et finalement, un autre souffla la chandelle.

Le lendemain matin, les serviteurs revinrent et l'aidèrent à se lever. L'un d'eux lui enfila ses bas, un autre lui mit ses jarretières, un autre le chaussa, un autre le lava, tandis qu'un autre lui nettoyait le visage avec sa queue. « Hé bien ! On fait la belle vie, ici », se dit Hans réjoui de son nouveau travail. Mais il dut travailler et fendre du bois à longueur de journée pour la chatte. Pour cela, il reçut une hache d'argent, un coin d'argent, une scie d'argent et une cogné de cuivre.

Hans s'appliqua à son travail et demeura au palais enchanté. Il mangeait toujours de bon repas, mais jamais, à part la chatte bigarrée et ses serviteurs, il ne voyait quelqu'un. Un jour, la chatte lui dit : « Va ! Fauche mon champ et met le foin à sécher. » Aussi, lui donna-t-elle une faux d'argent et une pierre à aiguiser d'or, lui ordonnant de tout rapporter en état. Hans partit et fit ce qu'elle lui avait ordonné de faire.

Lorsque son travail fut terminé, il rapporta au palais la faux, la pierre à aiguiser et le foin. Et comme les sept années étaient maintenant écoulées, il demanda à la chatte s'il n'était pas le temps de lui donner sa récompense. « Non, répondit la chatte, tu dois

encore accomplir un dernier travail pour moi : voici des matériaux d'argent, une égoïne, une équerre, et tout ce qui peut être utile ; tout cela, fait d'argent. Avec cela, tu dois maintenant me construire une petite maison ! »

Hans lui construisit une jolie petite maison et lorsque tout fut prêt, il dit à la chatte que, bien qu'il ait maintenant fait tout ce qu'on lui avait demandé, il n'avait toujours pas reçu de cheval. « Peut-être voudrais-tu voir mon cheval ? », rétorqua la chatte. « Oui », répondit Hans. Alors la chatte sortit de la maisonnette – là se trouvaient douze magnifiques chevaux, si polis et si blancs qu'on pouvait presque se mirer dedans. En les voyant, Hans sentit son cœur sautiller dans sa poitrine. La chatte lui offrit encore un repas et lui dit : « Maintenant, retourne chez toi. Mais je ne te donnerai pas le cheval tout de suite : dans trois jours, je viendrai et te l'apporterai. »

Alors la chatte lui montra le chemin du retour et Hans se mit en route. Depuis sept ans, Hans n'avait jamais reçu de nouveaux vêtements ; il dut donc retourner chez lui vêtu de ses mêmes vieilles guenilles, devenues beaucoup trop petites avec le temps. Lorsqu'il arriva au moulin, les deux autres apprentis étaient déjà de retour. Chacun d'eux avait rapporté un cheval, mais l'un était aveugle, l'autre paralysé. Ils demandèrent à Hans : « Alors Hans, où donc as-tu mis ton cheval ? » « Dans trois jours il sera ici », répondit Hans. Les deux autres apprentis s'esclaffèrent et le traitèrent d'idiot.

Hans entra et alla dans la salle à manger. Mais le meunier lui dit qu'il ne pouvait pas s'asseoir à la table, qu'il était trop déguenillé et qu'ils auraient honte de sa présence. Il lui donna un peu de nourriture et l'envoya manger dehors. Lorsque le soir fut venu et qu'il fut temps d'aller se coucher, les deux autres apprentis ne voulurent pas lui donner un lit. Hans dut se faufiler dans la basse-cour et dormir sur la paille.

Quand il se leva le troisième jour, un carrosse arriva, tiré par un attelage de six chevaux. Un domestique en apportait un septième, celui-ci était pour Hans. À ce moment, une princesse, qui n'était nul autre que la petite chatte bigarrée que Hans avait servie sept années durant, descendit du carrosse. Elle entra dans le moulin, et demanda au meunier où se trouvait Hans. « Hé bien ! dit le meunier, nous ne pouvons pas lui permettre de rester à l'intérieur. Il est si déguenillé qu'il a dû s'installer dans le basse-cour ! » Alors, la princesse demanda à ce qu'on aille le chercher immédiatement.

On alla donc le chercher, et Hans se présenta devant elle vêtu de ses vieilles guenilles. Là, le domestique sortit de magnifiques vêtements ; Hans dut se laver et s'habiller. Lorsqu'il eut terminé, il ne pouvait y avoir plus beau prince que lui. Là-dessus, la princesse exigea qu'on lui fasse voir les chevaux que les autres apprentis avaient rapportés. Mais l'un était aveugle, et l'autre paralysé. Elle fit apporter le septième cheval par l'un de ses valets, et lorsqu'il le vit, le meunier s'écria : « Mille tonnerres ! Jamais je n'ai vu un tel cheval ! » « Il est pour Hans », dit la princesse. « Si c'est son cheval, alors c'est à lui que je donnerai mon moulin », dit le meunier. Mais la princesse lui répondit qu'il pouvait garder son moulin.

Elle prit son cher Hans par la main, le fit monter avec elle dans son carrosse et, ensemble, ils s'éloignèrent. Ils se dirigèrent d'abord vers la maisonnette que Hans avait construite avec les outils d'argent. Mais la maisonnette s'était transformée en un immense château, couvert, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, d'or et d'argent. Puis, ils célébrèrent un grand mariage et vécurent riches et heureux pour le reste de leur vie.

Chapitre 2

La Belle Catrinelle et Pif – Paf le Lutin

– Bien le bonjour, père Latisane Desureau ! – Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. – Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre fille ? – Oui, bien sûr, cela se peut si la mère Traitlavàche, son frère Hautorgueil, sa sœur Fromagemou et la belle Catrinelle sont d'accord, cela se peut vraiment. La mère Traitlavache, où est-elle à cette heure ?

– A l'étable, elle trait peur nous faire le beurre.

– Bien le bonjour, la mère Traitlavache ! – Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. – Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre fille ? – Oui, cela peut se faire si le père Latisane Desureau et le frère Hautorgueil et la sœur Fromagemou et Catrinelle elle-même sont d'accord. Mais le frère Hautorgueil, où est-il à présent ?

– C'est au bûcher qu'il est, et notre bois, qu'il fend.

– Bien le bonjour, frère Hautorgueil ! – Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. – Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre sœur ? – Oui, bien sûr, si le père Latisane Desureau, la mère Traitlavache et la belle Catrinelle sont d'accord, la chose pourrait se faire. Mais où se trouve donc la sœur Fromagemou ?

– Dans le jardin qu'elle est, à nous couper des choux. Bien le bonjour, sœur Fromagemou ! – Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. – Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre sœur ? – Oui, bien sûr, c'est tout à fait possible si le père Latisane Desureau, la mère Traitlavache, le frère Hautorgueil et la belle Catrinelle elle-même sont d'accord. Mais où puis-je trouver la belle

Catrinelle ?

– Dans la chambre, à compter ses sous dans l'escarcelle.

– Bien le bonjour, Catrinelle ! – Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. – Si je te le demande, veux-tu être ma chérie ? – Mais bien sûr, si le père Latisane Desureau, la mère Traitlavache, le frère Hautorgueil et la sœur Fromagemou sont d'accord, cela pourrait bien arriver.

– Belle Catrinelle, combien as-tu pour faire la dot ?

– Quatorze sous de capital, trois francs cinquante de dettes, une demi-livre de poires sèches, une main de prunes, une poignée de carottes. Et si je ne suis pas trop sotte, Cela fait une belle dot !

– Mais toi, cher Lelutin, quel métier est le tien Serais-tu artisan tailleur ?

– Quelque chose de meilleur ! – Serais-tu cordonnier ?

– J'ai un meilleur métier ! – Serais-tu forgeron ?

– Mais c'est bien mieux, voyons ! – Serais-tu donc meunier ?

– C'est beaucoup mieux, ce que je fais !

– Peut-être alors que tu fais des balais ?

– Exactement, voilà ce que je fais. Un aussi beau métier, est-ce que tu en connais ?

Chapitre 3

La Betterave

Il était une fois deux frères qui faisaient tous deux le métier de soldats, mais l'un demeurait pauvre tandis que l'autre était riche. Alors le pauvre voulut sortir de sa misère et quitta l'uniforme pour se faire paysan ; il défricha et laboura son bout de terre et y sema des betteraves. Le grain germa, poussa, et il y eut une betterave qui devint forte et grande, continuant sans cesse à grossir sans vouloir jamais s'arrêter, et encore, et encore, de sorte qu'on pouvait bien la nommer la reine des betteraves, car jamais on n'en avait vu de pareille et jamais on n'en verra plus. Elle était si grosse, à la fin, qu'elle emplissait à elle seule un gros tombereau, auquel il fallut atteler deux bœufs ; et le paysan ne savait trop qu'en faire, se demandant si c'était un bonheur ou un malheur que ce géant d'entre les betteraves. « Si je la vends, se disait-il, elle ne va guère me rapporter ; et si je la consomme moi-même, les betteraves ordinaires me feront autant d'usage. Le mieux serait encore d'en faire présent d'honneur au roi. » Aussitôt dit, aussitôt fait : piquant ses bœufs, il mena son tombereau jusque dans la cour royale, et il offrit sa betterave en présent au roi.

– L'étrange chose ! s'exclama le roi. J'ai déjà vu pourtant bon nombre de merveilles, mais un tel monstre, jamais ! Quelle sorte de graine as-tu, pour qu'elle ait donné ce géant ? Ou bien est-ce à toi seul que cela est dû, parce que tu as la main heureuse ?

– Oh non ! protesta le paysan, ce n'est pas que j'aie la main heureuse, ni la chance avec moi : je ne suis qu'un pauvre soldat que la misère et la faim ont forcé à accrocher l'uniforme à un clou pour

se mettre à travailler la terre. J'ai bien un frère qui est soldat aussi, mais il est riche, lui, et Votre Majesté doit sûrement le connaître. Mais moi, parce que j'étais si pauvre, personne ne me connaissait. Le roi eut compassion et lui dit :

– Oublie à présent ta pauvreté, mon ami : avec ce que je vais te donner, tu seras au moins aussi riche que ton frère. Et en effet, il lui donne d'abord de l'or en quantité, et puis des champs, des prés, des bois, et des troupeaux, qui firent de lui un riche entre les riches, à côté duquel la richesse de son frère n'était rien. En apprenant ce qu'il avait obtenu d'une seule betterave, le frère se prit à l'envier et se mit à réfléchir en long et en large au bon moyen d'en faire autant : une pareille chance, n'est-ce pas, il n'y avait aucune raison qu'il ne la connût pas ! Mais comme il tenait à se montrer plus adroit, ce fut de l'or et ce furent des chevaux qu'il offrit en présent au roi. Le roi, en recevant ce cadeau, lui dit qu'il ne voyait rien de mieux à lui donner en échange, rien de plus rare et de plus extraordinaire que la betterave géante, si bien qu'il fallut que le riche chargeât sur un gros tombereau la betterave de son frère et la rapportât dans sa maison. Il en rageait, à vrai dire, et son dépit, sa fureur se calmèrent si peu, quand il se retrouva chez lui, qu'il en vint aux mauvaises pensées et résolut de tuer ce frère abhorré. Il s'aboucha avec des bandits meurtriers qui se chargèrent de lui dresser un guet-apens pour lui ôter la vie, puis il alla trouver son frère et lui dit : « Mon cher frère, je connais un trésor caché. Viens avec moi, que nous allions le prendre ! » Sans méfiance, le frère le suivit ; mais quand ils furent en rase campagne, les bandits lui tombèrent dessus, le ligotèrent et le tirèrent au pied d'un arbre, auquel ils voulaient le pendre. A cet instant, la mâle peur les saisit en entendant résonner le pas d'un cheval qui approchait, et le chant à tue-tête du cavalier. Vite, vite, ils jetèrent, cul par-dessus tête, leur prisonnier dans un sac qu'ils nouèrent, le hissèrent jusqu'aux hautes branches de l'arbre et prirent la fuite à toutes jambes. Celui qui arrivait si gaiement sur la route n'était autre qu'un écolier errant, joyeux drille qui chantait en chemin pour se tenir compagnie. Là-haut, dans son sac, le prisonnier s'était employé à faire un trou pour y voir, et quand il vit qui passait au-dessous de lui, il lui cria son salut : « A la bonne heure, et Dieu te garde ! » L'étudiant regarda de droite et de gauche, ne sachant pas d'où venait cette voix. « Qui m'appelle ? » finit-il par demander ; et l'autre, au plus haut de l'arbre, lui répondit par un vrai discours.

– Lève un peu tes regards ! cria-t-il. Je suis ici en haut, installé dans le sac de la sagesse. J'y ai appris quantité de grandes choses en peu de temps. Les universités, avec tout ce qu'on peut y apprendre, ne sont que du vent à côté ! Dans un petit moment, j'en aurai fini et je descendrai, sage entre tous les sages, et savant plus que tous les savants du monde. Je connais les étoiles et les signes du ciel, le souffle de tous les vents, les sables dans la mer, la guérison des maladies, les vertus des plantes, le langage des oiseaux et les secrets des pierres. Si tu y entrais une seule fois, tu sentirais et tu éprouverais la magnificence qui se répand hors du sac de la sagesse !

– Bénie soit l'heure qui m'a fait te rencontrer ! s'exclama l'étudiant, tout émerveillé de ce qu'il venait d'entendre. Est-ce que je ne pourrais pas, moi aussi, tâter un peu du sac de la sagesse ? Rien qu'un tout petit peu… Là-haut, l'homme du sac feignit de ne pas y consentir bien volontiers, montra de l'hésitation et finit par dire :

– Pour un petit moment, oui, mais contre récompense et gracieux remerciements. Et puis, il te faudra attendre encore une heure.- il me reste quelques petites choses à recevoir pour compléter mon enseignement. Impatient, l'étudiant attendit sans rien dire un court moment, puis, n'y tenant plus, il supplia l'autre de le laisser se mettre dans le sac : sa soif de sagesse le torturait tellement ! Là-haut, l'homme du sac fit mine de se laisser toucher et convaincre.

– C'est entendu, dit-il, mais pour que je puisse sortir du temple de la connaissance, il faut que tu fasses descendre le sac au bout de sa corde, et alors tu pourras y entrer à ton tour ! L'étudiant le fit descendre, dénoua le lien du sac et libéra le prisonnier.

– A moi, maintenant ! cria-t-il aussitôt, tout enthousiaste. Vite, hisse-moi là-haut ! Déjà il était prêt à se fourrer dans le sac, mais l'autre l'arrêta : « Halte ! Pas comme cela ! » Et il l'attrapa par la tête et le fourra tête en bas dans le sac, noua la corde sur ses pieds et hissa, ainsi empaqueté, le digne disciple de la sagesse, jusqu'au sommet de l'arbre où il resta à se balancer, la tête en bas.

– Comment te sens-tu, mon cher confrère ? lui cria-t-il d'en bas. Commences-tu à sentir déjà l'infusion de la sagesse en toi ? Pour mieux apprendre, tiens-toi tranquille et ne parle pas, surtout pas, jusqu'à ce que tu sois devenu pleinement sage ! Et sur ces bonnes paroles, il monta le cheval de l'étudiant et s'en alla, mais non sans avoir averti quelqu'un au passage, pour qu'il vienne une heure plus

tard le descendre de là.

Chapitre 4

Blanche Neige

C'était l'hiver.

Une reine cousait, assise auprès d'une fenêtre dont le cadre était en bois d'ébène, tandis que la neige tombait à gros flocons.

En cousant, la reine se piqua le doigt et quelques gouttes de sang tombèrent sur la neige. Le contraste entre le rouge du sang, la couleur de la fenêtre et la blancheur de la neige était si beau, qu'elle se dit :

– Je voudrais avoir une petite fille qui ait la peau blanche comme cette neige, les lèvres rouges comme ce sang, les yeux et les cheveux noirs comme les montants de cette fenêtre.

Peu de temps après, elle eut une petite fille à la peau blanche comme la neige, aux lèvres rouges comme le sang, aux yeux et aux cheveux noirs comme l'ébène. On l'appela Blanche neige. Mais la reine mourut le jour de sa naissance.

Un an plus tard le roi se remaria. Sa femme était très belle et très jalouse. Elle possédait un miroir magique, don d'une fée, qui répondait à toutes les questions. Chaque matin, tandis que la reine se coiffait, elle lui demandait :

– Miroir, miroir en bois d'ébène, dis-moi, dis-moi que je suis la plus belle. Et, invariablement, le miroir répondait :

– En cherchant à la ronde, dans tout le vaste monde, on ne trouve pas plus belle que toi.

Cependant, Blanche neige grandissait et devenait de plus en plus gracieuse.

Un jour où, comme de coutume, la reine interrogeait son miroir,

celui-ci répondit :

– Reine, tu étais la plus belle, mais aujourd'hui Blanche neige est une merveille.

A partir de ce moment, la reine se mit à haïr Blanche neige. Enfin, n'y tenant plus, elle fit venir un de ses gardes et lui dit :

– Emmène cette enfant dans la forêt et tue-la.

Le garde conduisit Blanche neige dans la forêt, mais, comme il levait son couteau pour la tuer, il fut si ému par ses larmes et sa beauté qu'il n'acheva pas son geste. En s'éloignant, il pensa qu'elle serait bientôt la victime des bêtes sauvages.

La pauvre Blanche neige demeurée seule dans la forêt se mit à courir, trébuchant sur les cailloux. Vers le soir, alors que ses petits pieds ne pouvaient plus la porter, elle arriva auprès d'une jolie maisonnette et entra se reposer.

Elle y trouva une petite table dressée, avec sept petites assiettes et sept petits couverts. Contre le mur, il y avait sept petits lits, aux draps bien tirés, blancs comme neige. Blanche neige, qui avait très faim et très soif, mangea un peu de la nourriture préparée dans chaque assiette et but une gorgée de vin dans chaque verre. Puis, comme elle était très fatiguée, elle se coucha et s'endormit immédiatement.

Le soir, les habitants de la maisonnette arrivèrent. C'étaient sept nains qui cherchaient dans la montagne de l'or et des diamants.

Le premier nain, regardant autour de lui, vit une petite fille qui dormait couchée dans son lit. Il appela ses compagnons qui se précipitèrent, élevant leurs lanternes pour mieux la voir.

– Oh, la jolie petite fille ! s'écrièrent-ils.

Ils la laissèrent dormir, la veillant avec amour.

Quand Blanche neige se réveilla et qu'elle vit les sept nains, elle eut d'abord peur. Mais ils étaient si doux et si souriants qu'elle se rassura bientôt. Ils lui demandèrent son nom et comment elle était parvenue dans leur demeure.

La petite fille leur raconta son aventure. Les nains lui proposèrent de rester avec eux.

– Tu t'occuperas de la maison, tu feras la cuisine, et tu raccommoderas notre linge…

Blanche neige remercia et accepta, toute heureuse.

Dans la journée, pendant que les nains étaient partis extraire l'or et les pierres précieuses de la montagne, la fillette restait seule. Mais ils lui avaient bien recommandé de n'ouvrir à personne.

– Méfie-toi de ta belle-mère. Elle ne tardera pas à apprendre que tu es vivante, et viendra te rechercher jusqu'ici.

La reine croyait être de nouveau la plus belle femme du monde. Un jour, elle voulut se le faire confirmer par son miroir. Le miroir répondit :

– Reine, tu étais la plus belle, mais Blanche neige au pays des sept nains, au-delà des monts, bien loin, est aujourd'hui une merveille.

La reine savait que son miroir ne mentait pas. Furieuse, elle comprit que le garde l'avait trompée et que Blanche neige vivait encore.

Elle réfléchit longtemps au moyen de s'en débarrasser, et décida de se rendre chez les sept nains. Après s'être bruni le visage et habillée en marchande, elle frappa à la porte de la maisonnette en criant :

– Belle marchandise à vendre, belle marchandise !

Blanche neige se pencha à la fenêtre et demanda :

– Bonjour brave femme. Que vendez-vous ?

– Des corsets, des rubans, et toutes sortes de colifichets.

« Je peux bien laisser entrer cette brave femme », pensa Blanche neige, et elle ouvrit la porte pour acheter quelques rubans pour son corselet…

– Comme ils vous vont bien ! s'exclama la marchande avec admiration. Mais laissez-moi vous lacer, vous jugerez mieux de l'effet. Blanche neige, qui ne se doutait de rien, la laissa faire. La vieille serra si vite et si fort que la jeune fille tomba à terre comme morte.

– Et maintenant, ricana la reine, je suis de nouveau la plus belle femme au monde. Et elle quitta rapidement la maisonnette.

Le soir, en rentrant, les sept nains furent épouvantés à la vue de Blanche neige gisant à terre, sans vie. Apercevant le corselet tellement serré, ils coupèrent immédiatement les lacets. Blanche neige peu à peu revint à la vie.

Elle leur raconta ce qui s'était passé. Les nains lui dirent alors :

– Cette vieille marchande devait être ta belle-mère. Fais bien attention désormais et ne laisse entrer absolument personne.

Cependant, la reine, revenue dans son palais, prit son miroir et le consulta. Elle apprit ainsi que Blanche neige était toujours en vie, et entra dans une violente fureur. « Il faut pourtant qu'elle disparaisse » pensa-t-elle. Elle enduisit un peigne de poison, prit un autre déguisement, partit à travers la montagne et arriva à la

maison des sept nains. Elle frappa à la porte et cria :

– Belle marchandise à vendre, belle marchandise !

Blanche neige se pencha à la fenêtre, mais ne voulut pas la laisser entrer.

– Vous pouvez toujours regarder, lui dit-elle. Cela ne vous engage à rien. Et elle tendit le peigne empoisonné à la jeune fille. Il était si beau que Blanche neige ne put résister à la tentation. Elle entrebâilla la porte et acheta le peigne.

– Laissez-moi donc vous coiffer joliment, lui dit la marchande. Mais à peine avait-elle passé le peigne dans les cheveux de la jeune fille que le poison commença à agir et que Blanche neige tomba à terre sans connaissance.

Par bonheur, ce jour-là, les nains revinrent plus tôt que de coutume. En voyant Blanche neige étendue à terre, pâle comme une morte, ils comprirent que sa belle-mère était encore venue. Ils découvrirent le peigne empoisonné, l'arrachèrent, rendant ainsi la vie à la jeune fille.

Puis ils lui firent promettre de ne plus ouvrir la porte sous aucun prétexte.

La reine, arrivée au palais, demanda à son miroir :

– Miroir, miroir en bois d'ébène, dis-moi que je suis la plus belle. Et le miroir répondit à nouveau que Blanche neige était une merveille.

Cette réponse fit trembler la reine de rage et de jalousie. Elle jura que Blanche neige mourrait, dut-elle mourir elle-même. Elle alla dans son cabinet secret et prépara une pomme empoisonnée. Celle-ci était belle et appétissante. Cependant, il suffisait d'en manger un petit morceau pour mourir. La reine se maquilla, s'habilla en paysanne et partit pour le pays des sept nains. Arrivée à la maisonnette, elle frappa à la porte.

– Je ne peux laisser entrer personne, on me l'a défendu, dit Blanche neige.

– J'aurais pourtant bien aimé ne pas remporter mes pommes, dit la paysanne. Regarde comme elles sont belles. Goûtes-en une.

– Non, répondit Blanche neige, je n'ose pas.

– Aurais-tu peur ? Tiens, nous allons la partager…

La reine n'avait empoisonné la pomme que d'un seul côté, le côté rouge, le plus appétissant : Elle la coupa en deux et tendit la partie empoisonnée à Blanche neige, tout en mordant dans l'autre. Rassurée, la jeune fille la porta à sa bouche. Elle ne l'eut pas plutôt

mordue qu'elle tomba comme morte. La reine eut alors un rire diabolique.

– Blanche comme la neige, rouge comme le sang, noire comme l'ébène, tu es bien morte cette fois et les nains ne pourront pas te redonner la vie.

De retour au palais, elle interrogea son miroir qui lui répondit :

– En cherchant à la ronde, dans tout le vaste monde, on ne trouve pas de plus belle que toi.

Et son cœur jaloux fut apaisé.

Quand les sept nains revinrent à leur demeure, ils trouvèrent Blanche neige étendue sur le sol. Cette fois, elle semblait bien morte. Désespérés, ils la pleurèrent sans arrêt pendant trois jours et trois nuits. Ils voulurent l'enterrer, mais comme ses joues demeuraient roses et ses lèvres fraîches, ils décidèrent de ne pas la mettre sous terre, mais de lui fabriquer un cercueil de cristal et de la garder près d'eux.

Ils placèrent le cercueil sur un rocher, à côté de la maisonnette, et ils montèrent la garde à tour de rôle. Les années passèrent. Blanche neige semblait toujours dormir tranquillement dans son cercueil de cristal, fraîche et rose.

Un jour, un prince jeune et beau traversa la forêt et s'arrêta chez les sept nains pour y passer la nuit. Quand il vit le cercueil de cristal et la belle jeune fille endormie, il fut pris d'un tel amour pour elle, qu'il dit aux nains :

– Faites m'en cadeau ! Je ne peux plus vivre sans voir Blanche neige.

Les nains, émus, lui donnèrent le cercueil de cristal. Le prince le fit porter à dos d'homme jusqu'à son palais. Chemin faisant, un des porteurs trébucha et la secousse fut telle que le morceau de pomme resté dans la gorge de la jeune fille en sortit. Elle ouvrit les yeux, souleva le couvercle du cercueil, et regardant autour d'elle, dit :

– Où suis-je ?

Tout joyeux, le prince lui répondit :

– Tu es en sécurité avec moi. Je t'aime plus que tout au monde, viens au palais du roi, mon père et je t'épouserai.

Blanche neige consentit avec joie. Leurs noces furent célébrées avec une splendeur et une magnificence dignes de leur bonheur.

On invita tous les rois et toutes les reines. Quand la belle-mère se fut parée de ses plus beaux atours, elle posa à son miroir l'éternelle question.

Hélas, le miroir lui répondit :

– Reine tu étais la plus belle, mais la fiancée brille d'une splendeur sans pareille.

A ces mots, la reine entra dans une violente fureur. Tout d'abord, elle ne voulut plus aller aux noces. Puis elle ne put résister au désir de voir cette jeune princesse qui était si belle. Quand elle reconnut Blanche neige, elle fut prise d'une telle rage qu'elle tomba terrassée par sa propre jalousie.

Chapitre 5

La Bonne bouillie

Il était une fois une pieuse et pauvre fille qui vivait seule avec sa mère. Elles n’avaient plus rien à manger, et la fillette s’en alla dans la forêt, où elle fit la rencontre d’une vieille femme qui connaissait sa misère et qui lui fit cadeau d’un petit pot, auquel il suffisait de dire. « Petit pot, cuis ! », pour qu’il vous cuise une excellente et douce bouillie de millet ; et quand on lui disait. « Petit pot, cesse ! », il s’arrêtait aussitôt de faire la bouillie. La fillette rapporta le pot chez sa mère, et c’en fut terminé pour elles et de la pauvreté et de la faim, car elles mangeaient de la bonne bouillie aussi souvent et tout autant qu’elles le voulaient. Une fois, la fille était sortie et la mère dit : « Petit pot, cuis ! » Alors il cuisina, et la mère mangea jusqu’à n’avoir plus faim ; mais comme elle voulait maintenant que le petit pot s’arrêtât, elle ne savait pas ce qu’il fallait dire, et alors il continua et continua, et voilà que la bouillie déborda ; et il continua, et la bouillie envahit la cuisine, la remplit, envahit la maison, puis la maison voisine, puis la rue, continuant toujours et continuant encore comme si le monde entier devait se remplir de bouillie que personne n’eût plus faim. Oui, mais alors commence la tragédie, et personne ne sait comment y remédier. La rue entière, les autres rues, tout est plein ; et quand il ne reste plus, en tout et pour tout, qu’une seule maison qui ne soit pas remplie, la fillette rentre à la maison et dit tout simplement. « Petit pot, cesse ! » Et il s’arrête et ne répand plus de bouillie. Mais celui qui voulait rentrer en ville, il lui fallait manger son chemin.

Chapitre 6

Les Bottes en cuir de buffle

Un soldat qui n'a peur de rien se doit aussi de ne se tracasser de rien. Tel était le soldat de cette histoire, qui venait d'être démobilisé ; comme il ne savait rien et n'avait rien appris qui pût lui servir à gagner son pain, il s'en alla tout simplement et se mit à mendier. Il possédait un vieux manteau de drap contre les intempéries, et il était aussi chaussé de hautes bottes en cuir de buffle, qu'il avait pu garder. Un jour, il s'en alla, coupant à travers champs, sans s'occuper le moins du monde des chemins ou des routes, des carrefours ou des ponts, et il finit par se trouver dans une grande forêt sans trop savoir où il était. En cherchant à se repérer, il vit, assis sur une souche d'arbre, quelqu'un de bien vêtu qui portait le costume vert des chasseurs. Le soldat vint et lui serra la main, puis s'assit familièrement dans l'herbe à côté de lui, les jambes allongées.

– Je vois, dit-il au chasseur, que tu portes de fines bottes fameusement cirées ; mais si tu étais toujours par monts et par vaux comme moi, elles ne résisteraient pas longtemps, c'est moi qui te le dis ! Regarde un peu les miennes : c'est du buffle et cela tient le coup, même s'il y a longtemps qu'elles servent ! Au bout d'un moment, le soldat se remit debout.

– J'ai trop faim pour rester là plus longtemps, dit-il. Mais toi, mon vieux Bellesbottes, quelle est ta direction ?

– Je n'en sais trop rien, répondit le chasseur, je me suis égaré dans la forêt.

– Tu es dans le même cas que moi, alors, reprit le soldat. Qui se

ressemble s'assemble, comme on dit. On ne va pas se quitter, mais chercher le bon chemin ensemble ! Le chasseur eut un léger sourire et ils cheminèrent de conserve jusqu'à la tombée de la nuit. On n'en sortira pas, de cette forêt ! s'exclama le soldat. Mais j'aperçois là-bas une lumière, on y trouvera de quoi manger sans doute. Allons-y ! Ils arrivèrent à une solide maison de pierre et frappèrent à la porte. Une vieille femme vint ouvrir.

– Nous cherchons un campement pour la nuit et quelque chose à nous mettre sous la dent, dit le soldat ; mon estomac est aussi vide qu'un vieux tambour.

– Ne restez pas là ! leur conseilla la vieille femme. C'est une maison de voleurs, un repaire de bandits, et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous en aller avant leur retour. S'ils vous trouvent ici, vous êtes perdus ! – Oh ! les choses ne sont pas si terribles que cela, répondit le soldat. Cela fait deux jours que je n'ai rien mangé, pas une miette. Périr ici ou aller crever de faim dans la forêt, cela ne change rien pour moi. Je préfère entrer ! Le chasseur ne voulait pas le suivre, mais le soldat l'attrapa par la manche et le tira en lui disant : « Allez, viens, vieux frère, on n'est pas encore mort pour autant ! » Compatissante, la vieille femme leur dit.- « Allez vous cacher derrière le poêle, je vous ferai passer les restes, s'il y en a, quand ils seront endormis. » Ils venaient à peine de se glisser dans leur coin quand les bandits, au nombre de douze, firent irruption dans la maison et se précipitèrent à table en réclamant à corps et à cris leur souper. La table était déjà mise et la vieille leur apporta un rôti énorme, dont les bandits se régalèrent. Mais quand la délicieuse odeur du plat vint chatouiller les narines du soldat, il n'y put plus tenir. – J'y vais ! dit-il au chasseur. Je me mets à table avec eux et je mange ! Impossible d'attendre.

– Tu vas nous faire tuer ! dit le chasseur en le retenant par le bras.

Mais le soldat fit exprès de tousser bien fort et les bandits, en l'entendant lâchèrent couteaux et fourchettes pour se précipiter derrière le poêle, où ils les trouvèrent tous les deux. – Ha ha ! mes beaux messieurs, on se cache dans les coins ? et qu'est-ce que vous fichez ici ? on vous a envoyé espionner ? C'est bon, vous allez bientôt savoir comment on plane sous une bonne branche nue !

– Eh là ! un peu plus de manières, que diable ! s'exclama le soldat. Je crève de faim, alors donnez-moi d'abord à manger ! Après, vous ferez ce qu'il vous plaira. Les bandits en furent

stupéfaits et le chef parla – Au moins, toi, tu n’as pas froid aux yeux ! C’est bon, on va te donner à manger d’abord et tu mourras après.

– On verra bien, fit le soldat avec insouciance, tout en allant se mettre à table pour travailler hardiment du couteau dans le rôti. Viens manger, mon vieux Bellesbottes ! lança-t-il à son compagnon. Tu dois être aussi affamé que moi. Le rôti est fameux, je t’assure ! Même chez toi, tu n’en mangerais pas de meilleur ! Mais le chasseur resta à l’écart et ne voulut pas manger, et le soldat y alla de bon appétit, observé avec stupéfaction par les bandits qui se disaient « Il ne manque pas de culot, celui-là ! »

– C’est joliment bon ! déclara le soldat quand il eut vidé son assiette. Maintenant, il faudrait aussi boire un bon coup, et la bonne bouteille se fait attendre ! Le chef se sentait d’assez bonne humeur pour lui faire encore ce plaisir et il cria à la vieille femme : « Monte-nous une bonne bouteille de la cave ! Mais du bon, hein, tu as compris ? » Ce fut le soldat lui-même qui déboucha la bouteille, en faisant péter le bouchon de façon retentissante, puis il passa, bouteille en main, près du chasseur, auquel il chuchota. « Prends garde, vieux frère, tu vas maintenant en voir de belles ! Regarde bien : je vais lever mon verre à la santé de toute la sacrée clique ! » Sur quoi il se retourna, leva son verre au-dessus de sa tête et déclama – « A votre bonne santé à tous, mais la gueule grande ouverte et le bras droit levé ! » Et il but une solide lampée. Il avait à peine dit ces mots que les bandits restaient tous figés comme des statues, la bouche ouverte et le bras droit dressé en l’air. Je suis sûr que tu as encore bien d’autres tours dans ton sac, lui dit le chasseur en voyant cela, mais c’est très bien. A présent, viens, allons-nous-en !

– Holà, mon vieux frère, ce serait une retraite prématurée ! répondit le soldat. L’ennemi est vaincu, il nous faut encore cueillir notre butin. Tu vois, ils sont tous figés solidement, et la stupéfaction leur tient la gueule ouverte ; mais ils ne peuvent pas bouger sans ma permission. Alors viens, mangeons et buvons tranquillement, puisque la table est servie. La vieille femme dut leur monter une autre bouteille de la cave, et le soldat ne consentit à se lever de table qu’après avoir mangé au moins pour trois jours. L’aube s’annonçait déjà. Voilà, dit-il, le moment est venu de lever le camp ; mais pour n’avoir pas à s’épuiser en marches et contremarches, on va se faire indiquer par la vieille le chemin le plus court pour aller à

la ville. Une fois là-bas, le soldat s'en fut trouver ses anciens camarades et leur dit :

– J'ai découvert là-bas, dans la forêt, tout un terrier de gibier de potence. Vous allez venir avec moi, qu'on les cueille au gîte ! Puis il se tourna vers son ami le chasseur et lui dit – Tu viens aussi avec nous.- il faut que tu les voies battre des ailes, nos oiseaux, quand on les aura faits aux pattes ! Après avoir disposé ses hommes tout autour des bandits, le soldat prit la bouteille, but un bon coup, puis leva son verre en disant joyeusement. « A votre bonne santé à tous ! » Instantanément, les bandits retrouvèrent l'usage de leurs membres et purent bouger, mais les soldats eurent tôt fait de les jeter à terre et de leur lier pieds et mains avec de bonnes cordes. Ensuite, le soldat leur commanda de les jeter tous comme des sacs dans une charrette et leur dit : « Et maintenant, tout droit à la prison ! » Avant leur départ, toutefois, le chasseur prit un des hommes de l'escorte à part et lui fit encore une recommandation particulière.

– Mon vieux Bellesbottes, lui dit le soldat, nous avons pu heureusement prendre l'ennemi par surprise et bien nous nourrir sur son dos. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous reposer à l'arrière-garde et à suivre le train tout tranquillement. En approchant de la ville, le soldat s'aperçut qu'il y avait foule aux portes et que tout le monde poussait des cris de joie en agitant de verts rameaux ; il vit ensuite que toute la garde, en grand uniforme et en ordre de marche, s'avançait à leur rencontre.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? s'étonna-t-il en se tournant vers le chasseur.

– Tu ne sais donc pas que le roi, longtemps absent de son royaume, y fait retour aujourd'hui ? lui répondit-il. Et ils sont tous venus pour l'accueillir.

– Mais le roi, où est-il ? Je ne le vois pas, dit le soldat. – Ici, répondit le chasseur. Je suis le roi et j'ai fait annoncer mon retour. Il ouvrit alors sa veste verte de chasseur pour que tout le monde pût voir son vêtement royal, qu'elle cachait. Pour le coup, le soldat sursauta, tomba à genoux et le supplia de lui pardonner de s'être conduit comme il l'avait fait, dans son ignorance, en le traitant d'égal à égal, et en l'affublant de tous ces surnoms irrespectueux. Le roi lui tendit la main en lui disant :

– Tu es un brave soldat et tu m'as sauvé la vie. Jamais plus tu ne seras dans la misère, je vais m'en occuper. Et s'il te prend parfois

envie de déguster une tranche de rôti aussi appréciable que celui du repaire des bandits, tu n’auras tout simplement qu’à venir aux cuisines du palais. Mais avant de lever ton verre à la santé de qui que ce soit, il faudra tout de même que tu viennes me demander d’abord la permission !

Chapitre 7

Bout de paille, braise et haricot

Dans un petit village vivait une pauvre vieille femme, qui s'était ramassé un plat de haricots et voulait les faire cuire. Elle dressa son feu dans la cheminée et l'alluma avec une bonne poignée de paille pour qu'il brûle plus vite. Quand elle mit ses haricots dans la marmite, il y en eut un qui lui échappa par mégarde, et qui vint choir sur le sol juste à côté d'un brin de paille ; l'instant d'après, c'était un bout de braise qui sautait du foyer et qui venait tomber auprès des autres. Le bout de paille entama la conversation :

– Chers amis, d'où arrivez-vous comme cela ?

– La chance m'a permis de sauter hors du feu, répondit la braise et sans la force de cet élan, c'était pour moi la mort certaine : je serais maintenant réduite en cendres.

– Je l'ai échappé belle aussi, répondit le haricot à son tour, car si la vieille femme m'avait jeté dans la marmite, irrémissiblement c'en était fait de moi et j'étais cuit avec les autres.

– Croyez-vous peut-être que le j'aurais eu un destin plus clément ? reprit le bout de paille. Tous mes frères, la vieille les a fait passer en feu et en fumée : soixante d'un coup, qu'elle avait pris, auquel elle a ôté la vie ! Moi, par bonheur, je lui ai filé entre les doigts.

– Et maintenant, qu'est-ce que nous allons faire ? demanda la braise.

– A mon avis, dit le haricot, puisque nous avons tous les trois sites miraculeusement échappé à la mort, nous devrions nous unir en bons camarades et partir tous d'ici pour gagner un autre pays,

afin d’éviter quelque nouveau malheur.

La proposition convint aux deux autres, et tous ensemble ils se mirent en chemin. Ils arrivèrent bientôt devant un ruisselet qui n’avait pas le moindre pont, ni-même une passerelle, et ils ne savaient pas comment passer de l’autre côté. Le fétu eut alors une bonne idée et dit : « Je vais me coucher en travers, et vous pourrez ainsi passer sur moi comme sur un pont. »

La paille, donc, se suspendit entre une rive et l’autre, et sur ce pont improvisé, la braise, avec son naturel ardent, s’avança hardiment, mais à tout petits pas pour ne pas renverser le fragile édifice. Arrivée au milieu, toutefois, en entendant le bruit que faisait le courant au-dessous d’elle, la peur la prit et elle s’immobilisa, n’osant pas se risquer plus avant ; aussi le bout de paille commença-t-il à prendre feu, se rompant net par le milieu et tombant dans l’eau, entraînant dans sa perdition la braise, qui chuinta en touchant l’eau et rendit aussitôt l’esprit.

Le haricot, demeuré prudemment sur la rive, partit d’un tel fou rire en voyant cette histoire, et s’en tordit tellement sans pouvoir s’arrêter, que, pour finir, il éclata. C’en eût été fini de lui pareillement, si par bonheur un compagnon tailleur qui faisait son tour d’Allemagne ne s’était arrêté au bord de ce ruisseau pour se reposer. Par ce qu’il avait bon cœur et l’âme secourable, le tailleur prit du fil et une aiguille et se mit aussitôt à le recoudre. Le haricot lui en fit ses remerciements chaleureux et choisis comme on l’imagine ; mais comme il avait utilisé du fil noir, c’est pour cela que, depuis ce temps-là, tous les haricots ont une couture noire.

Chapitre 8

Cendrillon

Un homme riche avait une femme qui tomba malade ; et quand celle-ci sentit sa fin prochaine, elle appela à son chevet son unique fille et lui dit :

– Chère enfant, reste bonne et pieuse, et le bon Dieu t'aidera toujours, et moi, du haut du ciel, je te regarderai et te protégerai.

Puis elle ferma les yeux et mourut. La fillette se rendit chaque jour sur la tombe de sa mère, pleura et resta bonne et pieuse. L'hiver venu, la neige recouvrit la tombe d'un tapis blanc. Mais au printemps, quand le soleil l'eut fait fondre, l'homme prit une autre femme.

La femme avait amené avec elle ses deux filles qui étaient jolies et blanches de visage, mais laides et noires de cœur. Alors de bien mauvais jours commencèrent pour la pauvre belle-fille.

Faut-il que cette petite oie reste avec nous dans la salle ? dirent-elles. Qui veut manger du pain, doit le gagner. Allez ouste, souillon !

Elles lui enlevèrent ses beaux habits, la vêtirent d'un vieux tablier gris et lui donnèrent des sabots de bois. « Voyez un peu la fière princesse, comme elle est accoutrée ! », s'écrièrent-elles en riant et elles la conduisirent à la cuisine. Alors il lui fallut faire du matin au soir de durs travaux, se lever bien avant le jour, porter de l'eau, allumer le feu, faire la cuisine et la lessive. En outre, les deux sœurs lui faisaient toutes les misères imaginables, se moquaient d'elle, lui renversaient les pois et les lentilles dans la cendre, de sorte qu'elle devait recommencer à les trier. Le soir, lorsqu'elle était épuisée de

travail, elle ne se couchait pas dans un lit, mais devait s'étendre près du foyer dans les cendres. Et parce que cela lui donnait toujours un air poussiéreux et sale, elles l'appelèrent « Cendrillon ».

Il arriva que le père voulut un jour se rendre à la foire ; il demanda à ses deux belles-filles ce qu'il devait leur rapporter.

– De beaux habits, dit l'une. – Des perles et des pierres précieuses, dit la seconde.

– Et toi, Cendrillon, demanda-t-il, que veux-tu ?

– Père, le premier rameau qui heurtera votre chapeau sur le chemin du retour, cueillez-le pour moi.

Il acheta donc de beaux habits, des perles et des pierres précieuses pour les deux sœurs, et, sur le chemin du retour, en traversant à cheval un vert bosquet, une branche de noisetier l'effleura et fit tomber son chapeau. Alors il cueillit le rameau et l'emporta. Arrivé à la maison, il donna à ses belles-filles ce qu'elles avaient souhaité et à Cendrillon le rameau de noisetier. Cendrillon le remercia, s'en alla sur la tombe de sa mère et y planta le rameau, en pleurant si fort que les larmes tombèrent dessus et l'arrosèrent. Il grandit cependant et devint un bel arbre. Cendrillon allait trois fois par jour pleurer et prier sous ses branches, et chaque fois un petit oiseau blanc venait se poser sur l'arbre. Quand elle exprimait un souhait, le petit oiseau lui lançait à terre ce quelle avait souhaité.

Or il arriva que le roi donna une fête qui devait durer trois jours et à laquelle furent invitées toutes les jolies filles du pays, afin que son fils pût se choisir une fiancée. Quand elles apprirent qu'elles allaient aussi y assister, les deux sœurs furent toutes contentes ; elles appelèrent Cendrillon et lui dirent -

– Peigne nos cheveux, brosse nos souliers et ajuste les boucles, nous allons au château du roi pour la noce.

Cendrillon obéit, mais en pleurant, car elle aurait bien voulu les accompagner, et elle pria sa belle-mère de bien vouloir le lui permettre.

– Toi, Cendrillon, dit-elle, mais tu es pleine de poussière et de crasse, et tu veux aller à la noce ? Tu n'as ni habits, ni souliers, et tu veux aller danser ?

Mais comme Cendrillon ne cessait de la supplier, elle finit par lui dire :

– J'ai renversé un plat de lentilles dans les cendres ; si dans deux heures tu les as de nouveau triées, tu pourras venir avec nous.

La jeune fille alla au jardin par la porte de derrière et appela :

« Petits pigeons dociles, petites tourterelles et vous tous les petits oiseaux du ciel, venez m'aider à trier les graines :

les bonnes dans le petit pot,

les mauvaises dans votre jabot. »

Alors deux pigeons blancs entrèrent par la fenêtre de la cuisine, puis les tourterelles, et enfin, par nuées, tous les petits oiseaux du ciel vinrent en voletant se poser autour des cendres. Et baissant leurs petites têtes, tous les pigeons commencèrent à picorer : pic, pic, pic, pic, et les autres s'y mirent aussi : pic, pic, pic, pic, et ils amassèrent toutes les bonnes graines dans le plat. Au bout d'une heure à peine, ils avaient déjà terminé et s'envolèrent tous de nouveau. Alors la jeune fille, toute joyeuse à l'idée qu'elle aurait maintenant la permission d'aller à la noce avec les autres, porta le plat à sa marâtre. Mais celle-ci lui dit :

– Non, Cendrillon, tu n'as pas d'habits et tu ne sais pas danser : on ne ferait que rire de toi.

Comme Cendrillon se mettait à pleurer, elle lui dit :

– Si tu peux, en une heure de temps, me trier des cendres deux grands plats de lentilles, tu nous accompagneras. – Car elle se disait qu'au grand jamais elle n'y parviendrait.

Quand elle eut jeté le contenu des deux plats de lentilles dans la cendre, la jeune fille alla dans le jardin par la porte de derrière et appela :

« Petits pigeons dociles, petites tourterelles et vous tous les petits oiseaux du ciel, venez m'aider à trier les graines :

les bonnes dans le petit pot,

les mauvaises dans votre jabot. »

Alors deux pigeons blancs entrèrent par la fenêtre de la cuisine, puis les tourterelles, et enfin, par nuées, tous les petits oiseaux du ciel vinrent en voletant se poser autour des cendres. Et baissant leurs petites têtes, tous les pigeons commencèrent -à picorer : pic, pic, pic, pic, et les autres s y mirent aussi : pic, pic, pic, pic, et ils ramassèrent toutes les bonnes graines dans les plats. Et en moins d'une demi-heure, ils avaient déjà terminé, et s'envolèrent tous à nouveau. Alors la jeune fille, toute joyeuse à l'idée que maintenant elle aurait la permission d'aller à la noce avec les autres, porta les deux plats à sa marâtre. Mais celle-ci lui dit :

– C'est peine perdue, tu ne viendras pas avec nous, car tu n'as pas d'habits et tu ne sais pas danser ; nous aurions honte de toi.

Là-dessus, elle lui tourna le dos et partit à la hâte avec ses deux

filles superbement parées.

Lorsqu’il n’y eut plus personne à la maison, Cendrillon alla sous le noisetier planté sur la tombe de sa mère et cria

« Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi,
jette de l’or et de l’argent sur moi. »

Alors l’oiseau lui lança une robe d’or et d’argent, ainsi que des pantoufles brodées de soie et d’argent. Elle mit la robe en toute hâte et partit à la fête. Ni ses sœurs, ni sa marâtre ne la reconnurent, et pensèrent que ce devait être la fille d’un roi étranger, tant elle était belle dans cette robe d’or. Elles ne songeaient pas le moins du monde à Cendrillon et la croyaient au logis, assise dans la saleté, à retirer les lentilles de la cendre. Le fils du roi vint à sa rencontre, a prit par la main et dansa avec elle. Il ne voulut même danser avec nulle autre, si bien qu’il ne lui lâcha plus la main et lorsqu’un autre danseur venait l’inviter, il lui disait : « C’est ma cavalière ».

Elle dansa jusqu’au soir, et voulut alors rentrer. Le fils du roi lui dit : « je m’en vais avec toi et t’accompagne », car il voulait voir à quelle famille appartenait cette belle jeune fille. Mais elle lui échappa et sauta dans le pigeonnier. Alors le prince attendit l’arrivée du père et lui dit que la jeune inconnue avait sauté dans le pigeonnier. « Serait-ce Cendrillon ? » se demanda le vieillard et il fallut lui apporter une hache et une pioche pour qu’il pût démolir le pigeonnier. Mais il n’y avait personne dedans. Et lorsqu’ils entrèrent dans la maison. Cendrillon était couchée dans la cendre avec ses vêtements sales, et une petite lampe à huile brûlait faiblement dans la cheminée ; car Cendrillon avait prestement sauté du pigeonnier par-derrière et couru jusqu’au noisetier ; là, elle avait retiré ses beaux habits, les avait posés sur la tombe, et l’oiseau les avait remportés ; puis elle était allée avec son vilain tablier gris se mettre dans les cendres de la cuisine.

Le jour suivant, comme la fête recommençait et que ses parents et ses sœurs étaient de nouveau partis, Cendrillon alla sous le noisetier et dit :

« *Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi,*
jette de l’or et de l’argent sur moi. »

Alors l’oiseau lui lança une robe encore plus splendide que celle de la veille. Et quand elle parut à la fête dans cette toilette, tous furent frappés de sa beauté. Le fils du toi, qui avait attendu sa venue, la prit aussitôt par la main et ne dansa qu’avec elle. Quand d’autres venaient l’inviter, il leur disait : « C’est ma cavalière. » Le

soir venu, elle voulut partir, et le fils du roi la suivit, pour voir dans quelle maison elle entrait, mais elle lui échappa et sauta dans le jardin derrière sa maison. Il y avait là un grand et bel arbre qui portait les poires les plus exquises, elle grimpa entre ses branches aussi agilement qu'un écureuil, et le prince ne sut pas où elle était passée. Cependant il attendit l'arrivée du père et lui dit :

– La jeune fille inconnue m'a échappé, et je crois qu'elle a sauté sur le poirier.

« Serait-ce Cendrillon ? » pensa le père qui envoya chercher la hache et abattit l'arbre, mais il n'y avait personne dessus. Et quand ils entrèrent dans la cuisine, Cendrillon était couchée dans la cendre, tout comme d'habitude, car elle avait sauté en bas de l'arbre par l'autre côté, rapporté les beaux habits à l'oiseau du noisetier et revêtu son vilain tablier gris. Le troisième jour, quand ses parents et ses sœurs furent partis, Cendrillon retourna sur la tombe de sa mère et dit au noisetier :

« *Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi,*
jette de l'or et de l'argent sur moi. »

Alors l'oiseau lui lança une robe qui était si somptueuse et si éclatante qu'elle n'en avait encore jamais vue de pareille, et les pantoufles étaient tout en or. Quand elle arriva à la noce dans cette parure, tout le monde fut interdit d'admiration. Seul le fils du roi dansa avec elle, et si quelqu'un l'invitait, il disait : « C'est ma cavalière. »

Quand ce fut le soir, Cendrillon voulut partir, et le prince voulut l'accompagner, mais elle lui échappa si vite qu'il ne put la suivre. Or le fils du roi avait eu recours à une ruse : il avait fait enduire de poix tout l'escalier, de sorte qu'en sautant pour descendre, la jeune fille y avait laissé sa pantoufle gauche engluée. Le prince la ramassa, elle était petite et mignonne et tout en or.

Le lendemain matin, il vint trouver le vieil homme avec la pantoufle et lui dit :

– Nulle ne sera mon épouse que celle dont le pied chaussera ce soulier d'or.

Alors les deux sœurs se réjouirent, car elles avaient le pied joli. L'aînée alla dans sa chambre pour essayer le soulier en compagnie de sa mère. Mais elle ne put y faire entrer le gros orteil, car la chaussure tait trop petite pour elle ; alors sa mère lui tendit un couteau en lui disant :

– Coupe-toi ce doigt ; quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin

d'aller à pied.

Alors la jeune fille se coupa l'orteil, fit entrer de force son pied dans le soulier et, contenant sa douleur, s'en alla trouver le fils du roi. Il la prit pour fiancée, la mit sur son cheval et partit avec elle. Mais il leur fallut passer devant la tombe ; les deux petits pigeons s'y trouvaient, perchés sur le noisetier, et ils crièrent :

« *Roucou-cou, roucou-cou et voyez là,*
Dans la pantoufle, du sang il y a :
Bien trop petit était le soulier ;
Encore au logis la vraie fiancée. »

Alors il regarda le pied et vit que le sang en coulait. Il fit faire demi-tour à son cheval, ramena la fausse fiancée chez elle, dit que ce n'était pas la véritable jeune fille et que l'autre sœur devait essayer le soulier. Celle-ci alla dans sa chambre, fit entrer l'orteil, mais son talon était trop grand. Alors sa mère lui tendit un couteau en disant :

– Coupe-toi un bout de talon ; quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin d'aller à pied.

La jeune fille se coupa un bout de talon, fit entrer de force son pied dans le soulier et, contenant sa douleur, s'en alla trouver le fils du roi. Il la prit alors pour fiancée, la mit sur son cheval et partit avec elle. Quand ils passèrent devant le noisetier, les deux petits pigeons s'y trouvaient perchés et crièrent :

« *Roucou-cou, roucou-cou et voyez là,*
Dans la pantoufle, du sang il y a :
Bien trop petit était le soulier ;
Encore au logis la vraie fiancée. »

Le prince regarda le pied et vit que le sang coulait de la chaussure et teintait tout de rouge les bas blancs. Alors il fit faire demi-tour à son cheval, et ramena la fausse fiancée chez elle.

– Ce n'est toujours pas la bonne, dit-il, n'avez-vous point d'autre fille ?

– Non, dit le père, il n'y a plus que la fille de ma défunte femme, une misérable, Cendrillon, malpropre, c'est impossible qu'elle soit la fiancée que vous cherchez.

Le fils du roi dit qu'il fallait la faire venir, mais la mère répondit :

– Oh non ! la pauvre est bien trop sale pour se montrer.

Mais il y tenait absolument et on dut appeler Cendrillon. Alors elle se lava d'abord les mains et le visage, puis elle vint s'incliner devant le fils du roi, qui lui tendit le soulier d'or. Elle s'assit sur un

escabeau, retira son pied du lourd sabot de bois et le mit dans la pantoufle qui lui allait comme un gant. Et quand elle se redressa et que le fils du roi vit sa figure, il reconnut la belle jeune fille avec laquelle il avait dansé et s'écria :

– Voilà la vraie fiancée !

La belle-mère et les deux sœurs furent prises de peur et devinrent blêmes de rage. Quant au prince, il prit Cendrillon sur son cheval et partit avec elle. Lorsqu'ils passèrent devant le noisetier, les deux petits pigeons blancs crièrent :

« *Roucou-cou, Roucou-cou et voyez là,*
Dans la pantoufle, du sang plus ne verra
Point trop petit était le soulier,
Chez lui, il mène la vraie fiancée. »

Et après ce roucoulement, ils s'envolèrent tous deux et descendirent se poser sur les épaules de Cendrillon, l'un à droite, l'autre à gauche et y restèrent perchés.

Le jour où l'on devait célébrer son mariage avec le fils du roi, ses deux perfides sœurs s'y rendirent avec l'intention de s'insinuer dans ses bonnes grâces et d'avoir part à son bonheur. Tandis que les fiancés se rendaient à l'église, l'aînée marchait à leur droite et la cadette à leur gauche : alors les pigeons crevèrent un œil à chacune celles. Puis, quand ils s'en revinrent de l'église, l'aînée marchait à leur gauche et la cadette à leur droite : alors les pigeons crevèrent l'autre œil à chacune d'elles. Et c'est ainsi qu'en punition de leur méchanceté et de leur perfidie, elles furent aveugles pour le restant de leurs jours.

Chapitre 9

Chat et souris associés

– Il nous faudra faire nos réserves de nourriture pour l'hiver, dit le chat, sinon nous risquons de mourir de faim. Toi, ma petite souris, tu ne peux pas aller partout, tu pourrais te faire prendre dans un piège. C'était une bonne idée. Ils achetèrent alors un petit pot de saindoux mais ne savaient pas où le cacher. Ils réfléchirent longtemps et, finalement, le chat décida : – Sais-tu ce que nous allons faire ? Nous le cacherons dans l'église ; on ne peut imaginer meilleure cachette ! Personne n'oserait emporter quelque chose d'une église. Nous poserons le pot sous l'autel et nous ne l'entamerons qu'en cas de nécessité absolue. Ils portèrent donc le pot en ce lieu sûr, mais très vite le chat eut envie de saindoux. Il dit à la souris : – Je voulais te dire, ma petite souris, ma cousine m'a demandé d'être le parrain de leur petit dernier. Ils ont eu un petit, blanc avec des taches marron et je dois le tenir pendant le baptême. Laisse-moi y aller, et occupe-toi aujourd'hui de la maison toute seule, veux-tu ? – Bien sûr, sans problème, acquiesça la souris, vas-y, si tu veux, et pense à moi quand tu mangeras des bonnes choses. J'aurais bien voulu, moi aussi, goûter de ce bon vin doux qu'on donne aux jeunes mamans. Mais tout cela était faux ; le chat n'avait pas de cousine et personne ne lui avait demandé d'être parrain. Il s'empressa d'aller à l'église, rampa jusqu'au petit pot de saindoux et lécha jusqu'à avoir mangé toute la graisse du dessus. Ensuite, il partit se promener sur les toits pour voir ce qui se passait dans le monde, et puis surtout pour trouver encore quelque chose de bon à manger. Puis il s'allongea au soleil. Et chaque fois qu'il se souvenait

du petit pot de saindoux, il se léchait les babines et se caressait la moustache. Il ne rentra à la maison que dans la soirée. – Te voilà enfin de retour ! l’accueillit la petite souris. T’es-tu bien amusé ? Vous avez dû bien rire. – Oui, ce n’était pas mal, répondit le chat. – Et quel nom avez-vous donné à ce chaton ? demanda la souris. – Sanledessu, répondit sèchement le chat. – Sanledessu ? chicota la souris, quel drôle de nom ! Assez rare, dirais-je. Est-il courant dans votre famille ? – Tu peux dire ce que tu veux, rétorqua le chat, mais ce n’est pas pire que Volemiettes, le nom de tes filleuls. Peu de temps après, le chat se sentit de nouveau l’eau venir à la bouche. – Sois gentille, supplia-t-il, occupe-toi encore une fois de la maison toute seule. Fais cela pour moi, petite souris ; on m’a encore demandé d’être le parrain. Le chaton a une collerette blanche au cou, je ne peux pas refuser. La gentille souris fut d’accord. Et le chat se glissa à travers le mur de la ville, s’introduisit dans l’église et vida la moitié du pot de saindoux. – Rien à faire, se dit-il, c’est bien meilleur quand on mange tout seul. Et il se félicita de son exploit. Lorsqu’il arriva à la maison, la petite souris demanda : – Comment avez-vous baptisé le bébé ? – Miparti, répondit le chat. – Miparti ? Pas possible ! je n’ai jamais entendu un nom pareil. Je parie qu’il n’est même pas dans le calendrier. Le chat ne tarda pas à se sentir de nouveau l’eau à la bouche en pensant au pot de saindoux. – Jamais deux sans trois, dit-il à la souris. On me demande de nouveau d’être le parrain. L’enfant est tout noir, seules les pattes sont blanches, elles mis à part, il n’a pas un seul poil blanc. Un enfant comme ça ne naît qu’une fois par siècle ! Tu me laisseras y aller, n’est-ce pas ? – Sanledessu ! Miparti ! répondit la souris, ce sont des noms si étranges. Cela ne s’est jamais vu. Ils me trottent dans la tête sans arrêt. – C’est parce que tu restes tout le temps ici, avec ta vilaine robe gris foncé à longue natte, tu passes toutes tes journées enfermée ici, pas étonnant que tout se brouille dans ta tête, dit le chat. Voilà ce qui arrive quand on passe sa vie dans ses pantoufles. Le chat parti, la petite souris fit le ménage dans toute la maison. Pendant ce temps-là, le chat gourmand vida entièrement le pot de saindoux. – Et voilà, pensa-t-il, maintenant que j’ai tout mangé, je ne serai plus tenté. Si repu qu’il s’essoufflait en marchant, il ne rentra à la maison que la nuit, mais serein. La petite souris lui demanda aussitôt le nom du troisième chaton. – Je suis sûr que tu n’aimeras pas, répondit le chat. Il s’appelle Toufini. – Toufini ! chicota la souris. Cela parait suspect, ce nom ne me dit rien qui

vaille. Je ne l'ai jamais vu imprimé quelque part. Toufini ! Qu'est ce que cela veut dire, en fait ? Elle hocha la tête, se roula en boule et s'endormit. Depuis ce jour, plus personne n'invita le chat à un baptême. L'hiver arriva, et dehors, il n'y avait rien à manger. La petite souris se rappela qu'ils avaient quelque chose en réserve. – Viens, mon chat, allons chercher notre pot de saindoux que nous avons caché pour les temps durs. On va se régaler. – Tu te régaleras, tu te régaleras, marmonna le chat, cela sera comme si tu sortais ta petite langue fine par la fenêtre. Ils s'en allèrent et lorsqu'ils arrivèrent dans l'église, le pot était toujours à sa place mais vide. – « Ça y est, dit la souris, je comprends tout, j'y vois clair à présent. Tu parles d'un ami ! Tu as tout mangé quand tu allais « faire le parrain » : d'abord « Sanledessu », puis « Miparti » et pour finir… – Tais-toi, coupa le chat, encore un mot et je te mange ! » Mais la petite souris avait le « Toufini » sur la langue, et à peine l'eut-elle prononcé que le chat lui sauta dessus, l'attrapa et la dévora. Eh oui, ainsi va le monde.

Chapitre 10

Chat et souris emménagent

Il est bien connu que chat et souris ne font pas bon ménage ; en voici la preuve.

Un chat avait fait la connaissance d'une souris et lui avait tellement conté fleurette qu'elle avait finalement accepté d'habiter dans la même maison que lui et de partager les dépenses. « Avant que l'hiver arrive, nous devions faire des préparatifs si nous ne voulons pas mourir de faim », dit le chat à la souris. Le bon conseil fut observé et un petit pot de beurre fut acheté. Mais ils ne savaient pas où il serait mieux de l'entreposer. Finalement, après de longues réflexions, le chat dit : « Je ne connais aucun endroit qui soit plus sûr que l'église ; là, personne n'osera venir l'y chercher. Nous placerons le petit pot de beurre sous l'autel, et nous n'y toucherons plus. »

C'est ainsi que le petit pot fut mis en sûreté. Mais il fallut peu de temps avant que l'envie prenne au chat d'en manger. Il alla donc voir la souris et lui dit : « Ce que je veux te dire, petite souris, c'est que j'ai été demandé comme témoin par ma cousine. Elle vient de mettre au monde un petit, tout blanc avec des taches brunes. Laisse-moi aller à son baptême et occupe-toi toute seule de la maison ! » « Bien sûr, répondit la souris, va ! Et si tu fais un bon repas, pense un peu à moi ! Je boirais bien volontiers une goutte de bon vin ! »

Mais tout cela n'était que mensonge. Le chat n'avait pas de cousine et nul ne lui avait demandé d'être témoin. Il se dirigea tout droit vers l'église, se faufila jusqu'au petit pot de beurre et en dégusta un peu. Puis, il alla faire une promenade sur les toits de la

ville et prit un bain de soleil, tout en se pourléchant les babines à chaque fois qu'il songeait au petit pot de beurre. Il revint à la maison seulement lorsque le soir fut tombé. « Ah, te voilà enfin de retour ! », dit la souris. « Tu as sûrement passé une belle journée. » « Ça pouvait aller », répondit le chat. « Et quel nom a-t-on donné au chaton ? », demanda la souris. « Un peu », répondit sèchement le chat. « Un peu, s'exclama la souris, voilà un nom assez singulier ! Est-ce courant dans ta famille ? » « Que trouves-tu donc à ce nom ! », dit le chat. « Il n'est pas pire que Breuseldip, le nom de ton parrain. »

Peu de temps après, le chat eut encore une autre fringale. Il alla voir la souris et lui dit : « Tu dois me rendre un service et t'occuper encore une fois du ménage toute seule ; on m'a encore demandé comme témoin. Le petit a un collet tout blanc ; je ne puis refuser ». La bonne souris acquiesça, mais le chat, longeant les murs de la ville, se faufila plutôt jusqu'à l'église et mangea, cette fois-ci, la moitié du beurre. « Comme c'est bon ! », se dit le chat.

Lorsqu'il revint à la maison, la souris lui demanda : « Quel nom a-t-on donné à ce chaton ? » « La moitié », répondit le chat. « La moitié ! Mais que me dis-tu là ! Jamais de toute ma vie je n'ai entendu de nom pareil. Je parie qu'il n'existe même pas. » Il ne tarda pas avant que le chat songe encore à sa friandise et que l'eau lui vienne à la bouche. « Jamais deux sans trois », dit-il à la souris. « Je dois encore assister à un baptême. Le petit est tout noir et avec du blanc au bout de ses pattes, mais il n'a pas un seul poil blanc sur tout le reste du corps. Cela n'arrive qu'une fois aux deux ans. Alors, tu me laisses y aller encore ? » « Un peu, La moitié », répondit la souris, « ce sont là des noms bien étranges, des noms qui me rendent soucieuse. » « C'est que tu restes là, coiffée d'une tresse et vêtue de ta jupe gris foncé, à attraper des grillons », dit le chat. « Voilà ce qui arrive quand on reste cloîtré toute la journée ! »

La souris rangea et fit de l'ordre dans la maison pendant que le chat s'absentait et qu'il mangeait tout le reste du beurre. Lorsqu'il fut de retour à la maison, bien repu et bien dodu, la souris s'enquit auprès de lui du nom qu'avait reçu le troisième chaton. « Cela ne te plaira évidemment pas, dit le chat, il s'appelle Toutlereste. » « Toutlereste ! », s'écria la souris. « Mais qu'est ce que ça peut bien signifier ? » Elle hocha la tête, se mit en boule et s'endormit. À partir de ce moment, plus personne ne demanda au chat d'être témoin.

Lorsque l'hiver fut venu et qu'aucune nourriture ne put être trouvée à l'extérieur, la souris se souvint de leurs provisions et dit : « Viens, mon ami le chat. Allons au petit pot de beurre que nous avons eu la sagesse de mettre de coté ! Nous allons faire un festin. » « Certainement », répondit le chat.

Ils allèrent donc à l'église et quand ils arrivèrent, le petit pot de beurre était bel et bien encore là, mais il était complètement vide. « Ha ! ha !, dit la souris, maintenant je comprends ce qui s'est passé ! Maintenant tout s'éclaire. Tu étais pour moi un véritable ami ! Mais pendant que tu prétendais assister à des baptêmes, en cachette, tu mangeais le beurre : d'abord un peu, puis la moitié, et enfin… » « Veux-tu la fermer ! » cria le chat. « Encore un seul mot, et je te dévore ! » « … et enfin, tout le reste », avait déjà dit la pauvre souris. À peine avait-elle prononcé ces mots, que le chat bondissait sur elle, en faisait une boule, et l'avalait goulûment.

Chapitre 11

Le Clou

Un marchand avait fait d'excellentes affaires à la foire : il avait vendu tout ce qu'il avait comme marchandises et gonflé sa bourse de pièces d'or et d'argent. Comme il voulait être rentré chez lui avant la tombée de la nuit, il décida de se mettre en route aussitôt, serra sa bourse dans sa sacoche de selle, monta à cheval et s'en fut. Vers midi, il fit étape dans une ville ; le palefrenier, quand il lui ramena son cheval pour repartir, lui fit remarquer :

– Il lui manque un clou au fer de son pied gauche, derrière, monsieur !

– Laisse courir, dit le marchand, pour les six lieues qu'il me reste à faire, le fer tiendra bien. Je suis pressé. Au milieu de l'après-midi, alors qu'il avait fait halte de nouveau et fait donner de l'avoine à sa monture, le valet de l'auberge vint lui dire :

– Monsieur, il manque un fer à votre cheval, au pied gauche de derrière. Faut-il que j'aille le faire chausser ?

– Laisse, dit le marchand, je suis pressé et la bête supportera bien les deux lieues qu'il me reste à faire. Il remonta en selle et continua sa route, mais peu après le cheval se mit à boiter ; et il ne boita pas longtemps avant de broncher ; et il ne broncha pas longtemps avant de faire une chute et de se casser la jambe. Aussi fallut-il que le marchand débouclât ses sacoches et, abandonnant là son cheval, les mît sur son épaule et rentrât à pied chez lui, où il n'arriva que tard dans la nuit.

– Tout cela, conclut-il c'est de la faute de ce maudit clou qui a fait tout le mal. Hâtez-vous lentement !

Chapitre 12

Le Conte du genévrier

Il y a de cela bien longtemps, au moins deux mille ans, vivait un homme riche qui avait une femme de grande beauté, honnête et pieuse ; ils s'aimaient tous les deux d'un grand amour, mais ils n'avaient pas d'enfant et ils en désiraient tellement, et la femme priait beaucoup, beaucoup, nuit et jour pour avoir un enfant ; mais elle n'arrivait pas, non, elle n'arrivait pas à en avoir.

Devant leur maison s'ouvrait une cour où se dressait un beau genévrier, et une fois, en hiver, la femme était sous le genévrier et se pelait une pomme ; son couteau glissa et elle se coupa le doigt assez profondément pour que le sang fît quelques taches dans la neige. La femme regarda le sang devant elle, dans la neige, et soupira très fort en se disant, dans sa tristesse : « Oh ! si j'avais un enfant, si seulement j'avais un enfant vermeil comme le sang et blanc comme la neige ! » Dès qu'elle eut dit ces mots, elle se sentit soudain toute légère et toute gaie avec le sentiment que son vœu serait réalisé. Elle rentra dans la maison et un mois passa : la neige disparut ; un deuxième mois, et tout avait reverdi ; un troisième mois, et la terre se couvrit de fleurs ; un quatrième mois, et dans la forêt, les arbres étaient tout épais et leurs branches vertes s'entrecroisaient sans presque laisser de jour : les oiseaux chantaient en foule et tout le bois retentissait de leur chant, les arbres perdaient leurs fleurs qui tombaient sur le sol ; le cinquième mois passé, elle était un jour sous le genévrier et cela sentait si bon que son cœur déborda de joie et qu'elle en tomba à genoux, tant elle se sentait heureuse ; puis le sixième mois s'écoula, et les fruits se

gonflèrent, gros et forts, et la femme devint toute silencieuse ; le septième mois passé, elle cueillit les baies du genévrier et les mangea toutes avec avidité, et elle devint triste et malade ; au bout du huitième mois, elle appela son mari et lui dit en pleurant :

– Quand je mourrai, enterre-moi sous le genévrier.

Elle en éprouva une immense consolation, se sentit à nouveau pleine de confiance et heureuse jusqu'à la fin du neuvième mois. Alors elle mit au monde un garçon blanc comme la neige et vermeil comme le sang, et lorsqu'elle le vit, elle en fut tellement heureuse qu'elle en mourut.

Son mari l'enterra alors sous le genévrier et la pleura tant et tant : il ne faisait que la pleurer tout le temps. Mais un jour vint qu'il commença à la pleurer moins fort et moins souvent, puis il ne la pleura plus que quelquefois de temps à autre ; puis il cessa de la pleurer tout à fait. Un peu de temps passa encore, maintenant qu'il ne la pleurait plus, et ensuite il prit une autre femme.

De cette seconde épouse, il eut une fille ; et c'était un garçon qu'il avait de sa première femme : un garçon vermeil comme le sang et blanc comme la neige. La mère, chaque fois qu'elle regardait sa fille, l'aimait beaucoup, beaucoup ; mais si elle regardait le petit garçon, cela lui écorchait le cœur de le voir ; il lui semblait qu'il empêchait tout, qu'il était toujours là en travers, qu'elle l'avait dans les jambes continuellement ; et elle se demandait comment faire pour que toute la fortune revînt à sa fille, elle y réfléchissait, poussée par le Malin, et elle se prit à détester le petit garçon qu'elle n'arrêtait pas de chasser d'un coin à l'autre, le frappant ici, le pinçant là, le maltraitant sans cesse, de telle sorte que le pauvre petit ne vivait plus que dans la crainte. Quand il revenait de l'école, il n'avait plus un instant de tranquillité.

Un jour, la femme était dans la chambre du haut et la petite fille monta la rejoindre en lui disant :

– Mère, donne-moi une pomme !

– Oui, mon enfant ! lui dit sa mère, en lui choisissant dans le bahut la plus belle pomme qu'elle put trouver.

Ce bahut, où l'on mettait les pommes, avait un couvercle épais et pesant muni d'une serrure tranchante, en fer.

– Mère, dit la petite fille, est-ce que mon frère n'en aura pas une aussi ?

La femme en fut agacée, mais elle répondit quand même :

– Bien sûr, quand il rentrera de l'école.

Mais quand elle le vit qui revenait, en regardant par la fenêtre, ce fut vraiment comme si le Malin l'avait possédée : elle reprit la pomme qu'elle avait donnée à sa fille, en lui disant :

– Tu ne dois pas l'avoir avant ton frère.

Et elle la remit dans le bahut, dont elle referma le pesant couvercle.

Et lorsque le petit garçon fut arrivé en haut, le Malin lui inspira son accueil aimable et ses paroles gentilles :

– Veux-tu une pomme, mon fils ?

Mais ses regards démentaient ses paroles car elle fixait sur lui des yeux féroces, si féroces que le petit garçon lui dit :

– Mère, tu as l'air si terrible : tu me fais peur. Oui, je voudrais bien une pomme.

Sentant qu'il lui fallait insister, elle lui dit :

– Viens avec moi ! et, l'amenant devant le gros bahut, elle ouvrit le pesant couvercle et lui dit :

– Tiens ! prends toi-même la pomme que tu voudras !

Le petit garçon se pencha pour prendre la pomme, et alors le Diable la poussa et boum ! elle rabattit le lourd couvercle avec une telle force que la tête de l'enfant fut coupée et roula au milieu des pommes rouges.

Alors elle fut prise de terreur (mais alors seulement) et pensa :

« Ah ! si je pouvais éloigner de moi ce que j'ai fait ! »

Elle courut dans une autre pièce, ouvrit une commode pour y prendre un foulard blanc, puis elle revint au coffre, replaça la tête sur son cou, la serra dans le foulard pour qu'on ne puisse rien voir et assit le garçon sur une chaise, devant la porte, avec une pomme dans la main.

La petite Marlène, sa fille, vint la retrouver dans la cuisine et lui dit, tout en tournant une cuillère dans une casserole qu'elle tenait sur le feu :

– Oh ! mère, mon frère est assis devant la porte et il est tout blanc ; il tient une pomme dans sa main, et quand je lui ai demandé s'il voulait me la donner, il ne m'a pas répondu. J'ai peur !

– Retournes-y, dit la mère, et s'il ne te répond pas, flanque-lui une bonne claque !

La petite Marlène courut à la porte et demanda :

– Frère, donne-moi la pomme, tu veux ?

Mais il resta muet et elle lui donna une gifle bien sentie, en y mettant toutes ses petites forces. La tête roula par terre et la fillette

eut tellement peur qu'elle se mit à hurler en pleurant, et elle courut, toute terrifiée, vers sa mère :

– Oh ! mère, j'ai arraché la tête de mon frère !

Elle sanglotait, sanglotait à n'en plus finir, la pauvre petite Marlène. Elle en était inconsolable.

– Marlène, ma petite fille, qu'as-tu fait ? dit la mère. Quel malheur ! Mais à présent tiens-toi tranquille et ne dis rien, que personne ne le sache, puisqu'il est trop tard pour y changer quelque chose et qu'on n'y peut rien. Nous allons le faire cuire en ragoût, à la sauce brune.

La mère alla chercher le corps du garçonnet et le coupa en menus morceaux pour le mettre à la sauce brune et le faire cuire en ragoût. Mais la petite Marlène ne voulait pas s'éloigner et pleurait, pleurait et pleurait, et ses larmes tombaient dans la marmite, tellement qu'il ne fallut pas y mettre de sel.

Le père rentra à la maison pour manger, se mit à table et demanda :

– Où est mon fils ?

La mère vint poser sur la table une pleine marmite de ragoût à la sauce brune et petite Marlène pleurait sans pouvoir s'en empêcher. Une seconde fois, le père demanda

– Mais où est donc mon fils ?

– Oh ! dit la mère, il est allé à la campagne chez sa grand-tante ; il y restera quelques jours.

– Mais que va-t-il faire là-bas ? demanda le père et il est parti sans seulement me dire au revoir !

– Il avait tellement envie d'y aller, répondit la femme ; il m'a demandé s'il pouvait y rester six semaines et je le lui ai permis. Il sera bien là-bas.

– Je me sens tout attristé, dit le père ; ce n'est pas bien qu'il soit parti sans rien me dire. Il aurait pu quand même me dire adieu !

Tout en parlant de la sorte, le père s'était mis à manger ; mais il se tourna vers l'enfant qui pleurait et lui demanda :

– Marlène, mon petit, pourquoi pleures-tu ? Ton frère va revenir bientôt.

Puis il se tourna vers sa femme :

– 0 femme, lui dit-il, quel bon plat tu as fait là ! Sers-m'en encore.

Elle le resservit, mais plus il en mangeait, et plus il en voulait.

– Donne-m'en, donne-m'en plus, je ne veux en laisser pour personne : il me semble que tout est à moi et doit me revenir.

Et il mangea, mangea jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien, suçant tous les petits os, qu'il jetait à mesure sous la table. Mais la petite Marlène se leva et alla chercher dans le tiroir du bas de sa commode le plus joli foulard qu'elle avait, un beau foulard de soie, puis, quand son père eut quitté la table, elle revint ramasser tous les os et les osselets, qu'elle noua dans son foulard de soie pour les emporter dehors en pleurant à gros sanglots. Elle alla et déposa son petit fardeau dans le gazon, sous le genévrier ; et quand elle l'eut mis là, soudain son cœur se sentit tout léger et elle ne pleura plus. Le genévrier se mit à bouger, écartant ses branches et les resserrant ensemble, puis les ouvrant de nouveau et les refermant comme quelqu'un qui manifeste sa joie à grands gestes des mains. Puis il y eut soudain comme un brouillard qui descendit de l'arbre jusqu'au sol, et au milieu de ce brouillard c'était comme du feu, et de ce feu sortit un oiseau splendide qui s'envola très haut dans les airs en chantant merveilleusement. Lorsque l'oiseau eut disparu dans le ciel, le genévrier redevint comme avant, mais le foulard avec les ossements n'était plus là. La petite Marlène se sentit alors toute légère et heureuse, comme si son frère était vivant ; alors elle rentra toute joyeuse à la maison, se mit à table et mangea.

L'oiseau qui s'était envolé si haut redescendit se poser sur la maison d'un orfèvre, et là il se mit à chanter :

Ma mère m'a tué ;
Mon père m'a mangé ;
Ma sœurette Marlène
A pris bien de la peine
Pour recueillir mes os jetés
Dessous la table, et les nouer
Dans son foulard de soie
Qu'elle a porté sous le genévrier.
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !

L'orfèvre était à son travail, dans son atelier, occupé à fabriquer une chaînette d'or ; mais lorsqu'il entendit l'oiseau qui chantait sur son toit, cela lui parut si beau, si beau qu'il se leva précipitamment, perdit une pantoufle sur son seuil et courut ainsi jusqu'au milieu de la rue, un pied chaussé, l'autre en chaussette, son grand tablier devant lui, tenant encore dans sa main droite ses pinces à sertir, et dans la gauche la chaînette d'or ; et le soleil brillait clair dans la rue. Alors il resta là et regarda le bel oiseau auquel il dit :

– Oiseau, que tu sais bien chanter ! Comme c'est beau ! Chante-le-

moi encore une fois, ton morceau !

– Non, dit l'oiseau, je ne chante pas deux fois pour rien. Donne-moi la chaînette d'or, et je le chanterai encore.

– Tiens, prends la chaînette d'or, elle est à toi, dit l'orfèvre, et maintenant chante-moi encore une fois ton beau chant.

L'oiseau vint prendre la chaînette d'or avec sa patte droite, se mit en face de l'orfèvre et chanta :

Ma mère m'a tué ;
Mon père m'a mangé ;
Ma sœurette Marlène
A pris bien de la peine
Pour recueillir mes os jetés
Dessous la table, et les nouer
Dans son foulard de soie
Qu'elle a porté sous le genévrier.
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !

Et aussitôt il s'envola pour aller se poser sur le toit de la maison d'un cordonnier, où il chanta :

Ma mère m'a tué ;
Mon père m'a mangé ;
Ma sœurette Marlène
A pris bien de la peine
Pour recueillir mes os jetés
Dessous la table, et les nouer
Dans son foulard de soie
Qu'elle a porté sous le genévrier.
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !

Le cordonnier entendit ce chant et courut en bras de chemise devant sa porte pour regarder sur son toit, et il dut mettre la main devant ses yeux pour ne pas être aveuglé par le soleil qui brillait si fort.

– Oiseau, lui dit-il, comme tu sais bien chanter !

Il repassa sa porte et rentra chez lui pour appeler sa femme.

– Femme, lui cria-t-il, viens voir un peu dehors : il y a un oiseau, regarde-le, cet oiseau qui sait si bien chanter !

Il appela aussi sa fille et les autres enfants, et encore ses commis et la servante et le valet, qui vinrent tous dans la rue et regardèrent le bel oiseau qui chantait si bien et qui était si beau, avec des plumes rouges et vertes, et du jaune autour de son cou : on aurait dit de l'or pur ; et ses yeux scintillants on aurait dit qu'il avait deux

étoiles dans sa tête !

– Oiseau, dit le cordonnier, maintenant chante encore une fois ton morceau.

– Non, dit l'oiseau, je ne chante pas deux fois pour rien ; il faut que tu me fasses un cadeau.

– Femme, dit le cordonnier, monte au grenier : sur l'étagère la plus haute, il y a une paire de chaussures rouges ; apporte-les-moi.

La femme monta et rapporta les chaussures.

– Tiens, c'est pour toi, l'oiseau ! dit le cordonnier. Et maintenant chante encore une fois.

L'oiseau descendit et prit les chaussures avec sa patte gauche, puis il s'envola sur le toit où il chanta :

Ma mère m'a tué ;
Mon père m'a mangé ;
Ma sœurette Marlène
A pris bien de la peine
Pour recueillir mes os jetés
Dessous la table, et les nouer
Dans son foulard de soie
Qu'elle a porté sous le genévrier.
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !

Et quand il eut chanté, il s'envola, serrant la chaîne d'or dans sa patte droite et les souliers dans sa gauche, et il vola loin, loin, jusqu'à un moulin qui tournait, tac-tac, tac-tac, tac-tac, tac-tac ; et devant la porte du moulin il y avait vingt garçons meuniers qui piquaient une meule au marteau, hic-hac, hic-hac, hic-hac, pendant que tournait le moulin, tac-tac, tac-tac, tac-tac. Alors l'oiseau alla se percher dans un tilleul et commença à chanter :

Ma mère m'a tué.
Un premier s'arrêta et écouta :
Mon père m'a mangé.
Deux autres s'arrêtèrent et écoutèrent :
Ma sœurette Marlène
A pris bien de la peine.
Quatre autres s'arrêtèrent à leur tour :
Pour recueillir mes os jetés
Dessous la table, et les nouer
Dans son foulard de soie.

A présent, ils n'étaient plus que huit à frapper encore :

Qu'elle a porté

Cinq seulement frappaient encore :
sous le genévrier.
Il n'en restait plus qu'un qui frappait du marteau :
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !

Le dernier, à son tour, s'est aussi arrêté et il a même encore entendu la fin.

– Oiseau, dit-il, ce que tu chantes bien ! Fais-moi entendre encore une fois ce que tu as chanté, je n'ai pas entendu.

– Non, dit l'oiseau, je ne chante pas deux fois pour rien. Donne-moi la meule et je chanterai encore une fois.

– Tu l'aurais, bien sûr, si elle était à moi tout seul, répondit le garçon meunier.

– S'il chante encore une fois, approuvèrent tous les autres, il est juste qu'il l'ait, et il n'a qu'à la prendre.

L'oiseau descendit de l'arbre et les vingt garçons meuniers, avec des leviers, soulevèrent la lourde meule, ho-hop ! ho-hop ! ho-hop ! ho-hop ! Et l'oiseau passa son cou par le trou du centre, prenant la meule comme un collier avec lequel il s'envola de nouveau sur son arbre pour chanter :

Ma mère m'a tué ;
Mon père m'a mangé ;
Ma sœurette Marlène
A pris bien de la peine
Pour recueillir mes os jetés
Dessous la table, et les nouer
Dans son foulard de soie
Qu'elle a porté sous le genévrier.
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !

Dès qu'il eut fini, il déploya ses ailes et s'envola, et il avait la chaînette d'or dans sa serre droite, et la paire de souliers dans sa serre gauche, et la meule était autour de son cou. Et il vola ainsi loin, très loin, jusqu'à la maison de son père.

Le père, la mère et petite Marlène sont là, assis à table. Et le père dit :

– C'est drôle comme je me sens bien, tout rempli de lumière !

– Oh ! pas moi, dit la mère, je me sens accablée comme s'il allait éclater un gros orage.

Petite Marlène est sur sa chaise, qui pleure et qui pleure sans rien dire. L'oiseau donne ses derniers coups d'ailes, et quand il se pose sur le toit de la maison, le père dit :

– Ah ! je me sens vraiment tout joyeux et le soleil est si beau : il me semble que je vais revoir une vieille connaissance.

– Oh ! pas moi, dit la mère, je me sens oppressée et tout apeurée, j'ai les dents qui claquent, et dans mes veines on dirait qu'il y a du feu !

Elle se sent si mal qu'elle déchire son corsage pour essayer de respirer et se donner de l'air. Et la petite Marlène, dans son coin, est là qui pleure, qui pleure, et qui se tient son tablier devant les yeux ; et elle pleure tellement qu'elle a complètement mouillé son assiette. L'oiseau est venu se percher sur le genévrier ; il se met à chanter :

Ma mère m'a tué.

Alors la mère se bouche les oreilles et ferme les yeux pour ne rien voir ni entendre ; mais ses oreilles bourdonnent et elle entend comme un terrible tonnerre dedans, ses yeux la brûlent et elle voit comme des éclairs dedans.

Mon père m'a mangé.

– Oh ! mère, dit le père, dehors il y a un splendide oiseau qui chante merveilleusement, le soleil brille et chauffe magnifiquement, on respire un parfum qui ressemble à de la cannelle.

Ma sœurette Marlène
A pris bien de la peine.

La petite Marlène cache sa tête dans ses genoux et pleure de plus en plus.

– Je sors, dit le père, il faut que je voie cet oiseau de tout près.

– Oh non, n'y va pas ! proteste la mère. Il me semble que toute la maison tremble sur sa base et qu'elle s'effondre dans les flammes !

L'homme alla dehors néanmoins et regarda l'oiseau.

Pour recueillir mes os jetés
Dessous la table, et les nouer
Dans son foulard de soie
Qu'elle a porté sous le genévrier.
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !

Aux dernières notes, l'oiseau laissa tomber adroitement la chaîne d'or qui vint juste se mettre autour du cou de l'homme, exactement comme un collier qui lui allait très bien.

– Regardez ! dit l'homme en rentrant, voilà le cadeau que le bel oiseau m'a fait : cette magnifique chaîne d'or. Et voyez comme il est beau !

Mais la femme, dans son angoisse, s'écroula de tout son long dans la pièce et son bonnet lui tomba de la tête. L'oiseau, de nouveau,

chantait :

Ma mère m'a tué.

– Ah ! s'écria la femme, si je pouvais être à mille pieds sous terre pour ne pas entendre cela !

Mon père m'a mangé.

La femme retomba sur le dos, blanche comme une morte.

Ma sœurette Marlène

chantait l'oiseau, et la petite Marlène s'exclama :

– Je vais sortir aussi et voir quel cadeau l'oiseau me fera !

Elle se leva et sortit.

A pris bien de la peine
Pour recueillir mes os jetés
Dessous la table, et les nouer
Dans son foulard de soie.

Avec ces mots, l'oiseau lui lança les souliers.

Qu'elle a porté sous le genévrier.
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !

La petite Marlène sentit que tout devenait lumineux et gai pour elle ; elle enfila les souliers rouges et neufs et se mit à danser et à sauter, tellement elle s'y trouvait bien, rentrant toute heureuse dans la maison.

– Oh ! dit-elle, moi qui me sentais si triste quand je suis venue dehors, et à présent tout est si clair ! C'est vraiment un merveilleux oiseau que celui-là, et il m'a fait cadeau de souliers rouges !

– Que non ! que non ! dit la femme en revenant à elle et en se relevant, et ses cheveux se dressaient sur sa tête comme des langues de feu. Pour moi, c'est comme si le monde entier s'anéantissait : il faut que je sorte aussi, peut-être que je me sentirai moins mal dehors !

Mais aussitôt qu'elle eut franchi la porte, badaboum ! l'oiseau laissa tomber la meule sur sa tête et la lui mit en bouillie. Le père et petite Marlène entendirent le fracas et sortirent pour voir. Mais que virent-ils ? De cet endroit s'élevait une vapeur qui s'enflamma et brûla en montant comme un jet de flammes, et quand ce fut parti, le petit frère était là, qui les prit tous les deux par la main. Et tous trois, pleins de joie, rentrèrent dans la maison, se mirent à table et mangèrent.

Chapitre 13

Les Créatures de Dieu et les bêtes du Diable

Le Seigneur Dieu avait créé tous les animaux et avait fait du loup son chien de garde. Seulement, voilà : Il avait oublié la chèvre. Alors le Diable se mit à l'œuvre pour créer, lui aussi, et il créa des chèvres avec de longues et fines queues. Mais quand elles étaient au pâturage, elles restaient le plus souvent accrochées aux buissons par leurs queues, et il fallait que le Diable y vînt et travaillât péniblement pour les désempêtrer. Il finit par en avoir assez et, dans sa colère, toc et toc, il leur coupa leurs queues d'un coup de dents, ne leur laissant que le petit moignon qu'on leur voit encore aujourd'hui. Et désormais, il les laissa pacager seules ; mais il se trouva que le Seigneur Dieu les vit faire et constata queues écorçaient ici les jeunes arbres fruitiers, gâtaient là les nobles ceps, broutaient ailleurs les tendres pousses, bref, qu'elles saccageaient et détruisaient tout. Le Seigneur s'en désola et dans Sa grâce et Sa bonté y envoya ses loups, qui dévorèrent et déchiquetèrent en un rien de temps les chèvres qui se trouvaient là. Lorsque le Diable s'aperçut de la chose, il vint devant le Seigneur et protesta :

– Tes créatures ont déchiré les miennes ! – Pourquoi les as-tu créées pour la destruction ? dit le Seigneur.

– J'y étais bien forcé, dit le Diable, puisque toutes mes pensées ne vont qu'au dommage et à la destruction, ce que je crée ne peut pas non plus revêtir une autre nature. Il faut que tu me payes réparation !

– Je te paierai dès que les chênes auront perdu leurs feuilles, dit

le Seigneur. Reviens alors, et tu seras réglé : le prix t'est déjà compté. Dès que le feuillage des chênes eut disparu, le Diable revint et réclama son dû. Mais le Seigneur lui répondit :

– Dans l'église de Constantinople, il y a un grand chêne qui porte encore toutes ses feuilles. Pestant et tempêtant, jurant et maudissant, le Diable s'en alla à la recherche du chêne et erra pendant six mois dans les déserts avant de le trouver. Et lorsqu'il revint, les autres chênes avaient déjà tous reverdi. Il se trouva donc dans l'obligation de renoncer à son dû. Alors, dans sa rage furieuse, il creva les yeux de toutes les chèvres qui restaient et leur donna les siens à sa place. Voilà pourquoi toutes nos chèvres ont les yeux du diable et la queue coupée court ; et c'est pour cela aussi que le Diable aime bien prendre leur apparence.

Chapitre 14

Dame Trude, la sorcière

Il était une fois une petite fille extrêmement têtue et imprudente qui n'écoutait pas ses parents et qui n'obéissait pas quand ils lui avaient dit quelque chose. Pensez-vous que cela pouvait bien tourner ?

Un jour, la fillette dit à ses parents :

– J'ai tellement entendu parler de Dame Trude que je veux une fois aller chez elle : il paraît que c'est fantastique et qu'il y a tant de choses étranges dans sa maison, alors la curiosité me démange.

Les parents le lui défendirent rigoureusement et lui dirent :

– Écoute : Dame Trude est une mauvaise femme qui pratique toutes sortes de choses méchantes et impies ; si tu y vas, tu ne seras plus notre enfant !

La fillette se moqua de la défense de ses parents et alla quand même là-bas. Quand elle arriva chez Dame Trude, la vieille lui demanda :

– Pourquoi es-tu si pâle ?

– Oh ! dit-elle en tremblant de tout son corps, c'est que j'ai eu si peur de ce que j'ai vu.

– Et qu'est-ce que tu as vu ? demanda la vieille.

– J'ai vu sur votre seuil un homme noir, dit la fillette.

– C'était un charbonnier, dit la vieille.

– Après, j'ai vu un homme vert, dit la fillette.

– Un chasseur dans son uniforme, dit la vieille.

– Après, j'ai vu un homme tout rouge de sang.

– C'était un boucher, dit la vieille.

– Ah ! Dame Trude, dans mon épouvante, j'ai regardé par la fenêtre chez vous, mais je ne vous ai pas vue : j'ai vu le Diable en personne avec une tête de feu.

– Oh oh ! dit la vieille, ainsi tu as vu la sorcière dans toute sa splendeur ! Et cela, je l'attendais et je le désirais de toi depuis longtemps : maintenant tu vas me réjouir.

Elle transforma la fillette en une grosse bûche qu'elle jeta au feu, et quand la bûche fut bien prise et en train de flamber, Dame Trude s'assit devant et s'y chauffa délicieusement en disant :

– Oh ! le bon feu, comme il flambe bien clair pour une fois !

Chapitre 15

La Demoiselle de Brakel

Une demoiselle de Brakel alla un jour à la chapelle de Sainte-Anne, au-dessous d'Hunenbourg. Et comme elle désirait beaucoup trouver un mari, se croyant seule dans la chapelle, elle se mit à chanter :

O sainte Anne bénie,
Trouvez-moi un mari !
Vous le connaissez, oui :
Il est blond, il habite
A Suttmer, près d'ici.
Vous le connaissez, oui !

Le sacristain, qui se trouvait derrière l'autel, entendit cette chansonnette et se mit à crier, en se faisant une toute petite voix de tête très pointue :

« Tu l'auras pas ! Tu l'auras pas ! »

La demoiselle eut dans l'idée que c'était le petit Enfant Jésus, tout près d'elle dans les bras de la Sainte Vierge, qui lui avait crié cela, et elle lui rétorqua, furieuse :

« Taratata, petit benêt, tu ferais mieux de boucler ton museau et de laisser parler la mère ! »

Chapitre 16

Les Deux frères

Il y avait une fois deux frères, dont l'un était riche, et l'autre pauvre. Le riche était orfèvre, et il avait un mauvais cœur ; le pauvre gagnait sa misérable vie à nouer des balais ; il était bon et honnête. Il avait deux enfants ; c'étaient deux jumeaux qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Ces deux enfants avaient coutume de parcourir en tous sens la maison du riche, où on les nourrissait quelquefois avec les restes. Il arriva que le frère pauvre, allant un jour dans la forêt pour y chercher du bouleau, aperçut un oiseau dont le plumage était entièrement couleur d'or, et si beau qu'il n'en avait jamais vu de pareil. Il ramassa aussitôt une petite pierre, la lança après l'oiseau, et réussit à l'atteindre ; mais il ne tomba de son corps qu'une plume d'or, et l'oiseau disparut en volant. Le pauvre homme prit la plume et la porta à son frère, qui l'examina et dit :

– C'est de l'or pur. Il lui donna en échange beaucoup d'argent.

Le lendemain, le pauvre homme monta au haut d'un bouleau et il allait en couper quelques rameaux, lorsque le même oiseau sortit des feuilles ; le pauvre homme fouilla dans le feuillage, et trouva un nid où il y avait un œuf d'or. Il emporta cet œuf avec lui au logis, et alla le montrer à son frère, qui dit de nouveau :

– C'est de l'or pur, et lui donna une bonne récompense. Puis l'orfèvre ajouta :

– Je voudrais bien avoir cet oiseau.

Le frère pauvre alla une troisième fois dans la forêt, et aperçut de nouveau l'oiseau d'or posé sur la cime de l'arbre ; il prit une pierre

et visa si juste qu'il l'abattit du coup ; il le porta à son frère qui lui donna en retour un grands tas d'or. « Maintenant, pensa celui-ci, je pourrai me tirer d'affaire. » Et il revint tout joyeux à la maison. L'orfèvre, qui était habile et rusé, savait bien quel oiseau précieux était tombé entre ses mains. Il appela sa femme, et lui dit :

– Fais moi rôtir cet oiseau d'or, et aie bien soin qu'il n'en sorte pas le plus petit morceau ; je me fais une fête de le manger tout entier.

Cet oiseau était d'une si merveilleuse nature que celui qui en mangerait le cœur et le foie devait trouver tous les matins une pièce d'or sous son oreiller. La femme prépara l'oiseau, le mit à la broche, et le fit rôtir. Il advint que, tandis qu'il était devant le feu et que la femme s'occupait à d'autres ouvrages dans la cuisine, les deux enfants du pauvre faiseur de balais entrèrent, se placèrent en face de la broche, et la tournèrent deux fois ou trois fois ; et comme deux petits morceaux de l'oiseau venaient de tomber dans la lèchefrite, l'un des enfants dit à l'autre :

– Mangeons ces deux petits morceaux, je meurs de faim ; aussi bien personne ne pourra s'en apercevoir. Ce qui fut dit, fut fait.

La femme arriva sur l'entrefaite, et voyant leurs mâchoires en train de fonctionner, elle leur dit :

– Que mangez-vous donc là ?

– Deux petits morceaux qui sont tombés de l'oiseau, répondirent-ils.

– C'étaient le cœur et le foie, dit la femme saisie d'épouvante. Et pour que son mari ne s'aperçût de rien, elle tua aussitôt un coq, en prit le cœur et le foie, et les plaça dans l'oiseau d'or.

Quand celui-ci fut entièrement rôti, elle l'apporta à l'orfèvre, qui le dévora à lui seul, sans rien laisser. Mais, lorsque le lendemain matin il passa la main sous son oreiller, dans l'espoir d'y prendre un morceau d'or, il fut très étonné de n'y n'en trouver. Les deux enfants, au contraire, ne se doutaient pas du bonheur qui leur était arrivé. Le matin suivant, quand ils se levèrent, quelque chose tomba à terre avec un bruit clair, et quand ils le ramassèrent, ils virent que c'étaient deux pièces d'or. Ils les portèrent à leur père, qui fut au comble de la surprise, et leur dit :

– Comment cela a-t-il donc pu arriver ? Le même prodige s'étant encore renouvelé le matin suivant et les autres jours, le père des jumeaux alla trouver son frère, et lui raconta la singulière histoire.

L'orfèvre n'eut pas de peine à comprendre la cause de ce résultat

merveilleux, et vit bien que les enfants avaient mangé le cœur et le foie de l'oiseau d'or ; et pour se venger d'eux en homme envieux et méchant qu'il était, il dit au père :

– Tes enfants sont en relation avec le malin esprit ; garde-toi bien de prendre cet or, et chasse ces enfants loin de ta maison, car désormais le diable a du pouvoir sur eux, et il pourrait te perdre toi-même.

Ces paroles consternèrent le pauvre père, et quoique ce fût pour lui une bien douloureuse nécessité, il emmena les deux jumeaux au milieu de la forêt, où il les abandonna, hélas ! avec un profond désespoir. Les deux malheureux enfants se mirent à parcourir en tous sens la forêt, cherchant à retrouver le chemin de la maison paternelle, mais au lieu de le trouver, ils s'égarèrent de plus en plus. Ils rencontrèrent enfin un chasseur qui leur demanda :

– À qui appartenez-vous, mes enfants ?

– Nous sommes les fils du pauvre faiseur de balais.

Et ils lui racontèrent que leur père les avait abandonnés parce que, tous les matins, une pièce d'or se trouvait sous leur oreiller. Le chasseur était un brave homme, et comme ces enfants lui plurent, et qu'il n'en avait pas lui-même, il les emmena chez lui, et leur dit :

– Je veux vous servir de père et avoir soin de vous jusqu'à ce que vous soyez devenus grands.

Ils apprirent auprès de lui l'art de la chasse, et le brave homme mit en réserve les pièces d'or qui se trouvaient chaque matin sous la tête des jumeaux, pour les leur rendre plus tard lorsqu'ils en auraient besoin. Quand ils furent devenus grands, leur père nourricier les emmena un jour avec lui dans la forêt, en leur disant :

– Vous devez montrer aujourd'hui ce que vous savez faire ; je veux voir si vous êtes en état de vous passer de moi, et de devenir des chasseurs.

Ils allèrent donc avec lui se poster à l'affût ; là, ils attendirent longtemps, et le gibier ne se montra pas. À la fin pourtant, le chasseur, levant les yeux, aperçut une troupe d'oies sauvages qui, dans leur vol, décrivaient un triangle, et il dit à l'un des jeunes gens :

– Dirige ton coup sur une des oies de ce côté-ci.

Le jeune homme obéit et tira juste. Bientôt après, apparut une seconde troupe d'oies, qui avaient dans leur vol la forme du chiffre 3 ; le chasseur dit encore à son second élève de viser une des oies de tel côté, ce que fit ce dernier avec autant de succès que son frère ;

sur quoi, le père nourricier leur dit :

– Vous pouvez maintenant vous passer de moi, vous êtes des chasseurs consommés.

Là-dessus, les deux frères s'enfoncèrent ensemble dans la forêt, se concertèrent et formèrent un projet. Et le soir, lorsqu'ils prirent place au souper, ils dirent à leur père nourricier :

– Nous ne mangeons pas une miette que vous ne nous ayez accordé une grâce.

– Parlez, quelle est cette grâce ? leur dit-il. Ils répondirent :

– Maintenant que nous connaissons à fond notre métier, il serait bon que nous parcourussions un peu le monde ; trouvez donc bien que nous prenions congé de vous pour voyager. Le chasseur reprit avec joie :

– Vous parlez comme de braves chasseurs ; ce que vous me demandez, je le désirais déjà ; partez, il vous arrivera bonheur.

Cela dit, ils soupèrent joyeusement. Quand le jour fixé pour le départ fut arrivé, le père nourricier leur donna à chacun un fusil et un chien, en leur permettant de prendre sur leurs épargnes autant de pièces d'or qu'ils voulurent. Puis il les accompagna un bout de chemin, et lorsqu'ils furent sur le point de se quitter, il leur fit encore cadeau d'un couteau poli, en leur disant :

– Si vous vous séparez un jour, enfoncez ce couteau dans l'arbre le plus proche de l'endroit où vous vous quitterez ; par ce moyen, celui de vous deux qui viendra le premier pourra savoir ce qui est arrivé à son frère absent ; car, s'il meurt, la pointe sera rouillée ; tant qu'il vivra, au contraire, elle demeurera polie.

Les deux frères partirent, et arrivèrent bientôt dans une forêt, dans une forêt si profonde qu'il était impossible de la traverser en un jour. Ils y passèrent donc la nuit, et se nourrirent des provisions qui se trouvaient dans leur carnassière ; le jour suivant, ils eurent beau marcher sans relâche, ils ne purent pas encore atteindre l'extrémité de la forêt, et ils n'avaient plus rien à manger. L'un d'eux dit :

– Nous ferions bien de tirer quelque chose, sans quoi nous endurerons la faim.

En conséquence, il arma son fusil et se mit à regarder autour de lui. Un vieux lièvre ne tarda pas à paraître il le mit en joue, mais le lièvre lui cria :

« Bon chasseur, laisse-moi la vie,
Et je te donnerai deux petits en récompense ».

Cela dit, il sauta dans les broussailles, et apporta deux petits lièvres ; mais ces petits animaux jouaient avec tant de gentillesse, ils avaient tant de grâce, que les chasseurs n'eurent pas le courage de les tuer ; ils les gardèrent donc, et les petits lièvres marchaient derrière eux. Bientôt après, survint un renard ; ils se préparaient à le tirer, mais le renard leur cria :

« Bon chasseur, laisse-moi la vie,

Et je te donnerai deux petits en récompense. »

En effet, il ne tarda pas à leur apporter deux petits renards, que cette fois encore les chasseurs n'eurent pas le courage de tuer ; ils les donnèrent pour compagnons aux petits lièvres qui se mirent à suivre ces derniers. Peu de temps après, se présenta un loup qui, lui aussi, allait recevoir une balle, lorsqu'il se délivra, en criant :

« Bon chasseur, laisse-moi la vie,

Et je te donnerai deux petits en récompense. »

Les chasseurs réunirent les deux loups aux autres animaux, et augmentèrent ainsi leur escorte. Un ours arriva à son tour, et comme il n'était pas encore las de gambader, il cria :

« Bon chasseur, laisse-moi la vie,

Et je te donnerai deux petits en récompense. »

Et les chasseurs firent pour les deux petits ours ce qu'ils avaient déjà fait pour les autres animaux. Enfin, devinez qui vint encore ? Un lion. L'un des chasseurs le mit en joue, mais le lion cria aussitôt :

« Bon chasseur, laisse-moi la vie,

Et je te donnerai deux petits en récompense. »

Nos chasseurs avaient donc maintenant deux lions, deux ours, deux loups, deux renards et deux lièvres qui les suivaient et qui étaient prêts à les servir. Ils ne continuaient pas moins pour cela à avoir faim ; aussi dirent-ils aux renards :

– Çà, messieurs les sournois, procurez-nous quelque chose à manger, car vous êtes rusés et adroits. Ils répondirent :

– Non loin d'ici se trouve un village où nous avons déjà dérobé plus d'une poule ; nous voulons vous enseigner le chemin qui y conduit.

Ils allèrent de la sorte dans le village, achetèrent quelque nourriture, n'oublièrent pas de faire aussi rafraîchir leurs bêtes, et continuèrent leur route. Les renards étaient en outre parfaitement renseignés sur les endroits où se trouvaient les basses cours, et ne manquaient pas de donner aux chasseurs les meilleures indications. Ils circulèrent ainsi quelque temps, mais sans trouver un service où

ils pussent entrer ensemble. En conséquence, ils se dirent :

– La nécessité l'exige, il faut nous séparer.

Après s'être partagé les animaux, de manière à avoir chacun un lion, un ours, un renard, et un lièvre, ils se quittèrent, en se promettant une amitié fraternelle jusqu'à leur mort ; mais ils ne se dirent point adieu sans avoir d'abord enfoncé dans un arbre le couteau que leur père nourricier leur avait donné. Cela fait, ils se dirigèrent l'un vers l'orient, l'autre vers le couchant. Or, l'aînée des deux frères arriva bientôt dans une ville qui était toute couverte de crêpe noir. Il entra dans une auberge, et demanda à l'hôte de rafraîchir ses bêtes. L'aubergiste mit à sa disposition une écurie où on apercevait un trou dans le mur. Grâce à ce trou, le lièvre put aller chercher un chou, et le renard une poule, qu'ils mangèrent de bon appétit ; mais quant au loup, à l'ours et au lion, leur taille les empêcha de passer. Heureusement pour eux, que l'aubergiste les fit conduire dans une prairie où une génisse était étendue sur l'herbe : ce fut pour eux un bon régal. Après avoir ainsi pris soin de ses bêtes, le chasseur demanda à l'hôte pourquoi la ville était ainsi couverte d'un crêpe noir.

– Parce que, répondit celui-ci, la fille du roi doit mourir demain.

– Elle est donc bien gravement malade, reprit le chasseur.

– Non, répondit l'aubergiste, sa santé est excellente, mais elle n'en doit pas moins mourir.

– Expliquez-moi donc comment cela est possible, demanda le chasseur.

– À peu de distance de la ville, dit l'aubergiste, se dresse une montagne habitée par un dragon ; il faut tous les ans à ce dragon le tribut d'une vierge innocente, sinon il ravage, dans sa colère, tout le pays. Toutes les jeunes filles de la ville ont déjà eu leur tour, et il ne reste plus que la fille du roi ; il n'y a point de rémission : elle doit lui être livrée.

– Et c'est demain que ce sacrifice doit être consommé ? demanda la chasseur ; pourquoi donc ne tue t-on pas ce dragon ?

– Hélas répondit l'aubergiste, bien des cavaliers l'ont tenté, mais tous y ont perdu la vie ; le roi a donné sa parole que celui qui dompterait le dragon obtiendrait la main de sa fille, et hériterait de son royaume après sa mort.

Le chasseur n'ajouta pas un mot, mais le lendemain matin, accompagné de ces animaux, il gravit la montagne du dragon. Il y avait au sommet une petite église, et sur l'autel se trouvaient trois

gobelets remplis, et au-dessous d’eux cette inscription : « Celui qui videra ces gobelets deviendra l’homme le plus fort de la terre, et pourra porter l’épée qui est enterrée devant le seuil de la porte. » Le chasseur ne voulut point boire, il sortit de l’église et chercha l’épée dans la terre, mais il n’eut point la force de la soulever. Il revint sur ses pas, vida les gobelets, et se sentit aussitôt assez fort pour saisir l’épée qui se porta dès lors très facilement. Quand vint l’heure où la jeune fille devait être livrée au dragon, le roi, le maréchal et les courtisans l’accompagnèrent jusqu’à la sortie de la ville. Elle aperçut de loin le chasseur sur le sommet de la montagne, elle crut que c’était le dragon, et elle suspendit sa marche tant son épouvante était grande ; mais à la fin, la pensée qu’il y allait du salut de toute la ville lui donna le courage de poursuivre cet affreux voyage. Le roi et les courtisans retournèrent au palais, en proie à une grande douleur, mais le maréchal dut rester là pour assister de loin à cet horrible spectacle. Cependant, lorsque la princesse fut arrivée au haut de la montagne, elle trouva non pas le dragon, mais le jeune chasseur qui lui adressa des paroles de consolation, lui promit de la sauver, et la conduisit dans l’église où il l’enferma. À peine cela était-il fait que le dragon aux sept têtes arriva en poussant d’affreux hurlements. Lorsqu’il aperçut le chasseur, il parut étonné et dit :

– Que viens-tu faire sur cette montagne ? Le chasseur répondit :

– Je viens combattre contre toi. Le dragon répondit :

– De même que maint chevalier a déjà perdu la vie en ces lieux, ainsi serai-je bientôt débarrassé de toi.

Et en disant ces mots, ses sept gueules lancèrent des flammes. Ces flammes devaient allumer l’herbe sèche et le chasseur aurait été suffoqué par le feu et la fumée, mais ses animaux accoururent et éteignirent le feu sous leurs pattes. Alors le dragon s’élança contre le chasseur, qui brandissant son épée, fit siffler l’air et abattit trois têtes du monstre. Cette blessure rendit le dragon furieux il se dressa de toute sa hauteur, vomit des flots de flammes contre le chasseur et voulut se précipiter sur lui mais celui-ci fit de nouveau jouer son épée et lui coupa encore trois têtes. Le monstre était à bout de ses forces ; il tomba en faisant mine encore de vouloir s’élancer sur le chasseur mais le jeune homme, concentrant tout ce qui lui restait de force dans un dernier coup, lui coupa la queue, et comme il était désormais trop fatigué pour continuer le combat, il appela à lui ses bêtes, qui achevèrent de mettre le dragon en pièces. La lutte terminée, le chasseur ouvrit la porte de l’église, et il trouva la

princesse étendue par terre, car elle s'était évanouie d'inquiétude et d'effroi pendant le combat. Le jeune homme la porta au grand air, et quand elle eut repris ses esprits et rouvert les yeux, il lui montra le dragon en lambeaux, il lui annonça que désormais elle était libre ; elle s'abandonna à sa joie et lui dit :

– Maintenant, tu vas devenir mon époux, car mon père m'a promise à celui qui tuerait le dragon.

Cela dit, elle détacha de son cou son collier de corail et le partagea entre les animaux, et le lion reçut pour sa part le fermoir d'or. Quant à son mouchoir, où son nom était brodé, elle en fit cadeau au chasseur, qui s'éloigna un moment, coupa les langues des sept têtes du dragon, les roula dans le mouchoir et les mit soigneusement dans sa poche. Cela fait, comme les flammes et le combat l'avaient excessivement fatigué, il dit à la jeune fille :

– Nous sommes tous deux si las que nous ferons bien de prendre un peu de repos. La princesse y consentit ; ils s'étendirent sur l'herbe, et le chasseur dit au lion :

– Tu vas veiller à ce que personne ne nous surprenne pendant notre sommeil.

Et ils s'endormirent. Le lion se plaça près d'eux pour faire sentinelle, mais lui aussi était fatigué du combat, de sorte qu'il appela l'ours et lui dit :

– Place-toi près de moi, j'ai besoin de faire un petit somme, et si quelque chose arrive, aie soin de m'éveiller. L'ours se plaça donc près de lui, mais lui aussi était fatigué il appela le loup et lui dit :

– Place-toi près de moi, j'ai besoin de faire un petit somme, et si quelque chose arrive, hâte-toi de m'éveiller. Le loup se plaça donc près de lui, mais lui aussi était fatigué ; il appela le renard et lui dit :

– Place-toi près de moi, j'ai besoin de faire un petit somme, et si quelque chose arrive, hâte-toi de m'éveiller. Le renard se plaça près de lui, mais lui aussi était fatigué ; il appela le lièvre et lui dit :

– Place-toi près de moi, j'ai besoin de faire un petit somme, et si quelque chose arrive, hâte-toi de me réveiller.

Le lièvre se plaça donc près de lui, mais le pauvre lièvre aussi était fatigué ; il n'avait personne qu'il pût charger de faire sentinelle, et il s'endormit. Ainsi dormaient donc la princesse, le chasseur, le lion, l'ours, le renard et le lièvre et tous dormaient d'un profond sommeil. Cependant le maréchal qui avait été chargé de regarder tout de loin, n'ayant point vu le dragon s'enfuir avec la

jeune fille, et remarquant que tout était tranquille sur la montagne, s'enhardit et se mit à la gravir. Quand il fut arrivé au sommet, il aperçut le monstre dont les membres épars gisaient à terre, et non loin de là, la princesse et le chasseur avec ses bêtes, tous plongés dans un sommeil profond. Et comme il était méchant et cruel, il prit son épée, coupa la tête du chasseur, saisit la jeune fille dans ses bras et la porta au bas de la montagne. Arrivés au pied, celle-ci s'éveilla et fut saisie d'effroi ; mais le maréchal lui dit :

– Tu es en mon pouvoir, il faut que tu dises que c'est moi qui ai tué le dragon.

– Je ne le puis, répondit-elle, car c'est un chasseur qui l'a fait avec le secours de ses bêtes.

– Alors le maréchal tira son épée et la menaça de l'en frapper si elle ne consentait pas à lui obéir.

La jeune fille céda à cette violence ; il la conduisit en présence du roi qui fut au comble de la joie, de revoir en vie sa chère enfant qu'il croyait devenue la proie du dragon. Le maréchal lui dit :

– J'ai tué le monstre et délivré ainsi la princesse et le pays tout entier ; en conséquence, je la réclame pour mon épouse, suivant votre parole royale. Le roi dit à la jeune fille :

– Est-ce la vérité que je viens d'entendre ?

– Hélas ! oui, répondit-elle, mais je mets pour condition que le mariage ne se célébrera qu'après un an et un jour.

Elle espérait que ce temps ne s'écoulerait pas sans lui apporter des nouvelles de son cher libérateur. Cependant, sur la montagne, les animaux continuaient de dormir auprès de leur maître mort. Un gros bourdon dirigea son vol de ce côté, et s'abattit sur le nez du lièvre, mais le lièvre le chassa avec sa patte et continua à dormir. Le bourdon vint une seconde fois, mais le lièvre le chassa de nouveau et continua de dormir. Le bourdon vint une troisième fois, lui enfonçant son dard dans le nez et le lièvre se réveilla. Aussitôt il réveilla le renard, qui s'empressa de réveiller le loup, qui réveilla l'ours, qui réveilla le lion. Lorsque le lion eut ouvert les yeux, et qu'il vit que la jeune fille avait disparu et que son maître était mort, il se mit à pousser des rugissements terribles et s'écria :

– Quel est l'auteur de ce meurtre ? Ours, pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? Et l'ours dit au loup :

– Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? Et le loup au renard :

– Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? Et le renard au lièvre :

– Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

Le pauvre lièvre ne savait seul que répondre, et toute la faute pesa sur lui. En conséquence, tous les animaux voulurent tomber sur lui, mais il demanda à être entendu et dit :

– Ne me tuez pas, je promets de rendre la vie à notre maître. Je connais une montagne sur laquelle croit une racine ; quiconque a cette racine dans la bouche est guéri aussitôt de toute maladie et de toute blessure. Mais la montagne dont je vous parle se trouve à deux cents lieues d'ici.

Le lion répondit :

– Il faut qu'en vingt-quatre heures tu sois de retour avec cette racine.

Le lièvre ne fit qu'un bond, et vingt-quatre heures après il était de retour avec la racine. Le lion replaça la tête sur les épaules du chasseur, et le lièvre lui mit la racine dans la bouche ; aussitôt tout reprit son cours naturel ; le cœur palpita de nouveau et la vie revint. En ce moment le chasseur se réveilla ; il fut saisi d'épouvante en n'apercevant plus la jeune fille, et il se dit :

– Elle s'est enfuie sans doute pendant mon sommeil, afin de se débarrasser de moi.

Dans l'excès de son empressement, le lion avait remis de travers la tête de son maître ; celui-ci n'y prit point garde, absorbé qu'il était dans ses tristes pensées. Ce ne fut qu'à midi, lorsqu'il voulut manger, qu'il remarqua qu'il avait le visage tourné du côté du dos ; ne pouvant s'expliquer ce prodige, il demanda aux animaux ce qu'il lui était arrivé pendant son sommeil. Le lion lui raconta alors qu'au lieu de faire sentinelle, ils s'étaient tous endormis de fatigue ; qu'à leur réveil, ils l'avaient trouvé mort, la tête séparée du tronc ; que le lièvre était allé chercher la racine de vie, mais que lui, dans son empressement, il lui avait mis la tête de travers ; il ajouta qu'il voulait réparer sa faute. Cela dit, il arracha de nouveau la tête du chasseur, la lui replaça dans l'autre sens, et la racine du lièvre aidant, tout fut réparé. Cependant le chasseur était triste ; il se mit à parcourir le monde et il gagnait sa vie en faisant danser ses bêtes devant les gens. Il arriva que juste un an après ce jour, il revint dans la même ville où il avait délivré la fille du roi, et cette fois la ville était entièrement décorée de tenture écarlate. Il dit à l'aubergiste :

– Que signifie cela ? Il y a un an à pareil jour, la ville était toute couverte de crêpe noir ; que veut dire aujourd'hui cette décoration écarlate ? L'aubergiste répondit :

– Il y a un an, la fille de notre roi devait être livrée au dragon,

mais le maréchal a combattu contre le monstre et il l'a tué ; aussi ses noces se célèbrent-elles demain ; c'est pourquoi la ville qui était naguère tendue de crêpe noir en signe de deuil, l'est aujourd'hui de rouge ardent en signe de joie. Le lendemain, le chasseur dit à son hôte vers l'heure du dîner :

– Croiriez-vous, monsieur l'aubergiste, que je veux aujourd'hui en votre compagnie manger du pain de la table du roi ?

– Oui, répondit l'hôte, et moi, je parierais volontiers cent pièces d'or que ce ne sera pas. Le chasseur accepta le pari et plaça sur la table une bourse avec le nombre de pièces d'or engagées par l'aubergiste. Cela fait, il appela le lièvre et lui dit :

– En route, mon cher sauteur, va me chercher du pain dont mange le roi.

« Eh ! pensa le lièvre, si je vais ainsi seul en sautant dans les rues, les chiens se mettront à mes trousses. » Il avait pensé juste ; les chiens lui firent la chasse et voulurent goûter de sa chair succulente. Aussi fallait-il voir les bonds qu'il faisait. Il se glissa dans une guérite sans être aperçu par le factionnaire ; les chiens arrivèrent pour le saisir, mais le soldat n'entendit pas la plaisanterie, et il les reçut avec des coups de crosse qui les firent fuir en poussant des cris. Lorsque le lièvre aperçut le champ libre, il s'élança dans le palais, entra dans la chambre de la princesse, se plaça sous son siège et lui gratta légèrement le pied. La princesse cria :

– Veux-tu bien partir ! Car elle pensait que s'était son chien.

Le lièvre gratta une seconde fois, et la princesse répéta les mêmes paroles, toujours dans la pensée que s'était son chien, mais le lièvre ne la laissa pas dans cette erreur ; il gratta une troisième fois ; la princesse baissa les yeux et reconnut le lièvre à son collier ; aussitôt elle le prit dans ses bras, le porta dans son cabinet et lui dit :

– Lièvre, mon ami, que veux-tu ? Il répondit :

– Mon maître, qui a tué le dragon, est ici, et il m'envoie pour que je demande un pain pareil à celui dont mange le roi.

À ces mots, la princesse ne se sentit pas de joie ; elle fit venir le boulanger, et lui ordonna d'apporter un pain pareil à ceux dont mangeait le roi. Le lièvre prenant la parole :

– Mais il faut, dit-il, que le boulanger me porte moi-même avec le pain, pour que les chiens ne me fassent pas de mal.

Le boulanger le prit donc dans ses bras et alla ainsi jusqu'à la porte de l'aubergiste ; là, le lièvre se posa sur ses pattes de devant et

le porta à son maître. Le chasseur dit alors :

– Vous le voyez, monsieur l'hôte, les cent pièces d'or sont à moi. L'aubergiste était au comble de l'étonnement. Cependant le chasseur ajouta :

– J'ai bien le pain, monsieur l'hôte, mais je veux encore de plus, maintenant, manger du rôti du roi. Le chasseur appela le renard et lui dit :

– Renard, mon ami, mets-toi en route et va me chercher du rôti pareil à celui que mange le roi.

Le renard connaissait mieux les détours que le lièvre ; il se glissa le long des coins et des angles obscurs des rues sans qu'un seul chien l'aperçût, alla se placer sous le siège de la princesse et lui gratta le pied. La princesse baissa les yeux, reconnut le renard à son collier, le prit dans ses bras, le porta dans son cabinet et lui dit :

– Renard, mon ami, que veux-tu ? Il répondit :

– Mon maître, qui a tué le dragon, est ici, et il m'envoie pour que je demande un rôti pareil à celui dont mange le roi. La princesse fit venir le cuisinier.

Celui-ci reçut l'ordre de préparer un rôti pareil à celui que mangeait le roi, de le porter pour le renard jusqu'à la porte de l'aubergiste. Quand ils y furent arrivés, le renard prit le plat et le porta à son maître.

– Vous voyez, monsieur l'hôte, dit le chasseur, nous avons déjà le pain et le rôti ; mais je veux encore avoir un plat de légumes comme ceux que mange le roi.

Cela dit, il appela le loup :

– Loup, mon ami, lui dit-il, mets-toi en route et apporte-moi des légumes pareils à ceux que mange le roi.

Le loup, qui n'avait peur de personne, se dirigea tout droit vers le palais, et quand il fut entré dans la chambre de la princesse, il tira cette dernière par le pan de sa robe, ce qui la fit se retourner. Elle reconnut le loup à son collier, et le conduisant dans son cabinet :

– Loup, mon ami, lui dit-elle, que veux-tu ? Il répondit :

– Mon maître, qui a tué le dragon, est ici, et il m'a envoyé demander un plat de légumes pareils à ceux que mange le roi.

La princesse fit venir le cuisinier, qui reçut l'ordre de préparer un plat de légumes pareils à ceux que mangeait le roi, et de le porter lui-même pour le loup jusqu'à la porte de l'aubergiste. Le loup prit le plat et le porta à son maître.

– Vous le voyez, dit le chasseur, voilà que j'ai maintenant du

pain, du rôti et des légumes ; mais il me faut des sucreries semblables à celles que mange le roi.

Il appela l'ours et lui dit :

– Ours, mon ami, tu ne dédaignes pas de lécher quelque chose de doux ; va donc et rapporte-moi des sucreries semblables à celles que mange le roi.

L'ours se mit en route vers le palais, et chacun s'enfuit à son approche, et quand il arriva près du fonctionnaire, celui-ci lui présenta le bout de son fusil et ne voulut point le laisser pénétrer dans le palais du roi. Mais l'ours se dressa sur ses pattes de derrière et distribua à droite et à gauche quelques bons soufflets qui firent trébucher tout le poste après cet exploit, il continua son chemin, entra dans la chambre de la princesse, se plaça derrière elle et grogna légèrement. La princesse se retourna, et reconnut l'ours, l'emmena dans son cabinet et lui dit :

– Ours, mon ami, que veux-tu ? Il répondit :

– Mon maître, qui a tué le dragon, est ici ; je suis chargé de demander des sucreries semblables à celles que mange le roi.

La princesse fit venir le confiseur, qui reçut l'ordre de préparer des sucreries pareilles à celles que mangeait le roi, et de les porter lui-même pour l'ours jusqu'à la porte de l'aubergiste.

– Vous le voyez, monsieur l'hôte, dit le chasseur, voilà que j'ai maintenant du pain, du rôti, des légumes et des sucreries ; mais je veux aussi boire du vin pareil à celui que boit le roi. Il appela son lion et lui dit :

– Lion, mon ami, je sais que tu te grises volontiers, va donc et rapporte-moi du vin semblable à celui que boit le roi.

Le lion traversa les rues, et les gens fuyaient à son approche, et quand il arriva près du poste, le factionnaire voulut lui barrer le passage : mais il poussa un rugissement qui mit tous les soldats en fuite. Le lion pénétra jusqu'à la chambre de la princesse, et gratta légèrement avec sa queue à la porte. La princesse vint lui ouvrir, et peu s'en fallut que l'effroi ne s'emparât d'elle à la vue du lion ; mais elle le reconnut au fermoir d'or de son collier, et fit entrer avec elle dans son cabinet :

– Lion, mon ami, lui dit-elle, que veux-tu ? Il répondit :

– Mon maître, qui a tué le dragon, est ici ; je viens demander du vin pareil à celui que boit le roi.

La princesse fit venir le sommelier, et lui ordonna de donner au lion du vin semblable à celui que buvait le roi. Le lion prit le panier

et le porta à son maître.

– Vous le voyez, monsieur l'hôte, dit le chasseur, j'ai maintenant du pain, du rôti, des légumes, des sucreries et du vin pareils à ceux qu'on sert au roi ; maintenant, je veux donner un banquet à mes animaux.

Et il se mit à table, but et mangea, et donna aussi une bonne part de tout cela au lièvre, au renard, au loup, à l'ours et au lion car la certitude qu'il venait d'acquérir que la princesse l'aimait toujours lui donnait une humeur charmante. Quand le repas fut terminé, il dit à l'hôte :

– Maintenant que j'ai mangé et bu comme boit et mange le roi, je veux aller à la cour du roi, et épouser la fille du roi. L'aubergiste répondit :

– Comment cela pourra-t-il se faire, puisque la princesse a déjà un fiancé, et que ses noces doivent se célébrer aujourd'hui même ?

Le chasseur tira de sa poche le mouchoir que la princesse lui avait donné sur la montagne du dragon, et où il avait roulé les sept langues du monstre.

– Ce que j'ai là dans la main m'y aidera, dit-il. L'aubergiste examina le mouchoir et repartit :

– Si j'ai cru tout le reste, je ne puis pourtant pas croire cela, et je parie volontiers ma maison et ma cour.

Le chasseur tira de sa poche une bourse où se trouvaient mille pièces d'or ; il la plaça sur la table et dit :

– Voici mon enjeu. Lorsque le roi revit sa fille au dîner, il lui dit :

– Que te voulaient toutes ces bêtes qui sont venues te trouver et qui ont parcouru en tous sens mon palais ? Elle répondit :

– Je ne puis point le dire, mais dépêchez quelqu'un et faites chercher le maître de ces animaux ; si vous faites cela, vous ferez bien.

Le roi envoya un de ses gens à l'auberge avec mission d'inviter l'étranger ; le serviteur du roi arriva juste au moment où le chasseur venait de parier avec l'aubergiste.

– Vous le voyez, monsieur l'hôte, s'écria le chasseur, voilà que le roi m'envoie un ambassadeur afin de m'inviter.

Le chasseur se rendit auprès du roi. Celui-ci, le voyant venir, dit à sa fille :

– Comment dois-je le recevoir ?

Elle répondit :

– Allez à sa rencontre ; si vous faites cela, vous ferez bien.

Le roi alla donc à sa rencontre, le fit monter avec lui dans les appartements où les bêtes du chasseur le suivirent. Le roi lui indiqua une place entre lui et sa fille, le maréchal en sa qualité de fiancé prit place de l'autre côté. En ce moment, on apporta en face d'eux les sept têtes du dragon, et le roi dit :

– Ces sept têtes, c'est le maréchal qui les a coupées au monstre ; voilà pourquoi je lui donne aujourd'hui ma fille.

Alors le chasseur se leva, ouvrit les sept gueules et dit :

– Où sont les sept langues du dragon ?

À ces mots, le maréchal devint pâle il dit dans son trouble :

– Les dragons n'ont point de langue.

Le chasseur reprit :

– Les menteurs devraient n'en point avoir, mais les langues de dragon sont les vrais signes du vainqueur.

Et il ouvrit le mouchoir où se trouvaient les sept langues et il en mit une dans chacune des sept gueules. Cela fait, il prit le mouchoir sur lequel était brodé le nom de la princesse, et le montrant à la jeune fille, il lui demanda à qui elle l'avait donné. Elle répondit :

– Je l'ai donné à celui qui a tué le dragon.

Puis il appela ses animaux, leur enleva à chacun leur collier ainsi qu'au lion son fermoir d'or, et les montrant à la jeune fille, il lui demanda à qui cela appartenait. Elle répondit :

– Le collier et le fermoir d'or étaient à moi, je les ai partagés entre les animaux qui ont contribué à dompter le dragon.

Le chasseur dit alors :

– M'étant endormi de fatigue après le combat, le maréchal est arrivé, m'a coupé la tête, a enlevé la princesse et déclaré que c'était lui qui avait tué le dragon ; en quoi il a menti, comme le prouve par ces langues, par ce mouchoir et par ce collier.

Le roi s'adressant alors à sa fille :

– Est-il vrai, lui dit-il, que c'est lui qui a tué le dragon ?

Elle répondit :

– Oui, c'est vrai ; et maintenant il m'est permis de dévoiler toute l'infamie du maréchal qui m'avait fait donner ma parole que je garderais le silence. C'était aussi pour cela que j'avais exigé que les noces n'eussent lieu qu'après un an et un jour.

Après avoir entendu cette déposition, le roi fit appeler douze conseillers qu'il chargea de juger le maréchal. Ceux-ci le condamnèrent à avoir les membres déchirés par quatre bœufs. Ainsi fut puni le maréchal. Ensuite, le roi donna sa fille au chasseur qui

fut de plus reconnu dans tout le pays pour son héritier. Le jeune roi et la jeune reine vécurent désormais heureux et contents. Le jeune roi allait souvent à la chasse qu'il aimait, et ses animaux devaient l'accompagner. Or il y avait à peu de distance de là une forêt qui, d'après le bruit général, n'était pas sûre. Celui, disait-on, qui s'y risquait une fois, n'en revenait pas facilement. Depuis longtemps le jeune prince nourrissait un grand désir d'aller y chasser, et il ne laissa pas de repos au vieux roi qu'il lui en donna la permission. Il sortit donc un jour avec une nombreuse escorte, et quand il fut arrivé près de la forêt, il aperçut à travers les arbres une biche blanche comme de la neige, et il dit à ses gens :

– Attendez ici mon retour ; je veux poursuivre cette bête. Et il s'enfonça sur sa trace dans la forêt, où ses animaux seuls l'escortèrent.

Ses gens l'attendirent jusqu'au soir ; mais comme il ne revenait pas, ils retournèrent au palais et dirent à la jeune princesse :

– Le jeune prince s'est aventuré dans la forêt enchantée à la poursuite d'une blanche biche, et il n'est point revenu.

À ces mots, la princesse fut saisie d'une grande inquiétude ; quant au prince, il n'avait pas cessé de poursuivre la belle bête sans jamais pouvoir l'atteindre. A la fin, il s'aperçut qu'il s'était égaré bien avant dans la forêt ; il sonna du cor, mais il ne reçut aucune réponse, car ses gens ne pouvaient l'entendre. Et comme la nuit tombait, il vit bien qu'il ne pourrait revenir ce jour là au palais ; il descendit de cheval, alluma du feu au pied d'un arbre, et résolut d'y passer la nuit. Comme il était assis à côté du feu, et que ses animaux s'étaient étendus autour de lui, il crut entendre les sons d'une voix humaine et regarda autour de lui, mais il ne put rien apercevoir. Bientôt après, il lui sembla entendre comme une toux qui venait d'en haut ; il leva la tête et aperçut une vieille femme assise sur l'arbre, et qui se plaignait en criant :

– Hu ! hu ! hu ! que j'ai froid !

Le jeune prince lui dit :

– Descends et viens te chauffer, puisque tu as froid.

Mais elle répondit :

– Non, car tes animaux me mordraient.

Il reprit :

– Ils ne te feront rien, vieille mère, descends seulement.

Or cette vieille était une sorcière. Elle répondit :

– Je vais te jeter une verge du haut de cet arbre ; si tu leur en

donnes un coup sur le dos, ils ne me feront pas de mal.

Elle lui jeta donc une verge, et il en frappa ses animaux. À peine l'eut-il fait qu'ils furent métamorphosés en pierres. Et quand la sorcière vit qu'elle n'avait plus rien à craindre des animaux, elle se laissa couler en bas de l'arbre, et le toucha, lui aussi, avec une verge et lui aussi fut métamorphosé en pierre. Cela fait, la vieille se mit à rire et elle le cacha ainsi que les animaux dans une caverne où se trouvaient déjà beaucoup de pierres pareilles. Cependant, comme le jeune prince ne revenait pas, l'inquiétude de la princesse augmentait. Il se trouva qu'en ce même temps l'autre frère qui, lors de la séparation, s'était dirigé vers l'orient, arriva dans le royaume. Il avait cherché, mais en vain, un service ; ne sachant que faire, il s'était mis à courir le monde avec ses animaux qui dansaient devant les gens. L'idée lui vint d'aller consulter le couteau que son frère et lui avaient enfoncé dans l'arbre au moment de se quitter, afin de connaître le sort l'un de l'autre. Quand il arriva au pied de l'arbre, le côté du couteau qui concernait son frère avait une moitié déjà couverte de rouille ; mais l'autre était encore blanche. L'inquiétude s'empara de lui, et il se prit à penser : « Il faut qu'un grand malheur menace la vie de mon frère mais peut-être que je puis le sauver, car la moitié du couteau est encore blanche. » Cela dit, il se dirigea avec ses animaux vers le couchant. Quand il arriva à la porte de la ville, le factionnaire vint à sa rencontre et lui demanda s'il devait aller l'annoncer à son épouse : il ajouta que son absence plongeait depuis quelques jours la jeune princesse dans une profonde inquiétude, qu'elle craignait qu'il ne lui fût arrivé malheur dans la forêt enchantée. Le factionnaire lui parlait ainsi, parce qu'il le prenait pour le jeune prince, tant son frère lui ressemblait, et à cause des animaux qui le suivaient. Celui-ci, entendant parler de son frère, se dit en lui-même : « Il vaut mieux que je me laisse prendre pour lui ; il me sera plus facile ainsi de le sauver. » Il se laissa donc accompagner par le factionnaire jusque dans le palais, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. La jeune princesse ne douta pas un moment que ce fût son époux ; il lui raconta qu'il s'était égaré dans la forêt, et qu'il lui avait été impossible de retrouver plus tôt son chemin. Il demeura quelques jours au château, s'informant de tout ce qui se trouvait dans la forêt enchantée. À la fin, il dit :

– Il faut que j'aille y chasser encore une fois.

Le roi et la princesse voulurent l'en détourner, mais il tint ferme

et sortit avec une nombreuse escorte. Lorsqu'il arriva devant la forêt, il aperçut, comme avait fait son frère, une blanche biche, et il dit à ses gens :

– Attendez-moi jusqu'à ce que je revienne ; je veux courir cette belle bête.

Il entra donc dans la forêt, accompagné de ses fidèles animaux. Il lui arriva les mêmes aventures qu'à son frère ; il ne put atteindre la biche, et s'enfonça si avant dans la forêt, qu'il dut se résoudre à y passer la nuit. Et lorsqu'il eut allumé du feu, il entendit ces plaintes au-dessus de sa tête :

– Hu ! hu ! hu ! comme je gèle ! Il leva la tête, et il aperçut la même sorcière assise dans l'arbre. Il lui cria :

– Si tu gèles, descends, vieille mère, et viens te chauffer.

Elle répond :

– Non, car tes animaux me mordraient.

Il repartit :

– Ils ne te feront rien.

Elle lui cria :

– Je veux te jeter du haut de cet arbre une verge, et si tu les en frappes, ils ne me feront aucun mal.

Le chasseur ne se fia pas à ces paroles de la vieille ; il répondit :

– Je ne frapperai pas mes bêtes, mais descends, ou j'irai te chercher.

Elle lui cria :

– Que veux-tu me faire ? Tu ne pourras rien contre moi.

– Si tu ne descends pas, reprit-il, je t'envoie une balle.

Elle lui cria :

– Tu peux tirer, je n'ai pas peur de tes balles.

Le chasseur la mit en joue, mais la sorcière était invulnérable à toutes les balles de plomb ; elle se mettait à rire toutes les fois qu'il la touchait, et criait :

– Tu ne pourras pourtant pas me blesser.

Le chasseur était rusé, il arracha de sa veste trois boutons d'argent et les coula dans son fusil, car l'art de la sorcière ne pouvait rien contre ce métal ; et dès qu'il eut lâché la détente, elle tomba de l'arbre en poussant de grands cris. Il lui mit le pied sur la poitrine, et lui dit :

– Vieille sorcière, si tu ne m'avoues pas sur-le-champ où est mon frère, je te prends et je te jette dans le feu.

L'anxiété de la vieille était profonde, elle implora merci en

disant :

– Transformé en pierre ainsi que ses animaux, il est avec eux dans une caverne.

Alors il la força de l'y conduire et lui dit :

– Vieille fée, tu vas sur-le-champ rendre la vie à mon frère et à toutes les autres créatures qui se trouvent ici, sinon je te jette dans le feu.

Elle prit une verge et frappa les pierres : aussitôt revinrent à la vie non seulement le frère et ses animaux, mais une foule d'autres personnes encore, tels que marchands, ouvriers, pâtres, qui lui rendirent grâce de leur délivrance et retournèrent chez eux. Quant aux frères jumeaux, dès qu'ils se revirent, ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Puis ils saisirent la sorcière, lui lièrent les membres et la jetèrent dans le feu : dès qu'elle fut consumée, la forêt sembla s'ouvrir d'elle-même ; elle devint claire et brillante, et on pouvait apercevoir le palais du roi à trois lieues de distance. Les deux frères reprirent ensemble la route du château, et tout en allant, ils se racontèrent chacun leur histoire. Et lorsque le plus jeune eut dit qu'il devait un jour remplacer le roi sur le trône, l'autre reprit :

– Je m'en suis bien aperçu, car lorsque j'arrivai dans la ville et qu'on m'eut prit pour toi, on me rendit tous les honneurs royaux, la jeune princesse me reçut comme son époux, et je dus m'asseoir à son côté à table et dormir dans ton lit.

Là-dessus, ils continuèrent leur route, et le jeune prince dit à son frère :

– Tu me ressembles de tout point, tu portes comme moi des vêtements royaux et tes bêtes te suivent ainsi que font les miennes. Entrons dans la ville par les deux portes opposées et arrivons de deux côtés différents et en même temps en présence du roi.

Ils se séparèrent donc et les factionnaires de l'une et de l'autre porte se présentèrent au même instant devant le vieux roi pour lui annoncer que le jeune prince arrivait de la chasse avec ses animaux. Le roi répondit :

– Cela n'est pas possible ; les deux portes sont à une lieue de distance.

En ce moment les deux frères entraient de deux côtés différents dans la cour du palais. Ils en montèrent les degrés ensemble. Le roi dit à sa fille :

– Indique-moi quel est ton époux ; ces deux princes se

ressemblent tellement que je ne puis les reconnaître.

L'anxiété de la princesse était grande, et elle ne savait que répondre, lorsqu'elle aperçut le collier qu'elle avait donné aux animaux ainsi que le fermoir d'or que portait le lion de son époux. Alors elle s'écria avec joie :

– Celui-ci est mon véritable époux.

Le jeune prince se mit à rire et dit :

– Oui, c'est le véritable.

Et ils prirent tous place à table, et s'abandonnèrent à leur joie.

Chapitre 17

Le Diable et sa grand-mère

Il y avait une grande guerre en ces temps-là et le roi avait beaucoup de soldats à son service ; mais il leur versait une si maigre solde que les soldats arrivaient à peine à en vivre. Trois des soldats, qui en avaient assez, se concertèrent et décidèrent de déserter. Le premier dit aux autres : « Si l'on nous prend, nous finirons sur l'échafaud. Comment donc allons-nous faire ? » Le second répondit : « Voyez, là-bas, le champ de blé ! Si nous nous y cachons, personne ne nous trouvera. L'armée ne restera pas ici ; demain, les troupes doivent lever le camp. » Les trois soldats rampèrent dans le champ de blé et s'y cachèrent. Mais le lendemain, les troupes ne s'en allèrent pas et les trois soldats durent rester cachés durant deux jours et deux nuits. N'ayant rien à manger, étant presque morts de faim, ils se résolurent donc à sortir : « À quoi bon déserter, si c'est pour mourir misérablement ? », se dirent-ils.

À ce moment, un dragon flamboyant surgit des cieux et se posa juste devant eux. Il leur demanda alors pourquoi ils restaient terrés là. « Nous sommes trois soldats qui ont déserté parce que de notre solde nous ne vivons pas. Mais de faim nous allons mourir, si nous restons ici ; ou sur l'échafaud nous allons périr, si nous quittons notre nid. » « Si vous devenez mes serviteurs pendant sept années, dit le dragon, je vous transporterai au-delà des troupes, si bien que personne ne vous prendra ». «Nous n'avons pas le choix, et devons accepter », se dirent les soldats. Le dragon les prit alors dans ses griffes, les transporta loin des troupes, et les déposa sur le sol.

Il donna à chacun un petit fouet et leur dit : « Frappez et claquez

avec ce fouet, et tout l'or que vous souhaitez vous apparaîtra. Vous pourrez mener la grande vie, posséder des chevaux et voyager en voiture. Mais lorsque les sept années seront écoulées, vous m'appartiendrez. » Le dragon n'était nul autre que le diable et il leur présenta un livre dans lequel tous trois durent apposer leur signature. Puis il ajouta : « Toutefois, avant de vous emmener avec moi, je vous poserai une énigme ; si vous pouvez la résoudre, alors vous serez libres et je n'aurai plus aucun droit sur vous. » Sur ce, le dragon s'envola et s'éloigna.

Les soldats firent claquer leur fouet et obtinrent de l'or en abondance. Ils se firent confectionner de beaux habits et allèrent de par le monde. Partout où ils allaient, ils vivaient dans le bonheur et dans la somptuosité. Ils se promenaient à cheval et en voiture, ils mangeaient et buvaient comme des rois, mais jamais ils ne firent quelque chose de mal. Le temps passait vite et, comme les sept années étaient presque écoulées, les deux premiers soldats devinrent anxieux et apeurés. Mais le troisième leur dit : « Mes frères, ne vous effrayez pas. Je trouverai la solution de l'énigme. » Puis, ils retournèrent dans le champ de blé et s'y assirent. Les deux premiers soldats avaient toujours leur triste mine.

Une vieille femme, qui vint à passer, leur demanda ce qui les rendait si triste. « À ce qui nous arrive, vous ne pouvez rien y faire. » « Qui sait, répondit la vieille femme, confiez-moi toujours vos soucis. » Ils lui racontèrent alors que, presque sept ans plus tôt, le diable avait fait d'eux ses serviteurs, qu'il leur avait donné le pouvoir de créer autant d'or qu'ils le voulaient et que si, à la fin de la septième année, ils ne répondaient pas à l'énigme qui leur serait posée, le diable les emporterait avec lui en enfer. La vieille femme leur dit : « Si vous voulez obtenir de l'aide, alors l'un de vous devra aller dans la forêt. Là, il trouvera un amas de roches qui ressemble à une petite maison et il y entrera. »

Les deux soldats qui étaient tristes se dirent : « Cela ne nous sauvera pas ! » ; et ils restèrent assis. Mais le troisième, celui qui était gai, se leva et alla très loin dans la forêt, jusqu'à ce qu'il trouve la petite maison de pierres. Dans la maisonnette, une très vieille dame était assise : c'était la grand-mère du diable. Celle-ci demanda au soldat d'où il venait et ce qu'il voulait. Il lui raconta tout ce qui était arrivé, si bien que la vielle dame eut pitié et décida de l'aider. Elle souleva une grosse pierre qui bouchait l'entrée d'une cave, et dit : « Cache-toi là, et tu pourras entendre ce qui se dira. Reste assis,

soit tranquille, et ne bouge pas ; lorsque le dragon viendra, je le ferai parler et il me donnera la solution de l'énigme : à moi, il me dit tout. Soit alerte, écoute bien tout ce qu'il racontera. »

À minuit, le dragon arriva et demanda son repas. Afin de le contenter, sa grand-mère dressa la table, apporta des victuailles et mangea en sa compagnie. Au cours de la conversation, elle lui demanda comment s'était passée sa journée et de combien d'âmes il s'était emparé. « Aujourd'hui, je n'ai eu guère de succès, répondit-il, mais demain, je dois m'emparer de l'âme de trois soldats. » « Oui !, répondit-elle, trois soldats qui peuvent sans doute encore t'échapper. » Le diable s'exclama d'un rire moqueur : « Ils seront à moi ! Je leur ai proposé une énigme à laquelle ils ne pourront jamais répondre ! » « Et qu'elle est donc cette énigme ? », demanda la grand-mère. « Je vais te le dire : dans la grande Mer du Nord, se trouve un poisson mort dont sera fait leur repas ; dans une côte de baleine sera taillée leur cuillère ; et un sabot de vieux cheval leur servira en guise de coupe. »

Lorsque le diable fut au lit et qu'il se fut endormi, la grand-mère souleva la grosse roche et laissa sortir le soldat. « As-tu bien fait attention à tout ce qui s'est dit ? », demanda la vieille dame. « Oui, répondit le soldat, je sais ce qu'il faut savoir, et cela m'aidera beaucoup. » Là-dessus, il sortit par la fenêtre et s'empressa de retourner auprès de ses compagnons. Il leur expliqua comment le diable s'était laissé posséder par sa propre grand-mère, et comment il avait finalement obtenu la solution de l'énigme. Les soldats furent tellement transportés de joie, qu'ils prirent chacun leur fouet, frappèrent et claquèrent tant et si bien que le sol fut tout recouvert d'or.

Quand les sept années furent complètement écoulées, le diable se présenta avec son livre ; il leur montra les signatures et leur dit : « Je vais vous emmener en enfer, et là, un repas vous sera servi. Celui qui saura me dire ce que vous recevrez comme repas, celui-là sera libre ; il pourra partir et conserver son fouet. » Le premier soldat dit alors : « Dans la grande Mer du Nord, se trouve un poisson mort dont sera fait notre repas. » Voyant que le soldat avait su répondre, le diable se fâcha et grogna, puis il dit : « Celui qui saura me dire dans quoi seront taillées vos cuillères, celui-là sera libre ; il pourra partir et conserver son fouet. » Le second soldat répondit alors : « Dans une côte de baleine seront taillées nos cuillères. » Le diable grimaça, grogna de nouveau, puis demanda au

troisième : « Et toi, sais-tu ce qui te servira en guise de coupe ? » Le troisième soldat répondit : « Un sabot de vieux cheval me servira en guise de coupe. » Le diable, qui n'avait désormais plus aucun pouvoir sur eux, s'envola en poussant un grand hurlement de colère.

Grâce à leur fouet, les trois soldats purent frapper et claquer, et obtenir tout l'or qu'ils désiraient Et c'est ainsi qu'ils vécurent heureux jusqu'à leur dernier jour.

Chapitre 18

Les Douze frères

Il y avait une fois un roi et une reine qui vivaient ensemble en bonne intelligence. Ils avaient douze enfants, mais c'étaient douze garçons. Un jour le roi dit à la reine :

– Si le treizième enfant que tu me promets est une fille, les douze garçons devront mourir, afin que l'héritage de leur sœur soit considérable, et que le royaume tout entier lui appartienne.

Il fit donc construire douze cercueils qu'on remplit de copeaux ; puis le roi les fit transporter dans un cabinet bien fermé, dont il donna la clef à la reine, en lui recommandant de n'en rien dire à personne.

Cependant, la mère était en proie à un violent chagrin. Le plus jeune de ses fils, à qui elle avait donné le nom de Benjamin, s'aperçut de sa peine et lui dit :

– Ma bonne mère, pourquoi es-tu si triste ?

– Cher enfant, lui répondit-elle, je ne dois pas te le dire.

Mais l'enfant ne lui laissa point de repos, qu'elle ne l'eût conduit au cabinet mystérieux, et qu'elle ne lui eût montré les douze cercueils remplis de copeaux :

– Mon bien-aimé Benjamin, lui dit-elle, ton père a fait construire ces cercueil pour tes onze frères et pour toi, car si je mets au monde une petite fille, vous devez tous mourir et être ensevelis là.

Et comme elle pleurait, l'enfant chercha à la consoler en lui disant :

– Ne pleure pas, nous saurons bien éviter la mort. La reine reprit :

– Va dans la forêt avec tes onze frères, et que l'un de vous se

tienne sans cesse en sentinelle sur la cime de l'arbre le plus élevé, les yeux tournés vers la tour du château. J'aurai soin d'y arborer un drapeau blanc si je mets au monde un garçon, et alors vous pourrez revenir sans danger ; si au contraire je deviens mère d'une fille, j'y planterai un drapeau rouge comme du sang ; alors hâtez-vous de fuir bien loin, et que le bon Dieu vous protège.

Lorsque la reine eut donné sa bénédiction à ses fils, ceux-ci se rendirent dans la forêt. Chacun d'eux eut son tour de faire sentinelle pour la sûreté des autres, en grimpant au haut du chêne le plus élevé, et en tenant, de là, ses yeux fixés vers la tour. Quand onze jours furent passés, et que ce fut à Benjamin de veiller, il vit qu'un drapeau avait été arboré, mais c'était un drapeau rouge comme du sang, ce qui prouvait trop qu'ils devaient tous mourir. Lorsqu'il eut annoncé la nouvelle à ses frères, ceux-ci s'indignèrent et dirent :

– Sera-t-il dit que nous aurons dû subir la mort pour une fille ? Faisons serment de nous venger ! Partout où nous trouverons une jeune fille, son sang devra couler. Cela dit, ils allèrent tous ensemble au fond de la forêt, et à l'endroit le plus épais, ils trouvèrent une petite cabane misérable et déserte. Alors ils dirent :

– C'est ici que nous voulons fixer notre demeure et toi, Benjamin, comme tu es le plus jeune et le plus faible, tu resteras au logis et te chargeras du ménage nous autres, nous irons à la chasse afin de nous procurer de la nourriture.

Ils allèrent donc dans la forêt, et tuèrent des lièvres, des chevreuils sauvages, des oiseaux et des pigeons ; puis ils les rapportèrent à Benjamin qui dut les préparer et les faire cuire pour apaiser la faim commune. C'est ainsi qu'ils vécurent pendant dix années dans la forêt ; et ce temps leur parut court. Cependant la jeune fille que la mère avait mise au monde était devenue grande sa beauté était remarquable, et elle avait sur le front une étoile d'or. Un jour que se faisait la grande lessive, elle remarqua parmi le linge douze chemises d'homme, et demanda à sa mère :

– À qui appartiennent ces douze chemises, car elles sont beaucoup trop petites pour mon père ?

La reine lui répondit avec un soupir :

– Chère enfant, elles appartiennent à tes douze frères.

La jeune fille reprit :

– Où sont donc mes douze frères ? je n'en ai jamais entendu parler.

La reine répondit :

– Où ils sont ! Dieu le sait : ils sont errants par le monde.

Alors, entraînant avec elle la jeune fille, elle ouvrit la chambre mystérieuse, et lui montra les douze cercueils, avec leurs copeaux et leurs coussins funèbres.

– Ces cercueils, lui dit-elle, étaient destinés à tes frères ; mais ils se sont échappés de la maison avant ta naissance.

Et elle lui raconta tout ce qui s'était passé. Alors la jeune fille lui dit :

– Ne pleure pas, chère mère, je veux aller à la recherche de mes frères.

Elle prit donc les douze chemises, et se dirigea juste au milieu de la forêt. Elle marcha tout le jour, et arriva vers le soir à la pauvre cabane. Elle y entra et trouva un jeune garçon, qui lui dit :

– D'où venez-vous, et où allez-vous ?

À quoi elle répondit :

– Je suis la fille d'un roi, je cherche mes douze frères et je veux aller jusqu'à ce que je les trouve.

Et elle lui montra les douze chemises qui leur appartenaient. Benjamin vit bien alors que la jeune fille était sa sœur ; il lui dit :

– Je suis Benjamin, le plus jeune de tes frères.

Et elle se mit à pleurer de joie, et Benjamin aussi ; et ils s'embrassèrent avec une grande tendresse. Benjamin se prit à dire tout à coup :

– Chère sœur, je dois te prévenir que nous avons fait le serment de tuer toutes les jeunes filles que nous rencontrerions.

Elle répondit :

– Je mourrai volontiers, si ma mort peut rendre à mes frères ce qu'ils ont perdu.

– Non, reprit Benjamin, tu ne dois pas mourir ; place-toi derrière cette cuve jusqu'à l'arrivée de mes onze frères, et je les aurai bientôt mis d'accord avec moi.

Elle se plaça derrière la cuve ; et quand il fut nuit, les frères revinrent de la chasse, et le repas se trouva prêt… Et comme ils étaient en train de manger, ils demandèrent :

– Qu'y a-t-il de nouveau ?

Benjamin répondit :

– Ne savez-vous rien ?

– Non, reprirent-ils.

Benjamin ajouta :

– Vous êtes allés dans la forêt, moi je suis resté à la maison, et

pourtant j’en sais plus long que vous.

– Raconte donc, s’écrièrent-ils.

Il répondit :

– Promettez-moi d’abord que la première jeune fille qui se présentera à nous ne devra pas mourir.

– Nous le promettons, s’écrièrent-ils tous, raconte-nous donc.

Alors Benjamin leur dit :

– Notre sœur est là. Et il poussa la cuve, et la fille du roi s’avança dans ses vêtements royaux, et l’étoile d’or sur le front, et elle brillait à la fois de beauté, de finesse et de grâce. Alors ils se réjouirent tous, et l’embrassèrent.

À partir de ce moment, la jeune fille garda la maison avec Benjamin, et l’aida dans son travail. Les onze frères allaient dans la forêt, poursuivaient les lièvres et les chevreuils, les oiseaux et les pigeons, et rapportaient au logis le produit de leur chasse, que Benjamin et sa sœur apprêtaient pour le repas. Elle ramassait le bois qui servait à faire cuire les provisions, cherchait les plantes qui devaient leur tenir lieu de légumes, et les plaçait sur le feu, si bien que le dîner était toujours prêt lorsque les onze frères revenaient à la maison. Elle entretenait aussi un ordre admirable dans la petite cabane, couvrait coquettement le lit avec des draps blancs, de sorte que les frères vivaient avec elle une union parfaite.

Un jour, Benjamin et sa sœur préparèrent un très joli dîner, et quand ils furent tous réunis, ils se mirent à table, mangèrent et burent, et furent tous très joyeux. Il y avait autour de la cabane un petit jardin où se trouvaient douze lis. La jeune fille, voulant faire une surprise agréable à ses frères, alla cueillir ces douze fleurs afin de les leur offrir. Mais à peine avait-elle cueilli les douze lis que ses douze frères furent changés en douze corbeaux qui s’envolèrent au-dessus de la forêt ; et la maison et le jardin s’évanouirent au même instant. La pauvre jeune fille se trouvait donc maintenant toute seule dans la forêt sauvage, et comme elle regardait autour d’elle avec effroi, elle aperçut à quelques pas une vieille femme qui lui dit :

– Qu’as-tu fait là, mon enfant ? Pourquoi n’avoir point laissé en paix ces douze blanches fleurs ? Ces fleurs étaient tes frères, qui se trouvent désormais transformés en corbeaux pour toujours.

La jeune fille dit en pleurant :

– N’existe-t-il donc pas un moyen de les délivrer ?

– Oui, répondit la vieille, mais il n’y en a dans le monde entier

qu'un seul, et il est si difficile qu'il ne pourra te servir ; car tu devrais ne pas dire un seul mot, ni sourire une seule fois pendant sept années ; et si tu prononces une seule parole, s'il manque une seule heure à l'accomplissement des sept années, et la parole que tu auras prononcée causera la mort de tes frères. Alors la jeune fille pensa dans son cœur : « je veux à toute force délivrer mes frères. »

Puis elle se mit en route cherchant un rocher élevé, et quand elle l'eut trouvé, elle y monta, et se mit à filer, ayant bien soin de ne point parler et de ne point rire. Il arriva qu'un roi chassait dans la forêt ; ce roi avait un grand lévrier qui, parvenu en courant jusqu'au pied du rocher au haut duquel la jeune fille était assise, se mit à bondir à l'entour et à aboyer fortement en dressant la tête vers elle. Le roi s'approcha, aperçut la belle princesse avec l'étoile d'or sur le front, et fut si ravi de sa beauté qu'il lui demanda si elle ne voulait point devenir son épouse. Elle ne répondit point, mais fit un petit signe avec la tête. Alors le roi monta lui-même sur le rocher, en redescendit avec elle, la plaça sur son cheval, et retourna ainsi dans son palais. Là furent célébrées les noces avec autant de pompe que de joie, quoique la jeune fiancée demeurât muette et sans sourire. Lorsqu'ils eurent vécu heureusement ensemble pendant un couple d'années, la mère du roi, qui était une méchante femme, se mit à calomnier la jeune reine, et à dire au roi :

– C'est une misérable mendiante que tu as amenée au palais ; qui sait quels desseins impies elle trame contre toi ! Si elle est vraiment muette elle pourrait du moins rire une fois ; celui qui ne rit jamais a une mauvaise conscience.

Le roi ne voulut point d'abord ajouter foi à ces insinuations perfides, mais sa mère les renouvela si souvent, en y ajoutant des inventions méchantes qu'il finit par se laisser persuader, et qu'il condamna sa femme à la peine de mort.

On alluma donc dans la cour un immense bûcher, où la malheureuse devait être brûlée vive ; le roi se tenait à sa fenêtre, les yeux tout en larmes, car il n'avait pas cessé de l'aimer. Et comme elle était déjà liée fortement contre un pilier, et que les rouges langues du feu dardaient vers ses vêtements, il se trouva qu'en ce moment même s'accomplissaient les sept années d'épreuve ; soudain on entendit dans l'air un battement d'ailes, et douze corbeaux, qui dirigeaient leur vol rapide de ce côté, s'abattirent autour de la jeune femme. À peine eurent-ils touché le bûcher qu'ils se changèrent en ses douze frères, qui lui devaient ainsi leur

délivrance. Ils dissipèrent les brandons fumants, éteignirent les flammes, dénouèrent les liens qui garrottaient leur sœur, et la couvrirent de baisers. Maintenant qu'elle ne craignait plus de parler, elle raconta au roi pourquoi elle avait été si longtemps muette, et pourquoi il ne l'avait jamais vue sourire.

Le roi se réjouit de la trouver innocente, et ils vécurent désormais tous ensemble heureux et unis jusqu'à la mort.

Chapitre 19

Les Enfants Couleur d'Or

Il y avait une fois un pauvre homme et une pauvre femme qui ne possédaient rien au monde qu'une petite cabane. Ils ne vivaient que du produit de leur pêche. Un jour que le pauvre homme assis au bord de l'eau tirait ses filets, il prit un poisson entièrement d'or. Tandis qu'il contemplait ce poisson avec des yeux étonnés, celui-ci prit la parole :

– Bon pêcheur, écoute-moi, lui dit-il, si tu consens à me rejeter dans l'eau, je changerai ta misérable cabane en un château magnifique.

– À quoi me servira un château, si je n'ai pas de quoi manger ?

– J'y aviserai aussi : il se trouvera dans le château une armoire, tu n'auras qu'à l'ouvrir pour y trouver à souhait des plats de toutes sortes.

– S'il en est ainsi, dit notre homme, je ne demande pas mieux que de faire ce que tu désires.

– Oui, reprit le poisson, mais j'y mets pour condition que tu ne diras à personne l'origine de ta fortune ; si tu souffles là-dessus le plus petit mot, tout s'écroulera.

Le pêcheur rejeta dans l'eau le poisson merveilleux, et prit le chemin de sa demeure ; mais à la place où se trouvait sa chétive cabane, s'élevait maintenant un château magnifique. Il ouvrit de grands yeux, franchit la porte et aperçut sa femme assise dans une chambre richement ornée, et vêtue d'habits précieux. Cette dernière était au comble de la joie. Elle s'écria :

– Cher homme, comment cela est-il arrivé tout d'un coup ? je

m'en trouve fort bien.

– Et moi aussi, répondit l'homme, mais je meurs de faim ; commence par me donner quelque chose à manger.

– Je ne possède rien, et je ne sais où chercher dans ce château.

– Oh ! dit le pêcheur, je vois là une grande armoire ; si tu l'ouvrais ?

La femme tourna la clef aussitôt et aperçut, rangés avec ordre, des gâteaux, des viandes, des sucreries et des vins. Elle poussa un cri de joie, et tous deux se mirent à faire honneur au repas préparé. Quand ils eurent fini, la femme élevant la voix :

– Dis-moi donc un peu, cher homme, quelle est l'origine de toute cette richesse ?

– Ne m'interroge pas, répondit le pêcheur, je dois garder le silence sur ce point, la moindre indiscrétion nous ferait retomber dans notre premier état.

– Il suffit ; puisque je ne dois pas le savoir, je ne te prierai plus de me le dire.

Cependant elle le tourmenta et le persécuta si bien, qu'il finit par lui avouer que toute leur fortune leur venait d'un poisson d'or qu'il avait capturé.

Il avait à peine fini ce récit, que le château disparut ainsi que l'armoire merveilleuse, et qu'ils se trouvèrent de nouveau assis dans leur ancienne cabane de pêcheur.

Notre homme fut donc forcé de reprendre son ancien métier.

Cependant le bonheur voulut qu'il attrapât une seconde fois le poisson d'or.

– Si tu me rends encore la liberté, dit le poisson, je te donnerai de nouveau le château et l'armoire ; mais pour le coup tiens-toi ferme et garde-toi bien de dire à qui que ce soit de qui tu tiens ces richesses sinon, tu les perdras de nouveau.

– J'y prendrai garde, répondit le pêcheur.

Et il rejeta le poisson dans l'eau.

Quand il revint chez lui, tout avait repris son éclat et sa femme était radieuse mais la curiosité ne la laissa pas longtemps en repos, et deux jours s'étaient à peine écoulés qu'elle recommença à questionner son mari. Celui-ci finit par céder.

Le château s'évanouit, et ils se trouvèrent dans leur ancienne cabane.

– Tu l'as voulu, dit le pêcheur : grâce à toi, nous allons recommencer notre vie misérable.

– Hélas ! répondit la femme, je préfère encore me passer de la richesse que de ne pas savoir d'où elle me vient.

Le pêcheur retourna à ses filets, et quelque temps après il attrapa pour la troisième fois le poisson d'or.

– Écoute, dit ce dernier ; je vois bien que je suis destiné à tomber entre tes mains ; emporte-moi avec toi au logis, et coupe-moi en six morceaux ; de ces morceaux, fais-en manger deux à ta femme, deux à ton cheval, et mets en terre les deux restants ; tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

Le pêcheur revint chez lui avec le poisson, et fit tout ce que celui-ci avait recommandé.

Il arriva que deux lis d'or poussèrent à l'endroit où les deux morceaux avaient été enterrés, la jument eut deux poulains de couleur d'or, et la femme du pêcheur deux garçons également d'une couleur d'or.

Les enfants grandirent, ainsi que les lis et les jeunes poulains.

Il arriva qu'un jour les deux frères dirent au pêcheur :

– Cher père, permettez-nous de monter nos coursiers d'or et de nous mettre à courir le monde.

Le pêcheur répondit avec tristesse :

– Comment pourrai-je supporter votre absence ? Songez à l'incertitude cruelle dans laquelle je serai sur votre compte ; qui me dira ce qui vous arrive ?

Les frères répondirent :

– Les deux lis d'or vous donneront de nos nouvelles. Tant qu'ils brilleront d'un frais éclat, nous serons en bonne santé, si au contraire ils pâlissent, ce sera signe que nous sommes malades et leur mort annoncerait la nôtre.

Ils partirent donc, et arrivèrent bientôt dans une auberge pleine de monde. À la vue des deux frères couleur d'or, on se mit à rire et à se moquer. L'un d'eux ayant compris qu'il était l'objet de ces plaisanteries, regagna la maison paternelle.

Quant à l'autre, il poursuivit son voyage, et parvint au bord d'une grande forêt. Comme il se disposait à y pousser son cheval, des paysans lui dirent :

– Il ne sera pas prudent à vous de pénétrer dans cette forêt ; elle est pleine de voleurs ; et s'ils aperçoivent votre couleur d'or et celle de votre cheval, ils ne manqueront pas de vous donner la mort.

Mais le jeune homme ne se laissa pas effrayer ; il reprit :

– Il faut absolument que je traverse cette forêt.

Cela dit, il prit des peaux d'ours, s'en couvrit entièrement, ainsi que son cheval, si bien qu'on ne voyait plus luire la moindre petite place d'or, et il pénétra hardiment dans la forêt. Soudain, il entendit les broussailles s'agiter et des voix en sortirent et s'entretinrent tout bas. D'un côté on disait :

– En voici un !

Mais du côté opposé on répondait aussitôt :

– Qu'on le laisse courir, c'est un pauvre diable, gueux comme un rat d'église !

C'est ainsi que le jeune homme couleur d'or arriva heureusement à l'autre extrémité de la forêt. Il traversa bientôt un village où il remarqua une jeune fille si belle qu'il crut qu'aucune autre au monde ne pouvait la surpasser en beauté. Il se sentit si épris, qu'il s'approcha d'elle et lui dit :

– Je vous aime de tout mon cœur, consentez-vous à devenir ma femme ?

De son côté, la jeune fille le trouva si fort de son goût qu'elle répondit :

– Oui, je veux bien devenir votre femme et vous rester fidèle toute ma vie.

Ils célébrèrent donc le mariage, et ils étaient au moment le plus joyeux de la fête, lorsque arriva le père de la fiancée. Celui-ci se fit présenter le marié. On lui montra le jeune homme couleur d'or, lequel ne s'était pas encore débarrassé de sa peau d'ours. À cette vue, le père entra dans une grande colère et s'écria :

– Jamais ma fille ne sera la femme d'un tel homme.

Et il voulut le tuer. Cependant la fiancée se jeta aux genoux de son père qu'elle baigna de ses larmes en disant :

– Il est mon mari et je l'aime !

Le père se laissa fléchir ; toutefois l'idée ne lui sortit pas de la tête, que sa fille avait épousé un misérable gueux ; aussi dès le lendemain matin, s'empressa-t-il de se lever pour s'en convaincre de ses propres yeux. Quand il entra dans la chambre des époux, il vit dans le lit un bel homme de couleur d'or, et par terre étaient étendues les peaux d'ours qu'il avait dépouillées.

Aussitôt il revint sur ses pas en disant :

– Quel bonheur que j'aie pu contenir ma colère ! j'aurais commis une action bien déplorable.

Cependant le jeune homme couleur d'or avait rêvé qu'il était sorti pour chasser un cerf magnifique ; à son réveil, il dit à la jeune

femme :

– Il faut que je sorte pour aller à la chasse.

Ces paroles inquiétèrent la jeune femme, et elle le supplia de rester, en disant :

– Il pourrait facilement t'arriver un grand malheur.

Il répondit :

– Il faut absolument que je sorte.

Il se rendit dans la forêt. Il ne tarda pas à voir paraître un beau cerf au port majestueux. Il le coucha en joue, mais le cerf disparut d'un seul bond. Il se mit à sa poursuite, à travers les ravins et les broussailles. Quand vint le soir, le cerf disparut complètement. Lorsque notre chasseur porta ses regards autour de lui, il vit qu'il était en face d'une petite maison dans laquelle était assise une sorcière, et il frappa à la porte ; une vieille femme vint lui ouvrir et lui dit :

– Qu'est-ce qui vous amène si tard dans cette immense forêt ?

– N'avez-vous pas vu un cerf ?

– Oui, reprit-elle, je connais ce cerf.

Et un petit chien qui était sorti avec elle de la maison se mit à aboyer fortement.

– Veux-tu bien te taire, maudit roquet, s'écria ce dernier, sinon je t'imposerai silence d'un coup de fusil.

La sorcière repartit d'un ton irrité :

– Comment ! tu parles de tuer mon chien ?

Et soudain elle le métamorphosa en pierre si bien que sa jeune épouse, ne le voyant point revenir, se prit à penser :

« Sans doute que ce qui me donnait tant d'inquiétude et qui me pesait comme un fardeau sur le cœur, lui sera arrivé. »

Cependant le second frère qui était retourné dans la maison paternelle, et qui se tenait en ce moment auprès des lis d'or, en vit un s'incliner tout à coup.

« Mon Dieu ! se dit-il, un grand malheur menace mon frère ; il faut que je parte sans retard, si je veux pouvoir lui porter secours. »

Son père lui dit alors :

– Ne t'en va pas, si je te perds aussi, que deviendrai-je ?

Mais le jeune homme répondit :

– Il faut à toute force que je parte.

Cela dit, il monta son cheval d'or, se mit en route et arriva dans la grande forêt.

La vieille sorcière sortit encore une fois de sa maisonnette,

l'appela, et voulut l'attirer dans son piège ; mais il évita de s'approcher, et lui cria aussi :

– Si tu ne rends pas la vie à mon frère, je t'envoie une balle dans la tête.

La vieille fée fut donc forcée, bien à contrecœur, d'animer de nouveau la pierre et de lui rendre son état naturel.

Lorsque les deux frères couleur d'or se revirent, ils éprouvèrent une grande joie, s'embrassèrent tendrement et sortirent ensemble de la forêt ; l'un alla retrouver sa jeune épouse, et l'autre son père.

Dès que ce dernier aperçut son fils, il lui cria :

– Je savais bien que tu avais délivré ton frère car le lis d'or, qui s'était incliné, s'est relevé tout à coup et a refleuri de plus belle…

À partir de ce moment, rien ne manqua plus à leur bonheur.

Chapitre 20

L'Envie de voyager

Il était une fois une femme pauvre, dont le fils avait grande envie de voyager. « Comment veux-tu partir en voyage ? lui dit sa mère. Nous n'avons pas un sou que tu puisses emporter ! » Mais le fils répondit. « Cela ne fait rien, mère, j'arriverai bien à me débrouiller ! Et d'abord, je n'arrêterai pas de répéter : Pas beaucoup ! Pas beaucoup ! » Il s'en alla et marcha un bon bout de temps en répétant sans cesse, « Pas beaucoup ! Pas beaucoup ! » Puis il arriva devant un groupe de pêcheurs. « Dieu vous aide ! leur dit-il en guise de salut, pas beaucoup, pas beaucoup ! – Comment dis-tu, gamin ? Pas beaucoup ? » Et quand ils ramenèrent leur filet, il n'y avait vraiment pas beaucoup de poissons dedans ; alors ils t'attrapent un gourdin et lui font dire ce qu'ils pensent sur le malheureux dos du garçon. – Qu'est-ce qu'il faut dire, alors ? leur demanda-t-il – Tu dois dire : Tout plein ! Tout plein ! » Très bien ! Il marche un bon bout de chemin, et tout au long il répète.- « Tout plein ! Tout plein ! » Puis il arrive devant une potence où l'on va pendre un malheureux coupable. « Bonjour ! dit le gars. Tout plein ! Tout plein ! – Qu'est-ce que tu nous dis là, mon gaillard ? Tout plein ? Est-ce que tu voudrais plus de malandrins sur la terre ? N'y en a-t-il pas déjà assez comme cela ? » Sur quoi le bâton entre en jeu et lui fait entrer la leçon par le bas du dos. « Mais qu'est-ce qu'il faut dire, alors ? – Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme ! » Très bien ! « Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme ! Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme ! » Et avec ce refrain, il fait encore un grand bout de chemin, puis arrive devant l'équarrisseur qui vient d'abattre un

vieux cheval. « Bonjour ! dit le jeune gars. Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme ! – Que dis- tu là, mécréant ? s’indigne l’ équarrisseur en attrapant son grand crochet pour lui frictionner les oreilles et lui apprendre un peu à vivre. – Mais que faut-il dire, alors ? – La charogne gît dans sa fosse ! » Très bien ! Alors, en répétant sans cesse « La charogne gît dans sa fosse ! », il continue sa route, quand, finalement, il croise une voiture pleine de gens. « Bonjour ! dit-il. La charogne gît dans sa fosse ! » Mais la voiture, pour l’éviter, verse au fossé ; alors le cocher bondit avec son fouet et lui en administre une si bonne ration, que c’est en rampant qu’il rentre chez sa mère, le malheureux. Et de sa vie, il n’a plus eu envie de voyager.

Chapitre 21

L’Épi de blé

Quand Dieu, au temps jadis, se promenait encore en Personne sur la terre, le sol était beaucoup plus fertile que de nos jours et les épis portaient, non pas cinquante à soixante grains comme maintenant, mais de quatre à cinq cents grains qui venaient sur toute la hauteur de la tige, du ras du sol à son sommet, aussi longue avait-elle poussé, aussi long était l’épi. Seulement les hommes sont ainsi faits que, dans l’abondance, ils ne rendent plus grâce et ne reconnaissent plus la bénédiction que Dieu leur donne ; ils sont indifférents et pleins d’insouciance, ingrats et irrespectueux. Un jour, il y eut une femme qui longeait un champ de blé, quand son petit enfant, qui gambadait à côté d’elle, tomba dans une flaque et salit sa blouse. Sa mère, alors, arracha une pleine poignée de beaux épis pour en frotter les taches de boue. Voyant cela, le Seigneur, qui passait justement par là, entra en courroux et déclara : « A l’avenir, la paille ne portera plus d’épi du tout. Les hommes ne sont pas dignes de profiter plus longtemps de ce présent céleste ! » En entendant cette malédiction, l’assistance fut terrifiée et tomba à genoux, suppliant le Seigneur de laisser quand même venir quelque chose sur la tige, sinon pour eux-mêmes qui n’en étaient pas dignes, du moins pour les innocentes poules qui mourraient de faim, autrement. Le Seigneur, qui avait déjà devant les yeux leur détresse future, s’apitoya sur leur sort et exauça la prière. Et c’est ainsi qu’il reste, au bout de la tige, un épi comme vous pouvez le voir encore aujourd’hui.

Chapitre 22

L’Esprit dans la bouteille

Il était une fois un pauvre bûcheron qui travaillait du matin au soir. S’étant finalement mis quelque argent de côté, il dit à son fils :

– Tu es mon unique enfant. Je veux consacrer à ton instruction ce que j’ai durement gagné à la sueur de mon front. Apprends un métier honnête et tu pourras subvenir à mes besoins quand je serai vieux, que mes membres seront devenus raides et qu’il me faudra rester à la maison.

Le jeune homme fréquenta une haute école et apprit avec zèle. Ses maîtres le louaient fort et il y resta tout un temps. Après qu’il fut passé par plusieurs classes – mais il ne savait pas encore tout – le peu d’argent que son père avait économisé avait fondu et il lui fallut retourner chez lui.

– Ah ! dit le père, je ne puis plus rien te donner et, par ce temps de vie chère, je n’arrive pas à gagner un denier de plus qu’il n’en faut pour le pain quotidien.

– Cher père, répondit le fils, ne vous en faites pas ! Si telle est la volonté de Dieu, ce sera pour mon bien. Je m’en tirerai.

Quand le père partit pour la forêt avec l’intention d’y abattre du bois, pour en tirer un peu d’argent, le jeune homme lui dit :

– J’y vais avec vous. Je vous aiderai.

– Ce sera bien trop dur pour toi, répondit le père. Tu n’es pas habitué à ce genre de travail. Tu ne le supporterais pas. D’ailleurs, je n’ai qu’une seule hache et pas d’argent pour en acheter une seconde.

– Vous n’avez qu’à aller chez le voisin, rétorqua le garçon. Il vous

en prêtera une jusqu'à ce que j'ai gagné assez d'argent moi-même pour en acheter une neuve.

Le père emprunta une hache au voisin et, le lendemain matin, au lever du jour, ils s'en furent ensemble dans la forêt. Le jeune homme aida son père. Il se sentait frais et dispos. Quand le soleil fut au zénith, le vieux dit :

– Nous allons nous reposer et manger un morceau. Ça ira encore mieux après.

Le fils prit son pain et répondit :

– Reposez-vous, père. Moi, je ne suis pas fatigué ; je vais aller me promener dans la forêt pour y chercher des nids.

– Petit vaniteux ! rétorqua le père ; pourquoi veux-tu te promener ? Tu vas te fatiguer et, après, tu ne pourras plus remuer les bras. Reste ici et assieds-toi près de moi.

Le fils, cependant, partit par la forêt, mangea son pain et, tout joyeux, il regardait à travers les branches pour voir s'il ne découvrirait pas un nid. Il alla ainsi, de-ci, de-là, jusqu'à ce qu'il arrivât à un grand chêne, vieux de plusieurs centaines d'années, et que cinq hommes se tenant par les bras n'auraient certainement pas pu enlacer. Il s'arrêta, regarda le géant et songea : « Il y a certainement plus d'un oiseau qui y a fait son nid. » Tout à coup, il lui sembla entendre une voix. Il écouta et comprit : « Fais-moi sortir de là ! Fais-moi sortir de là ! » Il regarda autour de lui, mais ne vit rien. Il lui parut que la voix sortait de terre. Il s'écria :

– Où es-tu ?

La voix répondit :

– Je suis là, en bas, près des racines du chêne. Fais-moi sortir ! Fais-moi sortir !

L'écolier commença par nettoyer le sol, au pied du chêne, et à chercher du côté des racines. Brusquement, il aperçut une bouteille de verre enfoncée dans une petite excavation. Il la saisit et la tint à la lumière. Il y vit alors une chose qui ressemblait à une grenouille ; elle sautait dans la bouteille.

– Fais-moi sortir ! Fais-moi sortir ! ne cessait-elle de crier.

Sans songer à mal, l'écolier enleva le bouchon. Aussitôt, un esprit sortit de la bouteille, et commença à grandir, à grandir tant et si vite qu'en un instant un personnage horrible, grand comme la moitié de l'arbre se dressa devant le garçon.

– Sais-tu quel sera ton salaire pour m'avoir libéré ? lui demanda-t-il d'une épouvantable voix.

– Non, répondit l’écolier qui ne ressentait aucune crainte. Comment le saurais-je ?

– Je vais te tuer ! hurla l’esprit. Je vais te casser la tête !

– Tu aurais dû me le dire plus tôt, dit le garçon. Je t’aurais laissé où tu étais. Mais tu ne me casseras pas la tête. Tu n’es pas seul à décider !

– Pas seul à décider ! Pas seul à décider ! cria l’esprit. Tu crois ça ! T’imaginerais-tu que c’est pour ma bonté qu’on m’a tenu enfermé si longtemps ? Non ! c’est pour me punir ! je suis le puissant Mercure. Je dois rompre le col à qui me laisse échapper.

– Parbleu ! répondit l’écolier. Pas si vite ! Il faudrait d’abord que je sache si c’était bien toi qui étais dans la petite bouteille et si tu es le véritable esprit. Si tu peux y entrer à nouveau, je te croirai. Après, tu feras ce que tu veux.

Plein de vanité, l’esprit déclara :

– C’est la moindre des chose.

Il se retira en lui-même et se fit aussi mince et petit qu’il l’était au début. De sorte qu’il put passer par l’étroit orifice de la bouteille et s’y faufiler à nouveau.

À peine y fut-il entré que l’écolier remettait le bouchon et lançait la bouteille sous les racines du chêne, là où il l’avait trouvée. L’esprit avait été pris.

Le garçon s’apprêta à rejoindre son père. Mais l’esprit lui cria d’une voix plaintive :

– Fais-moi sortir ! Fais-moi sortir !

– Non ! répondit l’écolier. Pas une deuxième fois ! Quand on a menacé ma vie une fois, je ne libère pas mon ennemi après avoir réussi à le mettre hors d’état de nuire.

– Si tu me rends la liberté, dit l’esprit, je te donnerai tant de richesses que tu en auras assez pour toute ta vie.

– Non ! reprit le garçon. Tu me tromperais comme la première fois.

– Par légèreté, tu vas manquer ta chance, dit l’esprit. Je ne te ferai aucun mal et je te récompenserai richement.

L’écolier pensa : « Je vais essayer. Peut-être tiendra-t-il parole. » Il enleva le bouchon et, comme la fois précédente, l’esprit sortit de la bouteille, grandit et devint gigantesque.

– Je vais te donner ton salaire, dit-il. Il tendit au jeune homme un petit chiffon qui ressemblait à un pansement et dit :

– Si tu en frottes une blessure par un bout, elle guérira. Si, par

l'autre bout, tu en frottes de l'acier ou du fer, ils se transformeront en argent.

– Il faut d'abord que j'essaie, dit l'écolier.

Il s'approcha d'un arbre, en fendit l'écorce avec sa hache et toucha la blessure avec un bout du chiffon. Elle se referma aussitôt.

– C'était donc bien vrai, dit-il à l'esprit. Nous pouvons nous séparer.

L'esprit le remercia de l'avoir libéré ; l'écolier le remercia pour son cadeau et partit rejoindre son père.

– Où étais-tu donc ? lui demanda celui-ci. Pourquoi as-tu oublié ton travail ? Je te l'avais bien dit que tu ne t'y ferais pas !

– Soyez tranquille, père, je vais me rattraper.

– Oui, te rattraper ! dit le père avec colère. Ce n'est pas une méthode !

– Regardez, père, je vais frapper cet arbre si fort qu'il en tombera.

Il prit son chiffon, en frotta sa hache et assena un coup formidable. Mais, comme le fer était devenu de l'argent, le fil de la hache s'écrasa.

– Eh ! père, regardez la mauvaise hache que vous m'avez donnée ! La voilà toute tordue.

Le père en fut bouleversé et dit :

– Qu'as-tu fait ! Il va me falloir payer cette hache. Et avec quoi ? Voilà ce que me rapporte ton travail !

– Ne vous fâchez pas, dit le fils ; je paierai la hache moi-même.

– Imbécile, cria le vieux, avec quoi la paieras-tu ? Tu ne possèdes rien d'autre que ce que je t'ai donné. Tu n'as en tête que des bêtises d'étudiant et tu ne comprends rien au travail du bois.

Un moment après, l'écolier dit :

– Père, puisque je ne puis plus travailler, arrêtons-nous.

– Quoi ! dit le vieux. T'imagines-tu que je vais me croiser les bras comme toi ? Il faut que je travaille. Toi, tu peux rentrer.

– Père, je suis ici pour la première fois. Je ne retrouverai jamais le chemin tout seul. Venez avec moi.

Le père, dont la colère s'était calmée, se laissa convaincre et partit avec son fils. il lui dit :

– Va et vends la hache endommagée. On verra bien ce que tu en tireras. Il faudra que je gagne la différence pour payer le voisin.

Le fils prit la hache et la porta à un bijoutier de la ville. Celui-ci la mit sur la balance et dit.

– Elle vaut quatre cents deniers. Mais je n'ai pas autant d'argent

liquide ici.

– Donnez- moi ce que vous avez ; vous me devrez le reste, répondit le garçon.

Le bijoutier lui donna trois cents deniers et reconnut lui en devoir encore cent autres. L'écolier rentra à la maison et dit :

– Père, j'ai l'argent. Allez demander au voisin ce qu'il veut pour sa hache.

– Je le sais déjà, répondit le vieux : un denier et six sols.

– Eh bien ! donnez lui deux deniers et douze sols. Ça fait le double et c'est bien suffisant. Regardez, j'ai de l'argent de reste.

Il donna cent deniers à son père et reprit :

– Il ne vous en manquera jamais. Vivez à votre guise.

– Seigneur Dieu ! s'écria le vieux, comment as-tu acquis une telle richesse ?

L'écolier lui raconta ce qui s'était passé et comment, en comptant sur sa chance, il avait fait si bonne fortune. Avec l'argent qu'il avait en surplus, il repartit vers les hautes écoles et reprit ses études. Et comme, avec son chiffon, il pouvait guérir toutes les blessures, il devint le médecin le plus célèbre du monde entier.

Chapitre 23

La Fiancée du petit lapin

Il était une fois une femme avec sa fille qui avaient un beau jardin de choux. Un lapin y vint, à la saison d'hiver, et voilà qu'il leur mangeait tous les choux. Alors la femme dit à sa fille :

– Va au jardin et chasse-moi le lapin !

– Ouste ! ouste ! dit la fille. Petit lapin, tu nous boulottes tous les choux !

– Viens, fillette, dit le lapin, mets-toi sur ma queue de petit lapin et suis-moi dans ma chaumière de petit lapin.

La fille ne veut pas.

Le lendemain, revient le petit lapin qui mange encore les choux, et la femme dit à sa fille :

– Va au jardin et chasse-moi le lapin !

– Ouste ! ouste ! dit la fille. Petit lapin, encore tu nous boulottes nos choux !

– Viens, fillette, dit le lapin, mets-toi sur ma queue de petit lapin et suis-moi dans ma chaumière de petit lapin.

La fille ne veut pas.

Le surlendemain, voilà le petit lapin revenu, en train de boulotter les choux. Alors, la mère dit à sa fille :

– Va au jardin et chasse-moi le lapin !

– Viens, fillette, dit le lapin, mets-toi sur ma queue de petit lapin et suis-moi dans ma chaumière de petit lapin.

La fille s'assied sur le petit bout de queue du lapin, qui file au loin et la mène dans sa chaumière.

– Maintenant, fillette, fais bouillir le chou vert et le millet, je vais

inviter les gens de la noce.

Et les invités de la noce arrivèrent tous ensemble. Mais qui étaient les gens de la noce ? Je peux te le dire parce que c'est ce qu'on m'a raconté : les invités, c'étaient tous les lapins, et le corbeau y était venu aussi comme curé pour unir les époux, et le renard était le sacristain, et l'autel sous l'arc-en-ciel.

Mais la fillette se sentait triste : elle était toute seule.

Arrive le petit lapin, qui lui dit :

– Viens servir ! Viens servir ! Les invités sont gais !

La fiancée ne dit rien. Elle pleure. Petit lapin s'en va. Petit lapin revient.

– Sers-les donc ! lui dit-il. Sers-les donc ! Les invités sont affamés !

La fiancée ne dit rien. Elle pleure. Petit lapin s'en va. Petit lapin revient.

– Sers enfin ! lui dit-il. Sers enfin ! Les invités vont s'impatienter !

La fiancée ne dit toujours rien ; alors petit lapin s'en va. Elle fait une poupée de paille, qu'elle habille de ses vêtements, lui met une cuillère de bois dans la main, la pose devant la marmite au millet, puis s'en retourne chez sa mère.

Petit lapin revient encore une fois en criant :

– Vas-tu servir ? Vas-tu servir ?

Il se précipite sur la poupée de paille et lui frappe un coup sur la tête, qui lui fait tomber son bonnet.

Il s'aperçoit alors que ce n'est pas sa fiancée et s'éloigne ; et il est tout triste.

Chapitre 24

La Fille du Roi et la grenouille

Dans des temps très anciens, alors qu'il pouvait encore être utile de faire des vœux, vivait un roi dont toutes les filles étaient belles. La plus jeune était si belle que le soleil, qui en a cependant tant vu, s'étonnait chaque fois qu'il illuminait son visage. Non loin du château du roi, il y avait une grande et sombre forêt et, dans la forêt, sous un vieux tilleul, une fontaine. Un jour qu'il faisait très chaud, la royale enfant partit dans le bois, et s'assit au bord de la source fraîche. Et comme elle s'ennuyait, elle prit sa balle en or, la jeta en l'air et la rattrapa ; c'était son jeu favori. Il arriva que la balle d'or, au lieu de revenir dans sa main, tomba sur le sol et roula tout droit dans l'eau. La princesse la suivit des yeux, mais la balle disparut : la fontaine était si profonde qu'on n'en voyait pas le fond. La jeune fille se mit à pleurer, à pleurer de plus en plus fort ; elle était inconsolable. Comme elle gémissait ainsi, quelqu'un lui cria :

– Pourquoi pleures-tu, princesse, si fort qu'une pierre s'en laisserait attendrir ?

Elle regarda autour d'elle pour voir d'où venait la voix et aperçut une grenouille qui tendait hors de l'eau sa tête grosse et affreuse.

– Ah ! c'est toi, vieille barboteuse ! dit-elle ; je pleure ma balle d'or qui est tombée dans la fontaine.

– Tais-toi et ne pleure plus, dit la grenouille. Je vais t'aider. Mais que me donneras-tu si je te rapporte ton jouet ?

– Ce que tu voudras, chère grenouille, répondit-elle, mes habits, mes perles et mes diamants et même la couronne d'or que je porte sur la tête.

– Je ne veux ni de tes perles, ni de tes diamants, ni de ta couronne. Mais, si tu acceptes de m'aimer, si tu me prends comme compagne et camarade de jeux, si je peux m'asseoir à ta table à côté de toi, manger dans ton assiette, boire dans ton gobelet et dormir dans ton lit, si tu me promets tout cela, je plongerai au fond de la source et te rendrai ta balle.

– Mais oui, dit-elle je te promets tout ce que tu veux à condition que tu me retrouves ma balle.

Elle se disait : « Elle vit là, dans l'eau avec les siens et coasse. Comment serait-elle la compagne d'un être humain ? »

Quand la grenouille eut obtenu sa promesse, elle mit la tête sous l'eau, plongea et, peu après, réapparut en tenant la balle entre ses lèvres. Elle la jeta sur l'herbe. En retrouvant son beau jouet, la fille du roi fut folle de joie. Elle le ramassa et partit en courant.

– Attends ! Attends ! cria la grenouille. Emmène-moi ! je ne peux pas courir aussi vite que toi !

Mais il ne lui servit à rien de pousser ses « coâ ! coâ ! coâ ! » aussi fort qu'elle pouvait. La jeune fille ne l'écoutait pas. Elle se hâtait de rentrer à la maison et bientôt la pauvre grenouille fut oubliée. Il ne lui restait plus qu'à replonger dans la fontaine.

Le lendemain, comme la petite princesse était à table, mangeant dans sa jolie assiette d'or, avec le roi et tous les gens de la Cour, on entendit – plouf ! plouf ! plouf ! plouf ! – quelque chose qui montait l'escalier de marbre. Puis on frappa à la porte et une voix dit :

– Fille du roi, la plus jeune, ouvre moi !

Elle se leva de table pour voir qui était là. Quand elle ouvrit, elle aperçut la grenouille. Elle repoussa bien vite la porte et alla reprendre sa place. Elle avait très peur. Le roi vit que son cœur battait fort et dit :

– Que crains-tu, mon enfant ? Y aurait-il un géant derrière la porte, qui viendrait te chercher ?

– Oh ! non, répondit-elle, ce n'est pas un géant, mais une vilaine grenouille.

– Que te veut cette grenouille ?

– Ah ! cher père, hier, comme j'étais au bord de la fontaine et que je jouais avec ma balle d'or, celle-ci tomba dans l'eau. Parce que je pleurais bien fort, la grenouille me l'a rapportée. Et comme elle me le demandait avec insistance, je lui ai promis qu'elle deviendrait ma compagne. Mais je ne pensais pas qu'elle sortirait de son eau. Et voilà qu'elle est là dehors et veut venir auprès de moi.

Sur ces entrefaites, on frappa une seconde fois à la porte et une voix dit :

Fille du roi, la plus jeune,
Ouvre-moi !
Ne sais-tu plus ce qu'hier
Au bord de la fontaine fraîche
Tu me promis ?
Fille du roi, la plus jeune,
Ouvre-moi !

Le roi dit alors :

– Ce que tu as promis, il faut le faire. Va et ouvre !

Elle se leva et ouvrit la porte. La grenouille sautilla dans la salle, toujours sur ses talons, jusqu'à sa chaise. Là, elle s'arrêta et dit :

– Prends-moi auprès de toi !

La princesse hésita. Mais le roi lui donna l'ordre d'obéir. Quand la grenouille fut installée sur la chaise, elle demanda à monter sur la table. Et quand elle y fut, elle dit :

– Approche ta petite assiette d'or, nous allons y manger ensemble.

La princesse fit ce qu'on voulait, mais c'était malgré tout de mauvais cœur. La grenouille mangea de bon appétit ; quant à la princesse, chaque bouchée lui restait au travers de la gorge. À la fin, la grenouille dit :

– J'ai mangé à satiété ; maintenant, je suis fatiguée. Conduis-moi dans ta chambrette et prépare ton lit de soie ; nous allons dormir.

La fille du roi se mit à pleurer ; elle avait peur du contact glacé de la grenouille et n'osait pas la toucher. Et maintenant, elle allait dormir dans son joli lit bien propre ! Mais le roi se fâcha et dit :

– Tu n'as pas le droit de mépriser celle qui t'a aidée quand tu étais dans le chagrin.

La princesse saisit la grenouille entre deux doigts, la monta dans sa chambre et la déposa dans un coin. Quand elle fut couchée, la grenouille sauta près du lit et dit :

– Prends-moi, sinon je le dirai à ton père.

La princesse se mit en colère, saisit la grenouille et la projeta de toutes ses forces contre le mur :

– Comme ça tu dormiras, affreuse grenouille !

Mais quand l'animal retomba sur le sol, ce n'était plus une grenouille. Un prince aux beaux yeux pleins d'amitié la regardait. Il en fut fait selon la volonté du père de la princesse. Il devint son compagnon aimé et son époux. Il lui raconta qu'une méchante

sorcière lui avait jeté un sort et la princesse seule pouvait l'en libérer. Le lendemain, ils partiraient tous deux pour son royaume. Ils s'endormirent et, au matin, quand le soleil se leva, on vit arriver une voiture attelée de huit chevaux blancs. Ils avaient de blancs plumets sur la tête et leurs harnais étaient d'or. À l'arrière se tenait le valet du jeune roi. C'était le fidèle Henri. Il avait eu tant de chagrin quand il avait vu son seigneur transformé en grenouille qu'il s'était fait bander la poitrine de trois cercles de fer pour que son cœur n'éclatât pas de douleur. La voiture devait emmener le prince dans son royaume. Le fidèle Henri l'y fit monter avec la princesse, et s'installa de nouveau à l'arrière, tout heureux de voir son maître libéré du mauvais sort.

Quand ils eurent roulé pendant quelque temps, le prince entendit des craquements derrière lui, comme si quelque chose se brisait. Il tourna la tête et dit :

– Henri, est-ce l'attelage qui brise ses chaînes ?

– *Eh ! non, Seigneur, ce n'est pas la voiture,*
Mais de mon cœur l'une des ceintures.
Car j'ai eu tant de peine
Quand vous étiez dans la fontaine,
Transformé en grenouille vilaine !

Par deux fois encore, en cours de route, on entendit des craquements et le prince crut encore que la voiture se brisait. Mais ce n'était que les cercles de fer du fidèle Henri, heureux de voir son seigneur délivré.

Chapitre 25

Frérot et sœurette

Frérot prit sa sœurette par la main et dit :

– Depuis que notre mère est morte, nous ne connaissons plus que le malheur. Notre belle-mère nous bat tous les jours et quand nous voulons nous approcher d'elle, elle nous chasse à coups de pied. Pour nourriture, nous n'avons que de vieilles croûtes de pain, et le petit chien, sous la table, est plus gâté que nous ; de temps à autre, elle lui jette quelques bons morceaux. Que Dieu ait pitié de nous ! Si notre mère savait cela ! Viens, nous allons partir par le vaste monde !

Tout le jour ils marchèrent par les prés, les champs et les pierrailles et quand la pluie se mit à tomber, sœurette dit :

– Dieu et nos cœurs pleurent ensemble !

Au soir, ils arrivèrent dans une grande forêt. Ils étaient si épuisés de douleur, de faim et d'avoir si longtemps marché qu'ils se blottirent au creux d'un arbre et s'endormirent.

Quand ils se réveillèrent le lendemain matin, le soleil était déjà haut dans le ciel et sa chaleur pénétrait la forêt. frérot dit à sa sœur :

– Sœurette, j'ai soif. Si je savais où il y a une source, j'y courrais pour y boire ; il me semble entendre murmurer un ruisseau.

Il se leva, prit Sœurette par la main et ils partirent tous deux à la recherche de la source. Leur méchante marâtre était en réalité une sorcière et elle avait vu partir les enfants. Elles les avait suivis en secret, sans bruit, à la manière des sorcières, et avait jeté un sort sur toutes les sources de la forêt. Quand les deux enfants en

découvrirent une qui coulait comme du vif argent sur les pierres, Frérot voulut y boire. Mais Sœurette entendit dans le murmure de l'eau une voix qui disait : « Qui me boit devient tigre. Qui me boit devient tigre. » Elle s'écria :

– Je t'en prie, Frérot, ne bois pas ; sinon tu deviendras une bête sauvage qui me dévorera. Frérot ne but pas, malgré sa grande soif, et dit :

– J'attendrai jusqu'à la prochaine source.

Quand ils arrivèrent à la deuxième source, Sœurette l'entendit qui disait : « Qui me boit devient loup. Qui me boit devient loup. » Elle s'écria :

– Frérot, je t'en prie, ne bois pas sinon tu deviendras loup et tu me mangeras.

Frérot ne but pas et dit :

– J'attendrai que nous arrivions à une troisième source, mais alors je boirai, quoi que tu dises, car ma soif est trop grande.

Quand ils arrivèrent à la troisième source, Sœurette entendit dans le murmure de l'eau : « Qui me boit devient chevreuil. Qui me boit devient chevreuil. » Elle dit :

– Ah ! Frérot, je t'en prie, ne bois pas, sinon tu deviendras chevreuil et tu partiras loin de moi.

Mais déjà Frérot s'était agenouillé au bord de la source, déjà il s'était penché sur l'eau et il buvait. Quand les premières gouttes touchèrent ses lèvres, il fut transformé en jeune chevreuil.

Sœurette pleura sur le sort de Frérot et le petit chevreuil pleura aussi et s'allongea tristement auprès d'elle. Finalement, la petite fille dit :

– Ne pleure pas cher petit chevreuil, je ne t'abandonnerai jamais.

Elle détacha sa jarretière d'or, la mit autour du cou du chevreuil, cueillit des joncs et en tressa une corde souple. Elle y attacha le petit animal et ils s'enfoncèrent toujours plus avant dans la forêt. Après avoir marché longtemps, longtemps, ils arrivèrent à une petite maison. La jeune fille regarda par la fenêtre et, voyant qu'elle était vide, elle se dit : « Nous pourrions y habiter. » Elle ramassa des feuilles et de la mousse et installa une couche bien douce pour le chevreuil. Chaque matin, elle faisait cueillette de racines, de baies et de noisettes pour elle et d'herbe tendre pour Frérot. Il la lui mangeait dans la main, était content et folâtrait autour d'elle. Le soir, quand Sœurette était fatiguée et avait dit sa prière, elle appuyait sa tête sur le dos du chevreuil -c'était un doux oreiller – et

s'endormait. Leur existence eût été merveilleuse si Frérot avait eu son apparence humaine !

Pendant quelque temps, ils vécurent ainsi dans la solitude. Il arriva que le roi du pays donna une grande chasse dans la forêt. On entendit le son des trompes, la voix des chiens et les joyeux appels des chasseurs à travers les arbres. Le petit chevreuil, à ce bruit, aurait bien voulu être de la fête.

– Je t'en prie, Sœurette, laisse-moi aller à la chasse, dit-il ; je n'y tiens plus. Il insista tant qu'elle finit par accepter.

– Mais, lui dit-elle, reviens ce soir sans faute. Par crainte des sauvages chasseurs, je fermerai ma porte. À ton retour, pour que je te reconnaisse, frappe et dis « Sœurette, laisse-moi entrer. » Si tu n'agis pas ainsi, je n'ouvrirai pas.

Le petit chevreuil s'élança dehors, tout joyeux de se trouver en liberté. Le roi et ses chasseurs virent le joli petit animal, le poursuivirent, mais ne parvinrent pas à le rattraper. Chaque fois qu'ils croyaient le tenir, il sautait par-dessus les buissons et disparaissait. Quand vint le soir, il courut à la maison, frappa et dit :

– Sœurette, laisse-moi entrer !

La porte lui fut ouverte, il entra et se reposa toute la nuit sur sa couche moelleuse. Le lendemain matin, la chasse recommença et le petit chevreuil entendit le son des cors et les « Oh ! Oh ! » des chasseurs. Il ne put résister.

– Sœurette, ouvre, ouvre, il faut que je sorte ! dit-il.

Sœurette ouvrit et lui dit :

– Mais ce soir il faut que tu reviennes et que tu dises les mêmes mots qu'hier.

Quand le roi et ses chasseurs revirent le petit chevreuil au collier d'or, ils le poursuivirent à nouveau. Mais il était trop rapide, trop agile. Cela dura toute la journée. Vers le soir, les chasseurs finirent par le cerner et l'un d'eux le blessa légèrement au pied, si bien qu'il boitait et ne pouvait plus aller que lentement. Un chasseur le suivit jusqu'à la petite maison et l'entendit dire :

– Sœurette, laisse-moi entrer !

Il vit que l'on ouvrait la porte et qu'elle se refermait aussitôt. Il enregistra cette scène dans sa mémoire, alla chez le roi et lui raconta ce qu'il avait vu et entendu. Alors le roi dit :

– Demain nous chasserons encore !

Sœurette avait été fort affligée de voir que son petit chevreuil

était blessé. Elle épongea le sang qui coulait, mit des herbes sur la blessure et dit :

– Va te coucher, cher petit chevreuil, pour que tu guérisses bien vite.

La blessure était si insignifiante qu'au matin il ne s'en ressentait plus du tout. Quand il entendit de nouveau la chasse il dit :

– Je n'y tiens plus ! Il faut que j'y sois ! Ils ne m'auront pas.

Sœurette pleura et dit :

– Ils vont te tuer et je serai seule dans la forêt, abandonnée de tous. Je ne te laisserai pas sortir !

– Alors je mourrai ici de tristesse, répondit le chevreuil. Quand j'entends le cor, j'ai l'impression que je vais bondir hors de mes sabots.

Sœurette n'y pouvait plus rien. Le cœur lourd, elle ouvrit la porte et le petit chevreuil partit joyeux dans la forêt. Quand le roi le vit, il dit à ses chasseurs :

– Poursuivez-le sans répit tout le jour, mais que personne ne lui fasse de mal !

Quand le soleil fut couché, il dit à l'un des chasseurs :

– Maintenant tu vas me montrer la petite maison !

Quand il fut devant la porte, il frappa et dit :

– Sœurette, laisse-moi entrer !

La porte s'ouvrit et le roi entra. Il aperçut une jeune fille si belle qu'il n'en avait jamais vu de pareille. Quand elle vit que ce n'était pas le chevreuil, mais un homme portant une couronne d'or sur la tête qui entrait, elle prit peur. Mais le roi la regardait avec amitié, lui tendit la main et dit :

– Veux-tu venir à mon château et devenir ma femme ?

– Oh ! oui, répondit la jeune fille, mais il faut que le chevreuil vienne avec moi, je ne l'abandonnerai pas.

Le roi dit :

– Il restera avec toi aussi longtemps que tu vivras et il ne manquera de rien.

Au même instant, le chevreuil arriva. Sœurette lui passa sa laisse et, la tenant elle-même à la main, quitta la petite maison.

Le roi prit la jeune fille sur son cheval et la conduisit dans son château où leurs noces furent célébrées en grande pompe. Sœurette devint donc altesse royale et ils vécurent ensemble et heureux de longues années durant. On était aux petits soins pour le chevreuil qui avait tout loisir de gambader dans le parc clôturé. Cependant, la

marâtre méchante, à cause de qui les enfants étaient partis par le monde, s'imaginait que Sœurette avait été mangée par les bêtes sauvages de la forêt et que Frérot, transformé en chevreuil, avait été tué par les chasseurs. Quand elle apprit que tous deux vivaient heureux, l'envie et la jalousie remplirent son cœur et ne la laissèrent plus en repos. Elle n'avait d'autre idée en tête que de les rendre malgré tout malheureux. Et sa véritable fille, qui était laide comme la nuit et n'avait qu'un œil, lui faisait des reproches, disant :

– C'est moi qui aurais dû devenir reine !

– Sois tranquille ! disait la vieille. Lorsque le moment viendra, je m'en occuperai.

Le temps passa et la reine mit au monde un beau petit garçon. Le roi était justement à la chasse. La vieille sorcière prit l'apparence d'une caméristе, pénétra dans la chambre où se trouvait la reine et lui dit :

– Venez, votre bain est prêt. Il vous fera du bien et vous donnera des forces nouvelles. Faites vite avant que l'eau ne refroidisse.

Sa fille était également dans la place. Elles portèrent la reine affaiblie dans la salle de bains et la déposèrent dans la baignoire. Puis elles fermèrent la porte à clef et s'en allèrent. Dans la salle de bains, elles avaient allumé un feu d'enfer, pensant que la reine étoufferait rapidement.

Ayant agi ainsi, la vieille coiffa sa fille d'un béguin et la fit coucher dans le lit, à la place de la reine dont elle lui avait donné la taille et l'apparence. Mais elle n'avait.pu remplacer œil qui lui manquait. Pour que le roi ne s'en aperçût pas, elle lui ordonna de se coucher sur le côté où elle n'avait pas œil. Le soir, quand le roi revint et apprit qu'un fils lui était né, il se réjouit en son cœur et voulut se rendre auprès de sa chère épouse pour prendre de ses nouvelles. La vieille s'écria aussitôt :

– Prenez bien garde de laisser les rideaux tirés ; la reine ne doit voir aucune lumière elle doit se reposer !

Le roi se retira. Il ne vit pas qu'une fausse reine était couchée dans le lit.

Quand vint minuit et que tout fut endormi, la nourrice, qui se tenait auprès du berceau dans la chambre d'enfant et qui seule veillait encore, vit la porte s'ouvrir et la vraie reine entrer. Elle sortit l'enfant du berceau, le prit dans ses bras et lui donna à boire. Puis elle tapota son oreiller, le recoucha, le couvrit et étendit le couvre-pieds. Elle n'oublia pas non plus le petit chevreuil,

s'approcha du coin où il dormait et le caressa. Puis, sans bruit, elle ressortit et, le lendemain matin, lorsque la nourrice demanda aux gardes s'ils n'avaient vu personne entrer au château durant la nuit, ceux-ci répondirent :

– Non, nous n'avons vu personne.

La reine vint ainsi chaque nuit, toujours silencieuse. La nourrice la voyait bien, mais elle n'osait en parler à personne. Au bout d'un certain temps, la reine commença à parler dans la nuit et dit :

– Que devient mon enfant ? Que devient mon chevreuil ?

Deux fois encore je reviendrai ; ensuite plus jamais.

La nourrice ne lui répondit pas. Mais quand elle eut disparu, elle alla trouver le roi et lui raconta tout. Le roi dit alors :

– Mon Dieu, que signifie cela ? Je veillerai la nuit prochaine auprès de l'enfant.

Le soir, il se rendit auprès du berceau et, à minuit, la reine parut et dit à nouveau :

– Que devient mon enfant ? Que devient mon chevreuil ?

Une fois encore je reviendrai ensuite plus jamais.

Elle s'occupa de l'enfant comme à l'ordinaire avant de disparaître. Le roi n'osa pas lui parler, mais il veilla encore la nuit suivante. De nouveau elle dit :

– Que devient mon enfant ? Que devient mon chevreuil ?

Cette fois suis revenue, jamais ne reviendrai.

Le roi ne put se contenir. Il s'élança vers elle et dit :

– Tu ne peux être une autre que ma femme bien-aimée !

Elle répondit :

– Oui, je suis ta femme chérie.

Et, en même temps, par la grâce de Dieu, la vie lui revint. Elle était fraîche, rose et en bonne santé. Elle raconta alors au roi le crime que la méchante sorcière et sa fille avaient perpétré contre elle. Le roi les fit comparaître toutes deux devant le tribunal où on les jugea. La fille fut conduite dans la forêt où les bêtes sauvages la déchirèrent. La sorcière fut jetée au feu et brûla atrocement. Quand il n'en resta plus que des cendres, le petit chevreuil se transforma et retrouva forme humaine. Sœurette et Frérot vécurent ensuite ensemble, heureux jusqu'à leur mort.

Chapitre 26

La Gardeuse d'oies

Il était une fois une vieille reine. Son mari était mort depuis longtemps et elle avait une fille fort jolie. Lorsque celle-ci fut devenue grande, elle fut promise au fils d'un roi. Quand vint le temps du mariage, et qu'elle fut prête à partir pour l'étranger, la reine prépara pour elle les objets les plus précieux : des bijoux, de l'or et de l'argent, des gobelets, des pierres précieuses, bref, tout ce qui convient à la dot d'une princesse, car elle aimait son enfant de tout son cœur. Elle la confia à une caméariste qui devait voyager avec elle et la conduire à son fiancé. Un cheval fut remis à chacune des deux femmes. Celui de la princesse se nommait Falada et savait parler. Lorsque vint l'instant de la séparation, la reine se rendit dans sa chambre à coucher, y prit un petit couteau et s'entailla un doigt de façon à en faire jaillir le sang. Elle disposa un petit chiffon blanc sur lequel tombèrent trois gouttes de sang, le donna à sa fille et dit :

– Ma chère enfant, garde-le précieusement ; il te sera utile en cours de route.

Elles prirent tristement congé l'une de l'autre. La princesse serra le petit chiffon sur son sein, se mit en selle et partit rejoindre son fiancé. Après avoir chevauché pendant une heure, elle ressentit une soif ardente et dit à sa caméariste :

– Descends de cheval et puise avec le gobelet que tu as apporté pour moi de l'eau de ce ruisseau ; j'ai envie de boire.

– Si vous avez soif, répondit la dame, descendez vous-même, allongez-vous au-dessus de l'eau et buvez. Je ne suis pas votre servante.

La princesse, qui avait très soif, descendit de cheval, se pencha sur l’eau du ruisseau et but. On ne lui avait pas permis de boire dans le gobelet d’or.

– Ah ! mon Dieu, émit-elle.

Les trois gouttes de sang lui parlèrent alors :

– Si ta mère savait cela, son cœur éclaterait dans sa poitrine.

Mais la fille du roi était courageuse. Elle ne dit rien et remonta à cheval. Elles chevauchèrent durant quelques lieues. Mais la journée était chaude et elle eut bientôt soif à nouveau. Arrivant auprès d’une rivière, elle dit à sa caméariste :

– Descends de cheval et donne-moi à boire dans mon gobelet d’or.

Elle avait oublié depuis longtemps les méchantes paroles de celle qui l’accompagnait. Mais celle-ci répondit avec plus d’orgueil encore :

– Si vous avez soif, buvez toute seule, je ne suis pas votre servante !

La princesse, qui avait vraiment très soif, descendit de cheval, se pencha sur l’eau rapide, pleura et dit :

– Ah ! Seigneur !

Comme elle buvait en se penchant sur l’eau, le petit chiffon taché des trois gouttes de sang échappa de son corsage et partit au gré du courant sans qu’elle s’en aperçût, tant elle avait peur. La caméariste, elle, avait tout vu et elle se réjouissait d’avoir dorénavant tout pouvoir sur la princesse car, à partir du moment où celle-ci avait perdu les gouttes de sang, elle était devenue faible et sans défense. Lorsqu’elle voulut remonter sur son cheval Falada, la dame de compagnie dit :

– C’est moi qui vais monter Falada et toi tu prendras mon canasson.

Et il fallut bien qu’elle en passât par là. Ensuite, la dame l’obligea à enlever ses habits royaux et à revêtir ses méchants oripeaux.

Et elle dut jurer devant Dieu qu’elle n’en dirait rien en arrivant à la cour du roi. Si elle n’y avait point consenti, elle eût été assassinée sur-le-champ. Mais Falada avait tout observé et tout enregistré.

La caméariste enfourcha donc Falada et la princesse monta sur la rosse. Elles poursuivirent ainsi leur chemin jusqu’au château du roi. On s’y réjouit fort de leur arrivée et le prince vint à leur rencontre, aida la dame de compagnie à descendre de cheval croyant qu’elle était sa fiancée. Elle entra au château, tandis que la vraie princesse devait rester dans la cour. Le vieux roi, qui regardait par la fenêtre,

la remarqua et vit qu'elle était fière et belle. Il se rendit aussitôt dans l'appartement royal et demanda à la soi-disant fiancée qui était la jeune fille dans la cour.

– Je l'ai rencontrée en cours de route et l'ai prise avec moi pour ne pas être seule. Donnez du travail à cette servante pour qu'elle ne reste pas sans rien faire.

Mais le vieux roi n'avait pas de besogne à lui confier. Alors il dit :

– J'ai là un garçon qui garde les oies, elle n'a qu'à l'aider.

Le garçon se nommait Kurt ; la vraie fiancée dut l'aider à garder les oies.

Peu de temps après, la fausse fiancée dit au jeune roi :

– Cher époux, je vous en prie, faites-moi plaisir.

– Bien volontiers.

– Faites venir l'écorcheur pour qu'il abatte le cheval sur lequel je suis arrivée. Pendant le voyage, il m'a mise en colère.

En réalité, elle craignait que le cheval ne parlât de sa conduite à l'égard de la princesse. Quand vint le moment où devait mourir le fidèle Falada, la véritable fille du roi l'apprit. Elle promit à l'écorcheur, secrètement, de lui donner une pièce d'argent s'il lui rendait un petit service. Il y avait dans la ville une porte très grande et pleine d'ombre qu'elle devait franchir matin et soir avec ses oies. Elle pria l'écorcheur d'y clouer la tête de Falada afin qu'elle puisse le voir une fois encore. L'homme fit la promesse, emporta la tête et la cloua sous la sombre porte.

Au petit matin, passant par là avec Kurt, elle dit à la tête :

« Ô ! toi, Falada, qui es accroché là… ! »

La tête répondit :

« 0 ! toi, ma princesse, qui par là te rends,
Si ta mère savait cela
Son cœur volerait en éclats. »

Silencieusement, elle sortit de la ville et conduisit ses oies aux champs. Arrivée dans les prés, elle s'assit et défit ses cheveux. Ils étaient comme d'or pur et Kurt, en les voyant, se réjouit de les voir étinceler. Il voulut en arracher quelques-uns. Alors la princesse dit :

« Je pleure, je pleure, brise légère !
De Kurt bien vite emporte le bonnet
Et qu'il coure après sa coiffure chère
Jusqu'à ce que de nouveau mes cheveux soient nets. »

Le vent souffla alors et emporta le chapeau de Kurt qui partit à sa poursuite. Quand il revint, elle avait fini de se coiffer et il ne put

plus lui prendre de cheveux. Il en fut fort marri et ne lui adressa plus la parole. Ils gardèrent ensuite les oies jusqu'au soir, puis rentèrent à la maison.

Le lendemain matin, poussant le troupeau sous la porte, la jeune fille dit :

« Ô ! toi, Falada, qui es accroché là… ! »

La tête de Falada répondit :

« Ô ! toi, ma princesse, qui par là te rends
Si ta ni mère savait cela
Son cœur volerait en éclats ! »

Parvenue hors de la ville, elle s'assit de nouveau dans le pré et commença à dérouler ses cheveux. Kurt voulut les prendre dans sa main. Elle dit à voix rapide :

Je pleure, je pleure, brise légère !
De Kurt bien vite prends le bonnet
Et qu'il coure après sa coiffure chère
Jusqu'à ce que de nouveau mes cheveux soient nets.

Le vent souffla, emporta le chapeau et Kurt dut le poursuivre. Quand il revint, elle avait depuis longtemps arrangé sa coiffure et il ne put y toucher. Et ainsi, ils gardèrent les oies jusqu'au soir.

Mais, ce soir-là après avoir regagné la maison, Kurt se rendit auprès du vieux roi et lui dit :

– Je ne veux garder plus longtemps les oies avec cette fille.

– Pourquoi donc ? demanda le roi.

– Eh ! elle me fâche toute la journée.

Le roi lui ordonna de raconter ce qui se passait. Kurt dit :

– Le matin, quand nous faisons passer le troupeau sous la porte sombre, il y a une tête de cheval contre le mur. Elle lui dit :

« Falada, qui es accroché là… ! »

La tête répond :

« Ô ! toi ma princesse, qui par là te rend
Si ta mère savait cela
Son cœur volerait en éclats ! »

Et Kurt raconta aussi ce qui se passait ensuite dans le pré aux oies et comment il était obligé de courir après son chapeau.

Le vieux roi lui donna ordre d'agir le lendemain comme de coutume et, au matin, il se tint lui-même sous la porte sombre et entendit comment la jeune fille parlait à la tête de Falada. Il les suivit ensuite dans les champs et se cacha dans un buisson. Bientôt, il vit de ses propres yeux comment le garçon et la gardeuse d'oies

amenaient le troupeau et comment, après quelque temps, la jeune fille s'asseyait et laissait couler ses cheveux d'or. Et de nouveau elle dit :

« Je pleure, je pleure, brise légère !
De Kurt bien vite prend le bonnet
Et qu'il coure après sa coiffure chère
Jusqu'à ce que de nouveau mes cheveux soient nets. »

Le vent souffla et emporta le chapeau de Kurt qui dut le poursuivre au loin. La gardeuse d'oies peigna ses cheveux et enroula ses boucles. Le vieux roi vit tout cela. Sans qu'on l'eût aperçu, il quitta les lieux. Lorsque, le soir venu, la jeune fille fut rentrée, il la fit mander et lui demanda pourquoi elle agissait ainsi :

– Je ne puis vous le dire, répondit-elle. Et je ne peux dire mon malheur à personne au monde, je l'ai juré devant Dieu pour éviter que l'on ne me tue.

Le roi essaya de la contraindre à parler, mais il ne put rien en tirer. Alors il dit :

– Si tu ne veux rien me dire, raconte ta peine au fourneau.

Et il s'en alla. Elle s'accroupit près du poêle, gémit et pleura, vidant son cœur et disant :

– Me voilà ici, abandonnée du monde entier, quoique fille du roi. Une méchante camériste m'a obligée par la menace à lui donner mes habits royaux. Elle a pris ma place auprès de mon fiancé et je suis contrainte au travail vulgaire de gardeuse d'oies. Si ma mère le savait, de douleur, son cœur volerait en éclats.

Le vieux roi se tenait de l'autre côté du mur, l'oreille collée à la cheminée. Il avait entendu tout ce qu'elle avait dit. Il revint et la fit quitter le poêle.

On lui apporta des vêtements royaux et elle était si belle que c'était miracle. Le vieux roi appela son fils et lui expliqua qu'il avait choisi une fausse fiancée, qui était en réalité une camériste. La véritable fiancée se tenait devant lui ; c'était la gardeuse d'oies. Le prince fut rempli de joie en la voyant si belle et si vertueuse. On prépara un grand repas auquel furent invités tous les amis et connaissances. Au bout de la table se tenaient le fiancé et la princesse et, en face d'eux, la camériste. Celle-ci était éblouie et elle ne reconnaissait pas sa maîtresse dans cette jeune fille magnifiquement parée. Quand ils eurent mangé et bu et que tout le monde fut de bonne humeur, le vieux roi proposa une devinette à la camériste. Elle devait dire ce que valait une femme qui avait trompé

son seigneur. Il lui raconta toute l'histoire et demanda :

– Quelle peine a-t-elle méritée ?

– Elle ne vaut pas plus que d'être enfouie toute nue dans un tonneau bardé de clous pointus à l'intérieur. Et il faut y atteler deux chevaux blancs qui la tireront de rue en rue j'usqu'à ce qu'elle meure.

– Cette femme, c'est toi, dit le vieux roi. Tu as prononcé ton propre verdict et tu seras traitée comme tu l'as dit.

Quand la peine fut exécutée, le prince épousa sa véritable fiancée et ils régnèrent sur le pays dans la paix et la félicité.

Chapitre 27

Hansel et Gretel

A l'orée d'une grande forêt vivaient un pauvre bûcheron, sa femme et ses deux enfants. Le garçon s'appelait Hansel et la fille Grethel. La famille ne mangeait guère. Une année que la famine régnait dans le pays et que le pain lui-même vint à manquer, le bûcheron ruminait des idées noires, une nuit, dans son lit et remâchait ses soucis. Il dit à sa femme

– Qu'allons-nous devenir ? Comment nourrir nos pauvres enfants, quand nous n'avons plus rien pour nous-mêmes ?

– Eh bien, mon homme, dit la femme, sais-tu ce que nous allons faire ? Dès l'aube, nous conduirons les enfants au plus profond de la forêt nous leur allumerons un feu et leur donnerons à chacun un petit morceau de pain. Puis nous irons à notre travail et les laisserons seuls. Ils ne retrouveront plus leur chemin et nous en serons débarrassés.

– Non, femme, dit le bûcheron. je ne ferai pas cela ! Comment pourrais-je me résoudre à laisser nos enfants tout seuls dans la forêt ! Les bêtes sauvages ne tarderaient pas à les dévorer.

– Oh ! fou, rétorqua-t-elle, tu préfères donc que nous mourions de faim tous les quatre ? Alors, il ne te reste qu'à raboter les planches de nos cercueils.

Elle n'eut de cesse qu'il n'acceptât ce qu'elle proposait.

– Mais j'ai quand même pitié de ces pauvres enfants, dit le bûcheron.

Les deux petits n'avaient pas pu s'endormir tant ils avaient faim. Ils avaient entendu ce que la marâtre disait à leur père. Grethel

pleura des larmes amères et dit à son frère :

– C’en est fait de nous

– Du calme, Grethel, dit Hansel. Ne t’en fais pas ; Je trouverai un moyen de nous en tirer.

Quand les parents furent endormis, il se leva, enfila ses habits, ouvrit la chatière et se glissa dehors. La lune brillait dans le ciel et les graviers blancs, devant la maison, étincelaient comme des diamants. Hansel se pencha et en mit dans ses poches autant qu’il put. Puis il rentra dans la maison et dit à Grethel :

– Aie confiance, chère petite sœur, et dors tranquille. Dieu ne nous abandonnera pas.

Et lui-même se recoucha.

Quand vint le jour, avant même que le soleil ne se levât, la femme réveilla les deux enfants :

– Debout, paresseux ! Nous allons aller dans la forêt pour y chercher du bois. Elle leur donna un morceau de pain à chacun et dit :

– Voici pour le repas de midi ; ne mangez pas tout avant, car vous n’aurez rien d’autre.

Comme les poches de Hansel étaient pleines de cailloux, Grethel mit le pain dans son tablier. Puis, ils se mirent tous en route pour la forêt. Au bout de quelque temps, Hansel s’arrêta et regarda en direction de la maison. Et sans cesse, il répétait ce geste. Le père dit :

– Que regardes-tu, Hansel, et pourquoi restes-tu toujours en arrière ? Fais attention à toi et n’oublie pas de marcher !

– Ah ! père dit Hansel, Je regarde mon petit chat blanc qui est perché là-haut sur le toit et je lui dis au revoir.

La femme dit :

– Fou que tu es ! ce n’est pas le chaton, c’est un reflet de soleil sur la cheminée. Hansel, en réalité, n’avait pas vu le chat. Mais, à chaque arrêt, il prenait un caillou blanc dans sa poche et le jetait sur le chemin.

Quand ils furent arrivés au milieu de la forêt, le père dit :

– Maintenant, les enfants, ramassez du bois ! je vais allumer un feu pour que vous n’ayez pas froid.

Hansel et Grethel amassèrent des brindilles au sommet d’une petite colline. Quand on y eut mit le feu et qu’il eut bien pris, la femme dit : – Couchez-vous auprès de lui, les enfants, et reposez-vous. Nous allons abattre du bois. Quand nous aurons fini, nous

reviendrons vous chercher. Hansel et Grethel s'assirent auprès du feu et quand vint l'heure du déjeuner, ils mangèrent leur morceau de pain. Ils entendaient retentir des coups de hache et pensaient que leur père était tout proche. Mais ce n'était pas la hache. C'était une branche que le bûcheron avait attachée à un arbre mort et que le vent faisait battre de-ci, de-là. Comme ils étaient assis là depuis des heures, les yeux finirent par leur tomber de fatigue et ils s'endormirent. Quand ils se réveillèrent, il faisait nuit noire. Grethel se mit à pleurer et dit :

– Comment ferons-nous pour sortir de la forêt ?

Hansel la consola

– Attends encore un peu, dit-il, jusqu'à ce que la lune soit levée. Alors, nous retrouverons notre chemin.

Quand la pleine lune brilla dans le ciel, il prit sa sœur par la main et suivit les petits cailloux blancs. Ils étincelaient comme des écus frais battus et indiquaient le chemin. Les enfants marchèrent toute la nuit et, quand le jour se leva, ils atteignirent la maison paternelle. Ils frappèrent à la porte. Lorsque la femme eut ouvert et quand elle vit que c'étaient Hansel et Grethel, elle dit :

– Méchants enfants ! pourquoi avez-vous dormi si longtemps dans la forêt ? Nous pensions que vous ne reviendriez jamais.

Leur père, lui, se réjouit, car il avait le cœur lourd de les avoir laissés seuls dans la forêt.

Peu de temps après, la misère régna de plus belle et les enfants entendirent ce que la marâtre disait, pendant la nuit, à son mari :

– Il ne nous reste plus rien à manger, une demi-miche seulement, et après, finie la chanson ! Il faut nous débarrasser des enfants ; nous les conduirons encore plus profond dans la forêt pour qu'ils ne puissent plus retrouver leur chemin ; il n'y a rien d'autre à faire.

Le père avait bien du chagrin. Il songeait – « Il vaudrait mieux partager la dernière bouchée avec les enfants. » Mais la femme ne voulut n'en entendre. Elle le gourmanda et lui fit mille reproches. Qui a dit « A » doit dire « B. »Comme il avait accepté une première fois, il dut consentir derechef.

Les enfants n'étaient pas encore endormis. Ils avaient tout entendu. Quand les parents furent plongés dans le sommeil, Hansel se leva avec l'intention d'aller ramasser des cailloux comme la fois précédente. Mais la marâtre avait verrouillé la porte et le garçon ne put sortir. Il consola cependant sa petite sœur :

– Ne pleure pas, Grethel, dors tranquille ; le bon Dieu nous

aidera.

Tôt le matin, la marâtre fit lever les enfants. Elle leur donna un morceau de pain, plus petit encore que l'autre fois. Sur la route de la forêt, Hansel l'émietta dans sa poche ; il s'arrêtait souvent pour en jeter un peu sur le sol.

– Hansel, qu'as-tu à t'arrêter et à regarder autour de toi ? dit le père. Va ton chemin !

– Je regarde ma petite colombe, sur le toit, pour lui dire au revoir ! répondit Hansel.

– Fou ! dit la femme. Ce n'est pas la colombe, c'est le soleil qui se joue sur la cheminée.

Hansel, cependant, continuait à semer des miettes de pain le long du chemin.

La marâtre conduisit les enfants au fin fond de la forêt, plus loin qu'ils n'étaient jamais allés. On y refit un grand feu et la femme dit :

– Restez là, les enfants. Quand vous serez fatigués, vous pourrez dormir un peu nous allons couper du bois et, ce soir, quand nous aurons fini, nous viendrons vous chercher.

À midi, Grethel partagea son pain avec Hansel qui avait éparpillé le sien le long du chemin. Puis ils dormirent et la soirée passa sans que personne ne revînt auprès d'eux. Ils s'éveillèrent au milieu de la nuit, et Hansel consola sa petite sœur, disant :

– Attends que la lune se lève, Grethel, nous verrons les miettes de pain que j'ai jetées ; elles nous montreront le chemin de la maison.

Quand la lune se leva, ils se mirent en route. Mais de miettes, point. Les mille oiseaux des champs et des bois les avaient mangées. Les deux enfants marchèrent toute la nuit et le jour suivant, sans trouver à sortir de la forêt. Ils mouraient de faim, n'ayant à se mettre sous la dent que quelques baies sauvages. Ils étaient si fatigués que leurs jambes ne voulaient plus les porter. Ils se couchèrent au pied d'un arbre et s'endormirent. Trois jours s'étaient déjà passés depuis qu'ils avaient quitté la maison paternelle. Ils continuaient à marcher, s'enfonçant toujours plus avant dans la forêt. Si personne n'allait venir à leur aide, ils ne tarderaient pas à mourir. À midi, ils virent un joli oiseau sur une branche, blanc comme neige. Il chantait si bien que les enfants s'arrêtèrent pour l'écouter. Quand il eut fini, il déploya ses ailes et vola devant eux. Ils le suivirent jusqu'à une petite maison sur le toit de laquelle le bel oiseau blanc se percha. Quand ils s'en furent approchés tout près, ils virent qu'elle était faite de pain et recouverte de gâteaux. Les

fenêtres étaient en sucre.

– Nous allons nous mettre au travail, dit Hansel, et faire un repas béni de Dieu. Je mangerai un morceau du toit ; ça a l'air d'être bon !

Hansel grimpa sur le toit et en arracha un petit morceau pour goûter. Grethel se mit à lécher les carreaux. On entendit alors une voix suave qui venait de la chambre

– *Langue, langue lèche !*

Qui donc ma maison lèche ?

Les enfants répondirent

– *C'est le vent, c'est le vent.*

Ce céleste enfant.

Et ils continuèrent à manger sans se laisser détourner de leur tâche. Hansel, qui trouvait le toit fort bon, en fit tomber un gros morceau par terre et Grethel découpa une vitre entière, s'assit sur le sol et se mit à manger. La porte, tout à coup, s'ouvrit et une femme, vieille comme les pierres, s'appuyant sur une canne, sortit de la maison. Hansel et Grethel eurent si peur qu'ils laissèrent tomber tout ce qu'ils tenaient dans leurs mains. La vieille secoua la tête et dit :

– Eh ! chers enfants, qui vous a conduits ici ? Entrez, venez chez moi ! Il ne vous sera fait aucun mal.

Elle les prit tous deux par la main et les fit entrer dans la maisonnette. Elle leur servit un bon repas, du lait et des beignets avec du sucre, des pommes et des noix. Elle prépara ensuite deux petits lits. Hansel et Grethel s'y couchèrent. Ils se croyaient au Paradis.

Mais l'amitié de la vieille n'était qu'apparente. En réalité, c'était une méchante sorcière à l'affût des enfants. Elle n'avait construit la maison de pain que pour les attirer. Quand elle en prenait un, elle le tuait, le faisait cuire et le mangeait. Pour elle, c'était alors jour de fête. La sorcière avait les yeux rouges et elle ne voyait pas très clair. Mais elle avait un instinct très sûr, comme les bêtes, et sentait venir de loin les êtres humains. Quand Hansel et Grethel s'étaient approchés de sa demeure, elle avait ri méchamment et dit d'une voix mielleuse :

– Ceux-là, je les tiens ! Il ne faudra pas qu'ils m'échappent !

À l'aube, avant que les enfants ne se soient éveillés, elle se leva. Quand elle les vit qui reposaient si gentiment, avec leurs bonnes joues toutes roses, elle murmura :

– Quel bon repas je vais faire !

Elle attrapa Hansel de sa main rêche, le conduisit dans une petite étable et l'y enferma au verrou. Il eut beau crier, cela ne lui servit à rien. La sorcière s'approcha ensuite de Grethel, la secoua pour la réveiller et s'écria :

– Debout, paresseuse ! Va chercher de l'eau et prépare quelque chose de bon à manger pour ton frère. Il est enfermé à l'étable et il faut qu'il engraisse. Quand il sera à point, je le mangerai.

Grethel se mit à pleurer, mais cela ne lui servit à rien. Elle fut obligée de faire ce que lui demandait l'ogresse. On prépara pour le pauvre Hansel les plats les plus délicats. Grethel, elle, n'eut droit qu'à des carapaces de crabes. Tous les matins, la vieille se glissait jusqu'à l'écurie et disait : – Hansel, tends tes doigts, que je voie si tu es déjà assez gras.

Mais Hansel tendait un petit os et la sorcière, qui avait de mauvais yeux, ne s'en rendait pas compte. Elle croyait que c'était vraiment le doigt de Hansel et s'étonnait qu'il n'engraissât point. Quand quatre semaines furent passées, et que l'enfant était toujours aussi maigre, elle perdit patience et décida de ne pas attendre plus longtemps.

– Holà ! Grethel, cria-t-elle, dépêche-toi d'apporter de l'eau. Que Hansel soit gras ou maigre, c'est demain que je le tuerai et le mangerai.

Ah, comme elle pleurait, la pauvre petite, en charriant ses seaux d'eau, comme les larmes coulaient le long de ses joues !

– Dieu bon, aide-nous donc ! s'écria-t-elle. Si seulement les bêtes de la forêt nous avaient dévorés ! Au moins serions-nous morts ensemble !

– Cesse de te lamenter ! dit la vieille ; ça ne te servira à rien !

De bon matin, Grethel fut chargée de remplir la grande marmite d'eau et d'allumer le feu.

– Nous allons d'abord faire la pâte, dit la sorcière. J'ai déjà fait chauffer le four et préparé ce qu'il faut. Elle poussa la pauvre Grethel vers le four, d'où sortaient de grandes flammes.

– Faufile-toi dedans ! ordonna-t-elle, et vois s'il est assez chaud pour la cuisson. Elle avait l'intention de fermer le four quand la petite y serait pour la faire rôtir. Elle voulait la manger, elle aussi. Mais Grethel devina son projet et dit :

– Je ne sais comment faire, comment entre-t-on dans ce four ?

– Petite oie, dit la sorcière, l'ouverture est assez grande, vois, je

pourrais y entrer moi-même.

Et elle y passa la tête. Alors Grethel la poussa vivement dans le four, claqua la porte et mit le verrou. La sorcière se mit à hurler épouvantablement. Mais Grethel s'en alla et cette épouvantable sorcière n'eut plus qu'à rôtir.

Grethel, elle, courut aussi vite qu'elle le pouvait chez Hansel. Elle ouvrit la petite étable et dit :

– Hansel, nous sommes libres ! La vieille sorcière est morte !

Hansel bondit hors de sa prison, aussi rapide qu'un oiseau dont on vient d'ouvrir la cage. Comme ils étaient heureux ! Comme ils se prirent par le cou, dansèrent et s'embrassèrent ! N'ayant plus rien à craindre, ils pénétrèrent dans la maison de la sorcière. Dans tous les coins, il y avait des caisses pleines de perles et de diamants.

– C'est encore mieux que mes petits cailloux ! dit Hansel en remplissant ses poches.

Et Grethel ajouta

– Moi aussi, je veux en rapporter à la maison !

Et elle en mit tant qu'elle put dans son tablier.

– Maintenant, il nous faut partir, dit Hansel, si nous voulons fuir cette forêt ensorcelée.

Au bout de quelques heures, ils arrivèrent sur les bords d'une grande rivière.

– Nous ne pourrons pas la traverser, dit Hansel, je ne vois ni passerelle ni pont.

– On n'y voit aucune barque non plus, dit Grethel. Mais voici un canard blanc. Si Je lui demande, il nous aidera à traverser. Elle cria :

– *Petit canard, petit canard,*
Nous sommes Hansel et Grethel.
Il n'y a ni barque, ni gué, ni pont,
Fais-nous passer avant qu'il ne soit tard.

Le petit canard s'approcha et Hansel se mit à califourchon sur son dos. Il demanda à sa sœur de prendre place à côté de lui.

– Non, répondit-elle, ce serait trop lourd pour le canard. Nous traverserons l'un après l'autre.

La bonne petite bête les mena ainsi à bon port. Quand ils eurent donc passé l'eau sans dommage, ils s'aperçurent au bout de quelque temps que la forêt leur devenait de plus en plus familière. Finalement, ils virent au loin la maison de leur père. Ils se mirent à courir, se ruèrent dans la chambre de leurs parents et sautèrent au

cou de leur père. L'homme n'avait plus eu une seule minute de bonheur depuis qu'il avait abandonné ses enfants dans la forêt. Sa femme était morte. Grethel secoua son tablier et les perles et les diamants roulèrent à travers la chambre. Hansel en sortit d'autres de ses poches, par poignées. C'en était fini des soucis. Ils vécurent heureux tous ensemble.

Chapitre 28

Histoire de celui qui s'en alla apprendre la peur

Un père avait deux fils. Le premier était réfléchi et intelligent. Il savait se tirer de toute aventure. Le cadet en revanche était sot, incapable de comprendre et d'apprendre. Quand les gens le voyaient, ils disaient : « Avec lui, son père n'a pas fini d'en voir. » Quand il y avait quelque chose à faire, c'était toujours à l'aîné que revenait la tâche, et si son père lui demandait d'aller chercher quelque chose, le soir ou même la nuit, et qu'il fallait passer par le cimetière ou quelque autre lieu terrifiant, il répondait : « Oh non ! père, je n'irai pas, j'ai peur. » Car il avait effectivement peur. Quand, à la veillée, on racontait des histoires à donner la chair de poule, ceux qui les entendaient disaient parfois : « Ça me donne le frisson ! » Le plus jeune des fils, lui, assis dans son coin, écoutait et n'arrivait pas à comprendre ce qu'ils voulaient dire. « Ils disent toujours : "ça me donne la chair de poule ! ça me fait frissonner !" Moi, jamais ! Voilà encore une chose à laquelle je ne comprends rien. » Il arriva qu'un jour son père lui dit :

– Écoute voir, toi, là dans ton coin ! Tu deviens grand et fort. Il est temps que tu apprennes à gagner ton pain. Tu vois comme ton frère se donne du mal.

– Eh ! père, répondit-il, j'apprendrais bien volontiers. Si c'était possible, je voudrais apprendre à frissonner. C'est une chose que j'ignore totalement.

Lorsqu'il entendit ces mots, l'aîné des fils songea : « Seigneur Dieu ! quel crétin que mon frère ! Il ne fera jamais rien de sa vie. »

Le père réfléchit et dit :

– Tu apprendras bien un jour à avoir peur. Mais ce n'est pas comme ça que tu gagneras ton pain.

Peu de temps après, le bedeau vint en visite à la maison. Le père lui conta sa peine et lui expliqua combien son fils était peu doué en toutes choses.

– Pensez voir ! Quand je lui ai demandé comment il ferait pour gagner son pain, il a dit qu'il voulait apprendre à frissonner !

– Si ce n'est que ça, répondit le bedeau, je le lui apprendrai. Confiez-le-moi.

Le père était content ; il se disait : « On va le dégourdir un peu. » Le bedeau l'amena donc chez lui et lui confia la tâche de sonner les cloches. Au bout de quelque temps, son maître le réveilla à minuit et lui demanda de se lever et de monter au clocher pour carillonner. « Tu vas voir ce que c'est que d'avoir peur », songeait-il. Il quitta secrètement la maison et quand le garçon fut arrivé en haut du clocher, comme il s'apprêtait à saisir les cordes, il vit dans l'escalier, en dessous de lui, une forme toute blanche.

– Qui va là ? cria-t-il.

L'apparition ne répondit pas, ne bougea pas.

– Réponds ! cria le jeune homme. Ou bien décampe ! Tu n'as rien à faire ici !

Le bedeau ne bougeait toujours pas. Il voulait que le jeune homme le prit pour un fantôme. Pour la deuxième fois, celui-ci cria :

– Que viens-tu faire ici ? Parle si tu es honnête homme. Sinon je te jette au bas de l'escalier.

Le bedeau pensa : « Il n'en fera rien. » Il ne répondit pas et resta sans bouger. Comme s'il était de pierre. Alors le garçon l'avertit pour la troisième fois et comme le fantôme ne répondait toujours pas, il prit son élan et le précipita dans l'escalier. L'apparition dégringola d'une dizaine de marches et resta là allongée. Le garçon fit sonner les cloches, rentra à la maison, se coucha sans souffler mot et s'endormit.

La femme du bedeau attendit longtemps son mari. Mais il ne revenait pas. Finalement, elle prit peur, réveilla le jeune homme et lui demanda :

– Sais-tu où est resté mon mari ? Il est monté avant toi au clocher.

– Non, répondit-il, je ne sais pas. Mais il y avait quelqu'un dans

l'escalier et comme cette personne ne répondait pas à mes questions et ne voulait pas s'en aller, je l'ai prise pour un coquin et l'ai jetée au bas du clocher. Allez-y, vous verrez bien si c'était votre mari. Je le regretterais.

La femme s'en fut en courant et découvrit son mari gémissant dans un coin, une jambe cassée. Elle le ramena à la maison, puis se rendit en poussant de grands cris chez le père du jeune homme :

– Votre garçon a fait des malheurs, lui dit-elle. Il a jeté mon mari au bas de l'escalier, où il s'est cassé une jambe. Débarrassez notre maison de ce vaurien !

Le père était bien inquiet. Il alla chercher son fils et lui dit :

– Quelles sont ces façons, mécréant ! C'est le diable qui te les inspire !

– Écoutez-moi, père, répondit-il. Je suis totalement innocent. Il se tenait là, dans la nuit, comme quelqu'un qui médite un mauvais coup. Je ne savais pas qui c'était et, par trois fois, je lui ai demandé de répondre ou de partir.

– Ah ! dit le père, tu ne me feras que des misères. Disparais !

– Volontiers, père. Attendez seulement qu'il fasse jour. Je voyagerai pour apprendre à frissonner. Comme ça, je saurai au moins faire quelque chose pour gagner mon pain.

– Apprends ce que tu veux, dit le père. Ça m'est égal ! Voici cinquante talents, va par le monde et surtout ne dis à personne d'où tu viens et qui est ton père.

– Qu'il en soit fait selon votre volonté, père. Si c'est là tout ce que vous exigez, je m'y tiendrai sans peine.

Quand vint le jour, le jeune homme empocha les cinquante talents et prit la route en se disant : « Si seulement j'avais peur ! si seulement je frissonnais ! »Arrive un homme qui entend les paroles que le garçon se disait à lui-même. Un peu plus loin, à un endroit d'où l'on apercevait des gibets, il lui dit :

– Tu vois cet arbre ? Il y en a sept qui s'y sont mariés avec la fille du cordier et qui maintenant prennent des leçons de vol. Assieds-toi là et attends que tombe la nuit. Tu sauras ce que c'est que de frissonner.

– Si c'est aussi facile que ça, répondit le garçon, c'est comme si c'était déjà fait. Si j'apprends si vite à frissonner, je te donnerai mes cinquante talents. Tu n'as qu'à revenir ici demain matin.

Le jeune homme s'installa sous la potence et attendit que vînt le soir. Et comme il avait froid, il alluma du feu. À minuit le vent était

devenu si glacial que, malgré le feu, il ne parvenait pas à se réchauffer. Et les pendus s'entrechoquaient en s'agitant de-ci, de-là. Il pensa : « Moi, ici, près du feu, je gèle. Comme ils doivent avoir froid et frissonner, ceux qui sont là-haut ! » Et, comme il les prenait en pitié, il appliqua l'échelle contre le gibet, l'escalada, décrocha les pendus les uns après les autres et les descendit tous les sept. Il attisa le feu, souffla sur les braises et disposa les pendus tout autour pour les réchauffer. Comme ils ne bougeaient pas et que les flammes venaient lécher leurs vêtements, il dit :

– Faites donc attention ! Sinon je vais vous rependre là-haut !

Les morts, cependant, n'entendaient rien, se taisaient et laissaient brûler leurs loques. Le garçon finit par se mettre en colère.

– Si vous ne faites pas attention, dit-il, je n'y puis rien ! je n'ai pas envie de brûler avec vous.

Et, l'un après l'autre, il les raccrocha au gibet. Il se coucha près du feu et s'endormit. Le lendemain, l'homme s'en vint et lui réclama les cinquante talents :

– Alors, sais-tu maintenant ce que c'est que d'avoir le frisson ? lui dit-il.

– Non, répondit le garçon. D'où le saurais-je ? Ceux qui sont là-haut n'ont pas ouvert la bouche, et ils sont si bêtes qu'ils ont laissé brûler les quelques hardes qu'ils ont sur le dos.

L'homme comprit qu'il n'obtiendrait pas les cinquante talents ce jour-là et s'en alla en disant : « Je n'ai jamais vu un être comme celui-là ! »

Le jeune homme reprit également sa route et se dit à nouveau, parlant à haute voix.

– Ah ! si seulement j'avais peur ! Si seulement je savais frissonner !

Un cocher qui marchait derrière lui l'entendit et demanda :

– Qui es-tu ?

– Je ne sais pas, répondit le garçon.

Le cocher reprit :

– D'où viens-tu ?

– Je ne sais pas, rétorqua le jeune homme.

– Qui est ton père ?

– Je n'ai pas le droit de le dire.

– Que marmonnes-tu sans cesse dans ta barbe ?

– Eh ! répondit le garçon, je voudrais frissonner. Mais personne ne peut me dire comment j'y arriverai.

– Cesse de dire des bêtises ! reprit le cocher. Viens avec moi !

Le jeune homme accompagna donc le cocher et, le soir, ils arrivèrent à une auberge avec l'intention d'y passer la nuit. En entrant dans sa chambre, le garçon répéta à haute et intelligible voix :

– Si seulement j'avais peur ! Si seulement je savais frissonner !

L'aubergiste l'entendit et dit en riant :

– Si vraiment ça te fait plaisir, tu en auras sûrement l'occasion chez moi.

– Tais-toi donc ! dit sa femme. À être curieux, plus d'un a déjà perdu la vie, et ce serait vraiment dommage pour ses jolis yeux s'ils ne devaient plus jamais voir la lumière du jour.

Mais le garçon répondit :

– Même s'il fallait en arriver là, je veux apprendre à frissonner. C'est d'ailleurs pour ça que je voyage.

Il ne laissa à l'aubergiste ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'il lui dévoilât son secret. Non loin de là, se trouvait un château maudit, dans lequel il pourrait certainement apprendre ce que c'était que d'avoir peur, en y passant seulement trois nuits. Le roi avait promis sa fille en mariage à qui tenterait l'expérience et cette fille était la plus belle qu'on eût jamais vue sous le soleil. Il y avait aussi au château de grands trésors gardés par de mauvais génies dont la libération pourrait rendre un pauvre très riche. Bien des gens étaient déjà entrés au château, mais personne n'en était jamais ressorti. Le lendemain, le jeune homme se rendit auprès du roi :

– Si vous le permettez, je voudrais bien passer trois nuits dans le château.

Le roi l'examina, et comme il lui plaisait, il répondit :

– Tu peux me demander trois choses. Mais aucune d'elles ne saurait être animée et tu pourras les emporter avec toi au château.

Le garçon lui dit alors :

– Eh bien ! je vous demande du feu, un tour et un banc de ciseleur avec un couteau.

Le jour même, le roi fit porter tout cela au château. À la tombée de la nuit, le jeune homme s'y rendit, alluma un grand feu dans une chambre, installa le tabouret avec le couteau tout à côté et s'assit sur le tour.

– Ah ! si seulement je pouvais frissonner ! dit-il. Mais ce n'est pas encore ici que je saurai ce que c'est.

Vers minuit, il entreprit de ranimer son feu. Et comme il soufflait

dessus, une voix retentit tout à coup dans un coin de la chambre :

– Hou, miaou, comme nous avons froid !

– Bande de fous ! s'écria-t-il. Pourquoi hurlez-vous comme ça ? Si vous avez froid, venez ici, asseyez-vous près du feu et réchauffez-vous !

À peine eut-il prononcé ces paroles que deux gros chats noirs, d'un bond formidable, sautèrent vers lui et s'installèrent de part et d'autre du garçon en le regardant d'un air sauvage avec leurs yeux de braise. Quelque temps après, s'étant réchauffés, ils dirent :

– Si nous jouions aux cartes, camarade ?

– Pourquoi pas ! répondit-il, mais montrez-moi d'abord vos pattes.

Les chats sortirent leurs griffes.

– Holà ! dit-il. Que vos ongles sont longs ! attendez ! il faut d'abord que je vous les coupe.

Il les prit par la peau du dos, les posa sur l'étau et leur y coinça les pattes.

– J'ai vu vos doigts, dit-il, j'en ai perdu l'envie de jouer aux cartes.

Il les tua et les jeta par la fenêtre dans l'eau d'un étang. À peine s'en était-il ainsi débarrassé que de tous les coins et recoins sortirent des chats et des chiens, tous noirs, tirant des chaînes rougies au feu. Il y en avait tant et tant qu'il ne pouvait leur échapper. Ils criaient affreusement, dispersaient les brandons du foyer, piétinaient le feu, essayaient de l'éteindre. Tranquillement, le garçon les regarda faire un moment. Quand il en eut assez, il prit le couteau de ciseleur et dit :

– Déguerpissez, canailles !

Et il se mit à leur taper dessus. Une partie des assaillants s'enfuit ; il tua les autres et les jeta dans l'étang. Puis il revint près du feu, le ranima en soufflant sur les braises et se réchauffa. Bientôt, il sentit ses yeux se fermer et eut envie de dormir. Il regarda autour de lui et vit un grand lit, dans un coin.

– Voilà ce qu'il me faut, dit-il.

Et il se coucha. Comme il allait s'endormir, le lit se mit de lui-même à se déplacer et à le promener par tout le château.

– Très bien ! dit-il. Plus vite !

Le lit partit derechef comme si une demi-douzaine de chevaux y étaient attelés, passant les portes, montant et descendant les escaliers. Et tout à coup, il versa sens dessus dessous hop ! et le

garçon se retrouva par terre avec comme une montagne par-dessus lui. Il se débarrassa des couvertures et des oreillers, se faufila de dessous le lit et dit :

– Que ceux qui veulent se promener, se promènent.

Et il se coucha auprès du feu et dormit jusqu'au matin.

Le lendemain, le roi s'en vint au château. Quand il vit le garçon étendu sur le sol, il pensa que les fantômes l'avaient tué. Il murmura :

– Quel dommage pour un si bel homme !

Le garçon l'entendit, se leva, et dit :

– Je n'en suis pas encore là !

Le roi s'étonna, se réjouit et lui demanda comment les choses s'étaient passées.

– Très bien. Voilà une nuit d'écoulée, les autres se passeront bien aussi.

Quand il arriva chez l'aubergiste, celui-ci ouvrit de grands yeux.

– Je n'aurais jamais pensé, dit-il, que je te reverrais vivant. As- tu enfin appris à frissonner ?

– Non ! répondit-il ; tout reste sans effet. Si seulement quelqu'un pouvait me dire comment faire !

Pour la deuxième nuit, il se rendit à nouveau au château, s'assit auprès du feu et reprit sa vieille chanson : « Ah ! si seulement je pouvais frissonner. » À minuit on entendit des bruits étranges. D'abord doucement, puis toujours plus fort, puis après un court silence, un grand cri. Et la moitié d'un homme arrivant par la cheminée tomba devant lui.

– Holà ! cria-t-il. Il en manqua une moitié. Ça ne suffit pas comme ça !

Le vacarme reprit. On tempêtait, on criait. Et la seconde moitié tomba à son tour de la cheminée.

– Attends, dit le garçon ; je vais d'abord ranimer le feu pour toi.

Quand il l'eut fait, il regarda à nouveau autour de lui : les deux moitiés s'étaient rassemblées et un homme d'affreuse mine s'était assis à la place qu'occupait le jeune homme auparavant.

– Ce n'est pas ce que nous avions convenu, dit-il. Ce tour est à moi !

L'homme voulut l'empêcher de s'y asseoir mais il ne s'en laissa pas conter. Il le repoussa avec violence et reprit sa place. Beaucoup d'autres hommes se mirent alors à dégringoler de la cheminée les uns après les autres et ils apportaient neuf tibias et neuf têtes de

mort avec lesquels ils se mirent à jouer aux quilles. Le garçon eut envie d'en faire autant.

– Dites, pourrais-je jouer aussi ?

– Oui, si tu as de l'argent.

– J'en ai bien assez, répondit-il ; mais vos boules ne sont pas rondes.

Il prit les têtes de mort, s'installa à son tour et en fit de vraies boules.

– Comme ça elles rouleront mieux, dit-il. En avant ! on va rire !

Il joua et perdit un peu de son argent. Quand sonna une heure, tout avait disparu. Au matin, le roi vint aux renseignements.

– Que t'est-il arrivé cette fois-ci ? demanda-t-il.

– J'ai joué aux quilles, répondit le garçon, et j'ai perdu quelques deniers.

– Tu n'as donc pas eu peur ?

– Eh ! non ! dit-il, je me suis amusé ! Si seulement je savais frissonner !

La troisième nuit, il s'assit à nouveau sur son tour et dit tristement :

– Si seulement je pouvais frissonner !

Quand il commença à se faire tard, six hommes immenses entrèrent dans la pièce portant un cercueil.

– Hi ! Hi ! Hi ! dit le garçon, voilà sûrement mon petit cousin qui est mort il y a quelques jours seulement.

Du doigt, il fit signe au cercueil et s'écria :

– Viens, petit cousin, viens !

Les hommes posèrent la bière sur le sol ; il s'en approcha et souleva le couvercle. Un mort y était allongé. Il lui toucha le visage. Il était froid comme de la glace.

– Attends, dit-il, je vais te réchauffer un peu. Il alla près du feu, s'y réchauffa la main et la posa sur la figure du mort. Mais celui-ci restait tout froid. Alors il le sortit du cercueil, s'assit près du feu et l'installa sur ses genoux en lui frictionnant les bras pour rétablir la circulation du sang. Comme cela ne servait à rien, il songea tout à coup qu'il suffit d'être deux dans un lit pour avoir chaud. Il porta le cadavre sur le lit, le recouvrit et s'allongea à ses côtés. Au bout d'un certain temps, le mort se réchauffa et commença à bouger.

– Tu vois, petit cousin, dit le jeune homme, ne t'ai-je pas bien réchauffé ?

Mais le mort, alors, se leva et s'écria :

– Maintenant, je vais t’étrangler !

– De quoi ! dit le garçon, c’est comme ça que tu me remercies ? retourne au cercueil !

Il le ceintura, et le jeta dans la bière en refermant le couvercle. Les six hommes arrivèrent alors et l’emportèrent.

– Je ne réussis pas à frissonner, dit-il. Ce n’est décidément pas ici que je l’apprendrai.

À ce moment précis entra un homme plus grand que tous les autres et qui avait une mine effrayante. Il était vieux et portait une longue barbe blanche.

– Pauvre diable, lui dit-il, tu ne tarderas pas à savoir ce que c’est que de frissonner : tu vas mourir !

– Pas si vite ! répondit le garçon. Pour que je meure, il faudrait d’abord que vous me teniez.

– Je finirai bien par t’avoir ! dit le monstrueux bonhomme.

– Tout doux, tout doux ! ne te gonfle pas comme ça ! je suis aussi fort que toi. Et même bien plus fort !

– C’est ce qu’on verra, dit le vieux. Si tu es plus fort que moi, je te laisserai partir. Viens, essayons !

Il le conduisit par un sombre passage dans une forge, prit une hache et d’un seul coup, enfonça une enclume dans le sol.

– Je ferai mieux, dit le jeune homme en s’approchant d’une autre enclume.

Le vieux se plaça à côté de lui, laissant pendre sa barbe blanche. Le garçon prit la hache, fendit l’enclume d’un seul coup et y coinça la barbe du vieux.

– Et voilà ! je te tiens ! dit-il, à toi de mourir maintenant !

Il saisit une barre de fer et se mit à rouer de coups le vieux jusqu’à ce que celui-ci éclatât en lamentations et le suppliât de s’arrêter en lui promettant mille trésors. Le jeune homme débloqua la hache et libéra le vieux qui le reconduisit au château et lui montra, dans une cave, trois caisses pleines d’or.

– Il y en a une pour les pauvres, une pour le roi et la troisième sera pour toi, lui dit-il.

Sur quoi, une heure sonna et le méchant esprit disparut. Le garçon se trouvait au milieu d’une profonde obscurité.

– Il faudra bien que je m’en sorte, dit-il. Il tâtonna autour de lui, retrouva le chemin de sa chambre et s’endormit auprès de son feu. Au matin, le roi arriva et dit :

– Alors, as-tu appris à frissonner ?

– Non, répondit le garçon, je ne sais toujours pas. J'ai vu mon cousin mort et un homme barbu est venu qui m'a montré beaucoup d'or. Mais personne ne m'a dit ce que signifie frissonner.

Le roi dit alors :

– Tu as libéré le château de ses fantômes et tu épouseras ma fille.

– Bonne chose ! répondit-il, mais je ne sais toujours pas frissonner.

On alla chercher l'or et les noces furent célébrées. Mais le jeune roi continuait à dire : « Si seulement j'avais peur, si seulement je pouvais frissonner ! » La reine finit par en être contrariée. Sa camériste dit :

– Je vais l'aider à frissonner.

Elle se rendit sur les bords du ruisseau qui coulait dans le jardin et se fit donner un plein seau de goujons. Durant la nuit, alors que son époux dormait, la princesse retira les couvertures et versa sur lui l'eau et les goujons, si bien que les petits poissons frétillaient tout autour de lui. Il s'éveilla et cria :

– Ah ! comme je frissonne, chère femme ! Ah ! Oui, maintenant je sais ce que c'est que de frissonner.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.
Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2004

—

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.


feedbooks